



DU KHORASSAN

AU

PAYS DES BACKHTIARIS

TROIS MOIS DE VOYAGE EN PERSE

DU KHORASSAN
AU
PAYS DES BACKHTIARIS

TROIS MOIS DE VOYAGE EN PERSE

PAR

HENRY-RENÉ D'ALLEMAGNE

Archiviste Paléographe, Bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal
CHARGÉ D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE EN PERSE

ouvrage contenant 960 clichés dans le texte
et 255 planches hors texte, dont 47 en couleur

TOME III



HACHETTE et Cie

79, Boulevard Saint-Germain, PARIS

MCMXI



SCÈNE DE LA VIE PERSANE ORNANT UN KALAMDAN, EN CARTON PEINT ET LAQUÉ *(Collection de l'Auteur)*

CHAPITRE PREMIER

De Paris à Askhabad

Différentes routes pour gagner la Perse. — Les voies de terre. — La voie maritime. — Les cimetières à Constantinople. — Thérapia et les défenses du Bosphore. — Songuldak et les Mines de charbon d'Héraclée. — Samsoun. — Trébizonde et sa rade. — Les bateliers turcs. — Commerce de Trébizonde. — Le vieux marché turc. — Ruines des anciennes murailles. — Divertissements et jeux athlétiques. — Les églises grecques. — Départ de Trébizonde. — Sur la mer Noire. — Batoum : la douane russe. — Les plantations de thé. — Le pétrole. — La ville de Tiflis. — La Bourka et le costume des habitants du Caucase. — Le quartier allemand à Tiflis. — La Koura et le quartier tartare. — La route Géorgienne. — Le chemin de fer d'Erivan. — Bakou : origine du nom. — La vieille forteresse. — Le palais des Khans. — Monuments byzantins et persans. — Les puits de pétrole de M. Nobel. — Produits tirés du naphte. — Importance de l'industrie pétrolière. — Forage des puits de pétrole. — Le temple des adorateurs du feu à Sourakhany. — Le gaz naturel. — Pétrole solidifié. — Absence complète d'eau potable à Bakou. — Les sources de naphte dans la mer Caspienne. — La révolution au Caucase. — Diverses voies conduisant de Russie en Perse. — Traversée de la mer Caspienne : de Bakou à Krasnovodsk. — Krasnovodsk : son origine. — Les tremblements de terre. — Le chemin de fer Transcaspien. — Askhabad : aspect de la ville. — Commerce. — Importance du transit avec la Perse et l'Afghanistan. — Le musée. — L'ancienne cité. — Village turcoman. — Les Turcomans. — Leur histoire. — Les chevaux turcomans. — La ville morte d'Anaou et sa grande mosquée. — Mme Révillon et l'Hôtel de Paris à Askhabad. — Fête musulmane du Shahksé-Vaksé.



OUR se rendre en Perse, il y a bien des routes différentes, les unes plus rapides, les autres un peu plus longues, mais plus agréables. Il y a le chemin des fonctionnaires se rendant à leur poste, le chemin des archéologues et le chemin des touristes. On peut aller jusqu'à Téhéran sans avoir rien à démêler avec les bateaux, mais si la navigation n'effraie pas le voyageur, on peut, au contraire, naviguer presque tout le temps, ce qui a

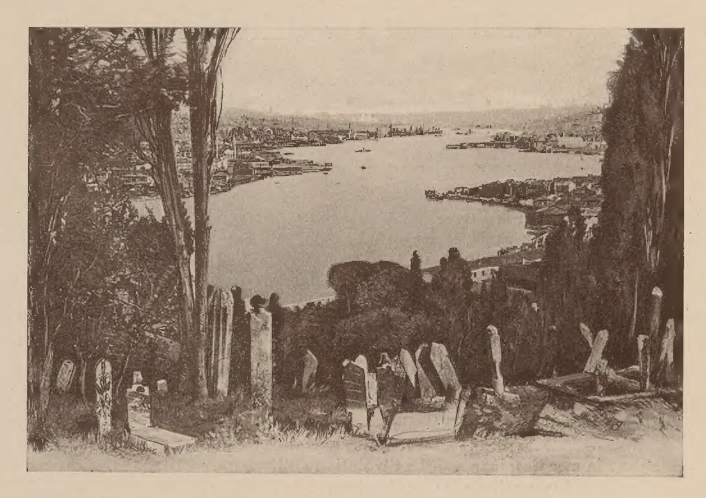
bien aussi son charme. C'est, au surplus, à ce dernier parti que nous nous sommes arrêtés, et nous n'avons eu qu'à nous en louer sous tous les rapports.

Les voies de terre.

La voie la plus courte, mais aussi la plus coûteuse, consiste à gagner la Russie soit par Vienne, soit par Berlin. Dans le premier cas, on passe la frontière par Podwoloczyska; dans le second, c'est à Aleksandrow que l'on fait connaissance avec les douaniers russes.

Le trajet de Paris-Vienne-Podwoloczyska est le plus rapide, puisqu'en moins de quarante-huit heures on se trouve transporté de la vie parisienne à l'empire des Tzars.

Arrivé à Podwoloczyska, on franchit les quelques kilomètres de zone inter-



CONSTANTINOPLE : VUE SUR LE BOSPHORE

médiaire et l'on atteint Woloczyska, la station douanière russe. On rencontre là des trains confortables qui vous amènent directement à Bakou en traversant Rostov-sur-le-Don, Mineralniia-Vody, Vladikavkaz, Pétrovsk et Derbent. Pour cette route, il faut cependant s'armer de patience, car on doit compter cinq fois 24 heures avant d'atteindre les bords de la mer Caspienne. A Bakou, un service de bateaux de la Compagnie russe Caucase et Mercure conduit en 36 heures à Enzeli.

Si l'on veut mettre quelque variété dans la traversée de la Russie, on peut, de Vienne, gagner en 30 heures Odessa, où il existe un service de vapeurs qui dessert la Crimée et aboutit soit à Novorossiisk, soit à Batoum. Il est alors facile,

de l'une ou l'autre de ces stations, de regagner la voie ferrée et d'atteindre ainsi la ville de Bakou.

La voie maritime.

Les voyageurs qui ne craignent ni le roulis ni le tangage ont plutôt avantage à prendre la voie de mer. Deux Compagnies font le service de Marseille à Batoum : les Messageries Maritimes et la Compagnie Paquet. Avec la première, les escales sont le Pirée, Smyrne, Syra et Constantinople, d'où l'on part, après deux ou trois jours de repos, pour les ports de la mer Noire : Samsoun, Kérassunde, Trébizonde et Batoum.

La Compagnie Paquet conduit directement ses voyageurs à Constantinople, mais elle s'attarde un peu plus longtemps dans la mer Noire, notamment à Songuldak, où se trouvent d'importantes mines de charbon.

En résumé, on peut considérer que, comme prix et comme durée du trajet, les deux compagnies arrivent à un résultat identique.

Les cimetières à Constantinople.

Laissons de côté Athènes, Smyrne et Constantinople qui mériteraient chacune une étude spéciale, et mettons-nous en route directement pour l'Empire du Shah de Perse.

Nous quittons sans regret l'antique Byzance où les tombeaux abondent. Le respect que les Turcs ont pour leurs morts a véritablement trop favorisé, au cœur même de la ville, l'extension de ces champs de repos. Il suffit de se promener quelques heures dans Péra pour se rendre compte que la plus grande partie du quartier européen a été construite aux dépens d'anciennes nécropoles, dont il existe encore d'importants fragments divisant la ville haute de la ville basse. Le modernisme qui, malgré tout, sévit dans la capitale du Grand Turc, respecte difficilement ces cimetières, et en bien des cas des concessions de ces terrains ont été accordées en dépit des lois les plus sacrées de l'Islam.



CONSTANTINOPLE : CIMETIÈRE TURC A SCUTARI

Thérapia et les défenses du Bosphore.

On quitte Stamboul à la fin de la journée, et le panorama qui s'étend sur la gauche est vraiment féerique. La côte de Thérapia, où toutes les Ambassades ont leur maison de campagne, laisse un souvenir inoubliable à ceux qui vont vers l'Orient chercher des illusions nouvelles...

Le château fort que l'on rencontre avant de sortir du Bosphore, rappelle ces constructions moyenâgeuses où de vieux canons aux formes de mastodontes fermaient d'une manière si efficace l'entrée de la mer Noire. Maintenant, à l'extrémité du Bosphore, il y a de chaque côté des fortifications toutes modernes flanquées de talus en terre gazonnée : c'est là que se dissimulent d'impor-



CONSTANTINOPLE : VUE D'ANATOLI-HISSAR

tantes rangées de bouches à feu qui ne permettraient à aucun navire de forcer l'entrée de la passe.

Avant le coucher du soleil, on pénètre dans la mer Noire, et de loin en loin on aperçoit le feu des phares traçant aux pilotes leur route.

Songuldak et les mines de charbon d'Héraclée.

A bord de la *Circassie*, 22 août 1907. — Ce matin dès cinq heures nous sommes à Songuldak, qui est de création toute récente (dix ans environ); c'est une colonie absolument française qui a construit ce port, pour servir à l'embarquement des charbons dont on vient de trouver une riche mine à environ 20 kilomètres de la côte.

La houille se vend ici 16 francs la tonne rendue à bord, tandis que maintenant on la paie couramment 40 francs à Marseille.

Depuis 5 heures et demie du matin jusqu'à 1 heure et demie de l'après-midi, notre bateau a embarqué 200 tonnes de combustible avec le concours de 120 porteurs : nous sommes loin des chargeurs de Port-Saïd qui remplissent complètement en deux heures les grands courriers de Chine.

Il existe cependant à Songuldak des appareils perfectionnés dans le genre des élévateurs pour les grains d'Odessa et de Novorossiisk. On emploie des



UN COIN DU PONT DE LA CIRCASSIE

vagonnets contenant deux compartiments mobiles de deux tonnes et demie chacun, permettant de charger les bateaux qui viennent là chercher du charbon pour les usines à gaz de Roumanie.

Au nombre des passagères, nous comptons les trois femmes du Gouverneur de Samsoun; elles sont laides et vieilles à faire plaisir. Il y a heureusement tout un lot de jeunes et jolies servantes; arrivées à bord voilées et bouclées autant que faire se peut, elles ont, dès le départ de Constantinople, relégué au magasin d'accessoires tous leurs voiles, trop enchantées de se montrer à visage découvert, mais certes elles ne valent pas nos Parisiennes...

Le principal attrait des femmes turques, c'est qu'on ne les voit pas, on les devine; leurs yeux sont cependant beaux, elles les soignent et les arrangent avec art, aussi le voyageur a-t-il une tendance à juger le reste par ce qu'il peut apercevoir du visage.

La ville de Samsoun.

L'escale à laquelle on s'arrête après avoir quitté Songuldak est Samsoun. C'est une ville d'environ 20 000 habitants, qui possède une très importante manufacture de tabac turc fournissant dans tout l'Empire ottoman des cigarettes renommées. Le principal commerce de la ville consiste dans l'exportation des œufs. Par suite de convenances tout à fait spéciales, on apporte de France d'immenses ballots de menue paille hachée dans laquelle les œufs, renfermés dans de grandes caisses plates, sont emballés pour l'expédition.

Il arrive souvent que les compagnies de navigation, pour éviter qu'un concurrent leur enlève le fret, chargent les caisses d'œufs lorsque leur navire se dirige vers la Russie et conservent ainsi dans leurs cales, pendant quinze jours à trois semaines, les marchandises destinées au port de Marseille. Ce sont évidemment ces œufs qui sont ensuite vendus dans le commerce sous le nom d'œufs frais.



SAMSOUN : LE PALAIS DU GOUVERNEMENT

En outre, Samsoun est un port d'exportation important pour les laines brutes, les peaux, les cocons, les bois, etc... La ville en elle-même ne pré-

vagonnets contenant deux compartiments mobiles de deux tonnes et demie chacun, permettant de charger les bateaux qui viennent là chercher du charbon pour les usines à gaz de Roumanie.

Au nombre des passagères, nous comptons les trois femmes du Gouverneur de Samsoun; elles sont laides et vieilles à faire plaisir. Il y a heureusement tout un lot de jeunes et jolies servantes; arrivées à bord voilées et bouclées autant que faire se peut, elles ont, dès le départ de Constantinople, relégué au magasin d'accessoires tous leurs voiles, trop enchantées de se montrer à visage découvert, mais certes elles ne valent pas nos Parisiennes...

Le principal attrait des femmes turques, c'est qu'on ne les voit pas, on les devine; leurs yeux sont cependant beaux, elles les soignent et les arrangent avec art, aussi le voyageur a-t-il une tendance à juger le reste par ce qu'il peut apercevoir du visage.

La ville de Samsoun.

L'escale à laquelle on s'arrête après avoir quitté Songuldak est Samsoun. C'est une ville d'environ 20 000 habitants, qui possède une très importante manufacture de tabac turc fournissant dans tout l'Empire ottoman des cigarettes renommées. Le principal commerce de la ville consiste dans l'exportation des œufs. Par suite de convenances tout à fait spéciales, on apporte de France d'immenses ballots de menue paille hachée dans laquelle les œufs, renfermés dans de grandes caisses plates, sont emballés pour l'expédition.



SAMSOUN : LE PALAIS DU GOUVERNEMENT

Il arrive souvent que les compagnies de navigation, pour éviter qu'un concurrent leur enlève le fret, chargent les caisses d'œufs lorsque leur navire se dirige vers la Russie et conservent ainsi dans leurs cales, pendant quinze jours à trois semaines, les marchandises destinées au port de Marseille. Ce sont évidemment ces œufs qui sont ensuite vendus dans le commerce sous le nom d'œufs frais.

En outre, Samsoun est un port d'exportation important pour les laines brutes, les peaux, les cocons, les bois, etc... La ville en elle-même ne pré-

sente pas de caractère bien spécial, elle est établie sur le bord de la mer et est assez jolie.

Trébizonde et sa rade.

De Samsoun à Trébizonde, il faut compter environ douze heures de navigation. A proprement parler, cette dernière ville ne possède pas de port, mais une magnifique rade formée par un golfe assez profond autour duquel elle est bâtie en amphithéâtre. Dans ces parages, la mer n'est jamais tranquille, et même par un temps calme le passager risque toujours de recevoir quelque paquet de mer, quand il confie ses jours à l'une de ces barques à l'avant artistement cambré, faisant le service du paquebot à la terre.

Les bateliers turcs.

Les bateliers se disputent l'honneur de vous conduire, mais malheur au voyageur qui n'a pas suffisamment débattu ses conditions, car il s'expose, au moment du règlement de compte, à des difficultés sans nombre. La fréquentation continuelle des étrangers a permis aux bateliers turcs de s'imprégner des idées nouvelles; s'ils ne sont pas satisfaits de leur pourboire, ils ne se gênent pas pour déclamer quelques belles théories du plus pur socialisme qui détonnent quelque peu sous ce beau ciel d'Orient, et l'on reste profondément surpris d'entendre ces hommes aux costumes bariolés émettre des raisonnements dignes des plus violentes réunions électorales.



AU PIED DES VIEILLES MURAILLES DE TRÉBIZONDE

Pour débarquer dans un port turc, il faut montrer patte blanche, c'est-à-dire ne pouvoir être soupçonné de sympathie avec les révolutionnaires (1), de quelque nationalité qu'ils puissent être, présenter un passeport parfaitement en règle et surtout n'avoir aucune accointance avec les Arméniens, cette race si détestée en Orient.

(1) Il faut observer que ces notes de voyage ont été écrites avant la Révolution qui a mis au pouvoir le parti Jeune-Turc.

En mettant pied à terre, on est reçu par des officiers de la police turque, fort convenables du reste, qui vous prient de laisser entre leurs mains votre passeport, pour bien s'assurer que vous ne profiterez pas de leur bonne volonté pour prolonger d'une manière intempestive votre séjour dans la ville.

Une rue très escarpée conduit au quartier neuf, au milieu duquel se trouve une fort belle place où sont les bureaux des principales compagnies de navigation. La ville est construite sur trois collines et dans deux vallées, aussi passe-t-on son temps à grimper les pentes les plus abruptes pour redescendre ensuite du côté de la mer.

Commerce de Trébizonde.

Trébizonde n'est qu'un vaste entrepôt de marchandises, les boutiques, contenant les denrées les plus diverses, se touchent littéralement. Avant que la route Enzeli-Recht-Téhéran ne fût construite, c'était par Trébizonde que l'on pénétrait le plus souvent en Perse. Encore aujourd'hui, les marchandises venues d'Europe qui ne sont pas admises en transit par la Russie empruntent ce chemin pour parvenir à Tauris ou à Téhéran; nous avons vu ainsi débarquer de nombreuses caisses contenant des milliers de cahiers de papier à cigarettes provenant de nos usines françaises et destinées à l'usage des sujets du Shah. On voit que tout le papier à cigarettes persan ne se consomme pas uniquement en France.

MANUTENTION DES NOISETTES A TRÉBIZONDE

Il subsiste encore à Trébizonde une énorme construction carrée construite par les Génois, qui en avaient fait un entrepôt pour leur commerce avec l'Orient.

Le vieux marché turc. Trébizonde possède un dédale de rues qui forme un bazar découvert, au milieu duquel se trouve le vieux marché turc aux boutiques curieusement ouvragées et décorées de peintures des dix-septième et dix-huitième siècles. Les indigènes auxquels on demande des renseignements sur ces bâtiments vous répondent froidement qu'ils ont plus de mille ans d'existence, et il ne ferait pas bon de les contredire.

Ruines des anciennes murailles. Si après avoir traversé la ville on redescend du côté de la mer, on trouve des vestiges importants de fortifications et quelques murs datant des Comnène. Tout comme en Europe, les habitants ont transformé ces vieux remparts en maisons plus ou moins confortables, et plus d'une sert de demeure à ces exportateurs de noisettes dont il se fait un si grand commerce dans ce port. Ces fruits sont l'objet de soins tout particuliers : pendant plusieurs jours ils sont séchés sur d'immenses bâches, où de nombreux pigeons pérégrinent depuis le matin jusqu'au soir.

Au milieu d'une muraille à pic dominant la mer se détache le couvent du mont Méla.



LUTTEURS TURCS

Divertissements et jeux athlétiques. Les Turcs ont quelques divertissements assez caractéristiques; telles sont ces balançoires rudimentaires, sorte de diminutif de la Grande Roue, que l'on nomme les Dolabes. Ils ont également une danse nationale où l'orchestre consiste en une grosse caisse, et enfin une danse des sabres où les acteurs évoluent au milieu de glaives et de fusils.

Les jeux athlétiques constituent une des principales distractions des Turcs.







TRÉBIZONDE — LA RADE



TRÉBIZONDE — LA RADE

Les champions, la partie supérieure du corps enduite d'huile, se livrent à des passes savantes pour le plus grand bonheur de la foule venue assister aux exercices.

Les églises grecques.

Trébizonde est riche en églises grecques aux somptueux intérieurs. Notons encore quelques beaux ponts tels que le pont de Taba-Hané, d'où l'on a une jolie vue sur une partie des anciennes murailles; puis le pont de Zanos qui est plutôt, à proprement parler, un passage sur un mur élevé au centre duquel est une ouverture en forme d'arche.

La grande avenue de Trébizonde porte le nom d'Avenue du Meïdan, et elle est bordée par de belles constructions modernes.

Départ de Trébizonde. Sur la mer Noire.

Mais, si intéressante que soit la ville de Trébizonde, une journée suffit amplement pour voir tout ce qu'elle renferme de curieux; nous sommes hantés du désir de commencer réellement le voyage, et, comme par un heureux hasard il y a sur rade un bateau des Messageries Maritimes partant le soir même, nous nous résignons à abandonner notre excellente « Circassie » pour filer à toute vapeur vers Batoum.



LE PORT DE BATOUM

C'est la première fois que la mer présente un semblant d'agitation; quelques lames assez fortes rappellent que le Pont-Euxin mérite encore son nom.

Confortablement installé à l'arrière du bateau, rien n'est joli comme de voir les lumières de Trébizonde s'éteindre les unes après les autres, tandis que dans le lointain les grands phares à feux tournants s'estompent dans la brume. Soudain, le ciel s'assombrit et une pluie diluvienne, accompagnée de magnifiques éclairs, nous renvoie dans nos cabines.

La nuit n'a pas été calme et l'on a pas mal roulé à bord. Au matin, on est bercé par le branle-bas qui se fait plusieurs heures avant le lever du soleil : c'est l'équipage qui prend ses dispositions pour que tout soit prêt lors de l'entrée dans le port de Batoum.

Batoum. La douane russe.

25 août. — Voici le petit jour; le bateau ralentit sa marche, nous sommes dans les eaux russes. Ce n'est pas sans éprouver quelque désillusion qu'on jette les yeux sur ce petit port de Batoum où sont rangés quelques navires de commerce et trois vaisseaux de guerre. La place y est si mesurée qu'il faut que chacun vienne se ranger presque bord à bord pour ne pas encombrer le passage.

La cérémonie des passeports, la descente des officiers de police, la visite des douaniers, tout cela se passe avec calme, et nous serions vraiment bien mal venus de nous plaindre de la façon extrêmement courtoise avec laquelle nous avons été reçus. L'aimable agent des Messageries Maritimes, M. de Cortanze, vient nous recevoir à bord, et, grâce à son aimable entremise, nous obtenons que la plus grande partie de nos colis, après avoir été plombés par la douane, nous soient remis pour être transportés en transit jusqu'à la frontière russo-persane, là-bas bien loin entre Askhabad et Mesched.



VUE GÉNÉRALE DE BATOUM

Batoum répond assez au caractère banal de son port : c'est une ville tout à fait moderne avec des rues coupées à angle droit, et n'était le peu d'élévation des maisons, on se croirait dans une ville américaine.

Les quais constituent une large rue sur laquelle s'ouvrent quelques hôtels

ainsi que les bureaux des principales compagnies de navigation. Sur la gauche se trouvent les bâtiments de la douane, et les voyageurs, qui, comme nous, ont la malencontreuse idée d'arriver le dimanche, savent combien il est difficile d'obtenir de ces importants « Tchniovnicks » (ronds de cuir), qu'ils veuillent bien, le jour de leur repos hebdomadaire, s'occuper de vos petites affaires et vous permettre de retirer vos bagages.

Les plantations de thé. Il existe aux environs de Batoum d'importantes plantations de thé. Ce n'est qu'à partir de l'année 1894 que les essais d'acclimatation de cet arbrisseau prirent quelque importance. Le territoire qui donna les résultats les plus satisfaisants comprend une ceinture s'étendant le long du



PLANTATION DE THÉ DANS LE CAUCASE

littoral de la mer Noire, depuis Soukhoum au nord de Batoum, jusqu'à la frontière turque, au sud. Diverses tentatives pour élargir la zone dans la direction de l'intérieur furent infructueuses, les plantations ne sont vraiment productives que sur les bords de la mer Noire.

Le Gouvernement russe a réservé exclusivement à ses nationaux la propriété des terrains aptes à la culture du thé. Les étrangers ne peuvent, ni hériter, ni acheter de terres sur les côtes russes.

Il ne faudrait pas croire que cette zone présente une grande uniformité de température, au contraire, toutes les variétés climatériques s'y font sentir. Quelquefois on subit de pénibles sécheresses, d'autres fois ce sont de véritables

déluges de pluie. L'hiver apporte de terribles gelées et la neige atteint souvent un mètre d'épaisseur.

La contrée semble être particulièrement favorisée sous le rapport de la chute des pluies, et la moyenne hauteur constatée par année est d'environ $2^{m},40$.

Les mois de mai et de juin sont les plus chauds de l'année et apportent quelquefois une sécheresse assez grande. La chaleur n'est jamais excessive et se maintient entre 30° et 50° au soleil; pendant l'été, l'atmosphère contient une très grande proportion d'humidité.

Le climat et la température des environs de Batoum ont une assez grande ressemblance avec ceux des districts à thé des Indes, près de l'Himalaya. Le temps doux qui domine au commencement de mars permet le repiquage, et les pluies du printemps, qui sont fréquentes, évitent l'irrigation à bras d'homme des pépinières et des semis. La chaleur de l'été est tempérée pendant le jour par l'évaporation de l'humidité contenue dans le sol. L'automne est généralement assez beau et les derniers mois de l'année sont calmes et chauds.

Au point de vue de la culture même du thé, on avait fait venir, à l'origine, des spécialistes chinois et japonais, mais, malgré les avantages pécuniaires qu'on leur avait accordés, ils abandonnèrent le pays. Maintenant ce sont des femmes et des enfants qu'on emploie à la cueillette des feuilles. Ces ouvriers sont payés par pied d'arbuste ou par corbeille de feuilles; de cette manière ils arrivent à gagner de $0^{f},90$ à $2^{f},15$ par jour. Le travail des hommes est plus spécialement réservé pour les ouvrages qui s'accomplissent dans la manufacture : leurs gains varient de 50 à 100 francs par mois.

On a acclimaté en Russie des plants de provenances les plus diverses. La Chine, Ceylan, Java et le Japon ont été mis à contribution. Le plant chinois toutefois est celui qui prospère le mieux, quelle que soit la situation dans laquelle il est placé. On a usé de différents systèmes de plantation, depuis le piquage de la semence jusqu'à la transplantation des arbres grands de six mois à trois ans, avec ou sans terre adhérente aux racines. Les meilleurs résultats obtenus sont ceux de la transplantation avec motte de terre aux racines. Autrefois, on piquait environ 7000 pieds au dessiatine (1 hectare 9 ares 25 centiares), aujourd'hui on en plante jusqu'à 10000. Le long des collines on plante le thé en haie formée d'un double rang de plants disposés à un mètre les uns des autres. Chaque haie est distante de sa voisine de $1^{m},20$.

Les ennemis des plantations de thé sont le *pestallozia guepini* et une sorte de tique de l'espèce du *tetranicus*. Le seul moyen pratique pour se débarrasser du premier parasite est d'enlever rapidement les feuilles attaquées et de les brûler. Le second parasite, qui est un insecte infiniment petit, attaque aussi la feuille qui se couvre alors de taches fauves : il exerce surtout ses ravages pendant la sécheresse, et l'humidité le fait disparaître complètement.

D'après le rapport du consul anglais de Batoum, en date du 7 janvier 1905, la superficie de la terre cultivée pour la production du thé aux environs de Batoum était de 300 dessiatines environ (327 hectares 75 ares). De ce nombre, la moitié à peu près appartenait au Domaine impérial de Chakva, 100 dessiatines étaient la propriété de MM. Popoff, et le reste était réparti entre plusieurs petits propriétaires. A cette époque on n'employait plus de plants importés. Les semences et les plants étaient recueillis pour la plupart sur le Domaine impérial et le surplus sur les propriétés de MM. Popoff.

La Manufacture impériale se chargeait aussi, moyennant une redevance de



PAYSANS DU CAUCASE DANSANT UNE RONDE

20 kopecks (0f,52) par livre russe (409 grammes), de faire toute la manutention depuis le moment où les feuilles étaient remises vertes, jusqu'à ce que le thé soit parvenu à l'état comestible.

La récolte de 1902 produisit 41000 livres de thé (16769 kilog.); en 1903, le rendement fut de 43000 livres (17587 kilog.). Ce thé fut vendu à des prix variant de 60 kopecks à 2 roubles 40 (1f,60 à 6f,35). Les qualités le meilleur marché étaient achetées par le Gouvernement pour l'usage des troupes, et les thés de 1 rouble à 1 rouble 20 la livre trouvaient leur débouché sur les marchés de Moscou, de Karkoff et de quelques grandes villes de l'Empire, où ils étaient acquis par les municipalités pour l'usage des hôpitaux, des asiles et autres institutions de bienfaisance.

Le problème à résoudre pour l'avenir des plantations de thé est celui de la

main-d'œuvre. Jusqu'en 1906, les tribus nomades kurdes formaient le principal contingent des ouvriers; mais, avec l'accroissement de la superficie cultivée, les travailleurs se font plus rares, spécialement à la saison où on doit procéder à la cueillette des feuilles. Pendant la saison d'été, en effet, les Kurdes quittent les basses plaines avec leurs bestiaux pour aller s'établir sur les montagnes, où les pâturages sont abondants. Pour remédier à cet état de choses, le Gouvernement russe cherche à favoriser l'émigration des familles des provinces du nord dans les districts à thé du Caucase.

Voici un tableau qui montre quel bénéfice on peut espérer retirer de la culture d'un dessiatine de thé :

Trois binages pendant les mois d'été.	75	roubles
Frais de récolte : 4000 livres de thé vert à 3 kopecks par livre.	120	—
Frais de préparation pour un rendement de 960 livres, à 20 kopecks par livre.	192	—
Taille des arbres	75	—
Grosse culture de la terre.	25	—
Soit au total.	487	—

ou 500 roubles au maximum.

Calculé à un taux moyen de 1 rouble la livre, le revenu brut d'un dessiatine de terrain planté en thé est de 960 roubles, de sorte qu'après déduction de l'intérêt du capital engagé pour le développement de la plantation, il reste un bénéfice net, approximatif, de 400 roubles (1).

Outre ces plantations de thé, on remarque aux environs de Batoum de magnifiques bois de bambous. Grâce au climat très particulier de cette région du Caucase, ces arbres n'ont pas tardé à prendre des proportions considérables

---

(1) D'un rapport du Département de la Régie des Contributions indirectes, il apparaît qu'il y avait en 1909 environ 480 dessiatines de terres (524 hectares 40 ares) cultivés pour la production du thé dans la province de Batoum, et 18 dessiatines (19 hectares 66 ares 50) dans le gouvernement de Kutais; 205 dessiatines sont la propriété du Domaine impérial et 105 celle de la maison Popoff frères.

Treize villages, dans la province de Batoum, s'occupent de la culture du thé. Les plantations appartenant à ces villages sont principalement situées à Chakva, où 370 dessiatines sont réservés a la culture du thé.

La quantité de thé préparé en 1908 par la manufacture du Domaine impérial fut de 151 387 livres (61 917 kilog., 750), dont 83 445 livres de première qualité et 41 547 de seconde qualité. Les quantités mises sur le marché furent de 106 916 livres.

En général, 1909 fut une année très propice pour le thé; le rendement fut de deux fois celui de 1908.

Les feuilles de thé sont actuellement traitées dans trois manufactures : celle du Domaine impérial, celle de M. Verderefsky et celle de MM. Popoff. La manufacture du Domaine impérial produisit, en 1909, 137 384 livres (56 190 kilog.); celle de M. Verderefsky, 380 livres (155 kilog., 420), et celle de MM. Popoff, 2 580 livres 1 055 kilog., 220).

Le thé produit par la Manufacture impériale fut expédié à Saint-Pétersbourg, Moscou, Varsovie, Kharkoff et autres villes de Russie. Les autres thés furent vendus à Batoum et sur le marché de Vladikavkaz.

Le prix du thé de première qualité a été de 2 roubles 40 (6f,35); celui de la seconde, 1 rouble 60 (4f,25) et celui de la troisième, 1 rouble 20 la livre (3f,20).

Le revenu total des plantations de thé en 1908 fut approximativement de 168 000 roubles (445 200 francs), c'est-à-dire d'environ 358 roubles par dessiatine de plantation; mais le Domaine impérial obtint un revenu d'environ 659 roubles par dessiatine.

et ils présentent toutes les qualités que l'on est habitué à rencontrer dans l'espèce qui nous vient de l'Extrême-Orient. Depuis plusieurs années déjà, les bambous de Batoum sont très recherchés par l'industrie, notamment pour la fabrication du meuble (1).

Le pétrole. Il se fait à Batoum une manutention considérable de pétrole qui arrive directement de Bakou dans des wagons métalliques. L'huile minérale est alors transvasée dans d'immenses réservoirs en tôle présentant une vague ressemblance avec nos gazomètres. Suivant les besoins de l'exportation, le pétrole est placé dans de grandes caisses en tôle qui contiennent 16 kilog. de liquide et



LES ENTREPÔTS DE PÉTROLE A BATOUM

expédié ensuite dans le monde entier où il fait une concurrence, assez peu redoutable du reste, au pétrole américain.

On expédie également le pétrole dans des petits bidons carrés contenus dans une enveloppe en bois, et, pour le chargement des bateaux, on se sert d'une chaîne sans fin, à godets, qui apporte automatiquement, jusqu'à l'entrée de la soute, les caisses de ce précieux liquide destiné à produire dans les contrées lointaines à la fois la chaleur et la lumière.

Les environs de Batoum sont réputés comme offrant assez peu de sécurité pour les étrangers, et les Russes engagent vivement leurs amis à ne pas s'aventurer dans la campagne environnante.

---

(1) Nous devons les précieux renseignements relatifs aux plantations de thé et de bambous de Batoum à l'inépuisable complaisance de M. de Cortanze, le très sympathique agent des Messageries Maritimes, auquel nous sommes heureux d'adresser ici l'expression de notre vive reconnaissance.

La ville de Tiflis. Pour aller en chemin de fer de Batoum à Bakou, on ne met guère que vingt-quatre heures. En quittant le soir le port russe de la mer Noire, on arrive le lendemain matin à Tiflis, à mi-chemin.

On sait que Tiflis doit son nom à la présence de sources sulfureuses chaudes, ce dernier mot s'écrivant en géorgien *Tbilis*. La légende rapporte que ce fut le tzar Vakhtang Gourgaslan qui, à la fin du cinquième siècle de notre ère, les aurait découvertes au cours d'une partie de chasse. Tiflis fut pillée par Tamerlan



LE PONT DE LA CHAUSSÉE MILITAIRE PRÈS DE TIFLIS

en 1395. Pendant presque toute son existence elle appartint aux Persans, qui la détruisirent en grande partie en 1795. Tiflis est devenue russe en 1801.

Les principaux objets de commerce de Tiflis sont les lainages et les draps. On fait dans le Daghestan une qualité de petit drap tissé à la main qui vaut jusqu'à 25 et 30 francs le mètre; il est à peu près inusable et recherché par la clientèle du bazar.

La bourka et le costume des habitants du Caucase. Le vêtement national de tous les habitants du Caucase est la *bourka :* c'est un immense manteau en poil de chèvre qui rappelle un peu, par sa forme et ses dimensions, le vêtement religieux que l'on appelle la chape. La bourka est fabriquée avec un feutre tellement raide et serré, que, si le Caucasien qui la retire de ses épaules la pose toute droite dans un coin de la pièce où il entre, ce vêtement reste là bien tranquille en attendant que son maître vienne le rechercher pour continuer ses pérégrinations.

On fait des bourkas d'un blanc immaculé, et les dames russes les plus élégantes les utilisent comme sortie de bal. Suivant leur qualité, ces vêtements se vendent de 15 à 90 francs.

Les costumes des habitants du Caucase comportent l'emploi de galons d'or ou d'argent avec une bordure noire.

La grande lévite dans laquelle se drapent les Cosaques ne manque ni d'élégance ni de noblesse. Sur leur poitrine, se trouvent deux rangs de cartouches maintenues dans les plis de l'étoffe. Leur taille est serrée par une ceinture de



LES BORDS DE LA KOURA A TIFLIS

cuir toute cloutée d'argent niellé. Tout à fait en avant, ils portent un grand couteau à double tranchant dont la lame est large et acérée à son extrémité.

La coiffure des Cosaques consiste en un haut bonnet fait d'une peau de mouton blanc, dont les longs poils soyeux retombent en partie sur le visage de celui qui le porte.

Le grand luxe des gens du peuple consiste dans la ceinture ; elle est toujours fermée par une très large agrafe en argent niellé, au milieu de laquelle est un énorme bouton rond qui fait une saillie de huit à dix centimètres. Il n'est pas rare de voir les artisans et les portefaix employer tout leur argent disponible à se procurer ce bijou, qu'ils considèrent comme le dernier mot de l'élégance.

Le quartier allemand à Tiflis.

La gare de Tiflis est située à une demi-heure du centre de la ville, aussi est-il d'un usage courant, en cas de retard du train, d'attribuer aux voitures de place une rémunération double du prix ordinaire, pour les indemniser de leur long séjour dans la cour du chemin de fer.

Le premier quartier que l'on traverse en arrivant à Tiflis est le quartier

allemand, habité par les descendants des colons qui émigrèrent en 1818 du Wurtemberg. Il y a là une colonie extrêmement importante possédant ses églises



UN ENTERREMENT ORTHODOXE

propres, et dans toutes ces rues bâties par nos voisins d'outre-Rhin, ce serait vainement que l'on chercherait à entendre un seul mot de russe.

La Koura et le quartier tartare. Tiflis s'étend sur les bords de la Koura, ce qui donne beaucoup de pittoresque à toutes les maisons surplombant ce torrent. La partie de la ville la plus intéressante pour le touriste est le vieux quartier tartare et le bazar persan. C'est là que se tiennent les marchands arméniens qui reçoivent les beaux tapis et les faïences de la Perse. Le plus illustre d'entre eux a été pendant longtemps un certain Caffaroff, qui avait fait l'admiration de ses concitoyens par ses nombreuses faillites.

La ville est un des grands entrepôts de tapis qui arrivent de tout l'Orient; ces tissus parviennent de l'intérieur en ballés serrées, et les acheteurs importants obtiennent le droit de première vue, qui est impitoyablement refusé aux simples touristes.

Il existe plusieurs hôtels admirablement installés et qui rappellent nos meilleurs hôtels européens. Les prix sont du reste à l'avenant, et on y est écorché de belle manière, si on n'a pas pris le soin de faire d'avance ses conditions.







Tapis de soie à fond métallique, décor à arabesques. Travail Persan. XVIIe siècle.

(Tapis dénommés polonais en souvenir de la faveur dont ils ont joui à la Cour de Sobieski, roi en Pologne, après ses victoires sur les Turcs au XVIIe siècle. Ces tapis furent fabriqués au Caucase.)

(Collection S. D. Fürst Liechtenstein à Vienne.)

La route géorgienne. Au point de vue des communications, Tiflis avait autrefois une importance prépondérante, car elle était à l'extrémité de la fameuse route géorgienne mettant en rapport le Caucase avec les autres parties de l'Europe. Cette magnifique route, qui passe au pied du mont Kazbeck, peut être parcourue en trente-six heures avec un repos d'une nuit à mi-chemin. De confortables voitures de poste attelées de trois à quatre chevaux conduisent les voyageurs d'une station à une autre, et franchissent rapidement les 20 à 30 verstes qui constituent le relai. Cette route forme un des plus beaux trajets que l'on puisse faire en voiture. Le paysage qui se déroule devant les yeux est véritablement grandiose, et, ce qui ne gâte rien, on trouve à peu près partout, dans les stations de poste, un gîte confortable.


UN COIN DE TIFLIS

A l'heure actuelle, depuis l'ouverture du chemin de fer de Derbent, qui contourne la chaîne du Caucase et descend le long du bord de la mer Caspienne, la route géorgienne a perdu la plus grande partie de son intérêt comme moyen de communication; elle n'en reste cependant pas moins une promenade charmante, que nous ne saurions trop conseiller à ceux qui veulent faire une agréable excursion pendant les vacances.


LA STATION DU KAZBECK SUR LA ROUTE GÉORGIENNE

Le chemin de fer d'Erivan.

La ville de Tiflis sert maintenant de tête de ligne au chemin de fer qui descend vers la Perse et qui, passant par Erivan, arrive à Djoulfa, d'où l'on peut facilement gagner Tauris. C'est encore un des moyens les plus pratiques pour atteindre Téhéran, lorsqu'on veut éviter la traversée de la mer Caspienne.

Tiflis est le point de jonction des routes d'Europe et d'Asie, et cette situation lui a valu la population la plus cosmopolite que l'on puisse rêver. Néanmoins les Arméniens pullulent, et ce sont eux qui savent encore le mieux soutirer aux étrangers leur argent.

Bakou : origine du nom.

Si l'on prend le chemin de fer le matin à Tiflis, on arrive à Bakou le soir vers 9 heures. Pour peu que pendant la route on jette un coup d'œil sur la plaine aride qu'on traverse, on arrive à se demander comment on a pu songer un instant à venir créer une ville dans un endroit aussi parfaitement désolé. Aussi loin que peut s'étendre la vue, ce



LA VIEILLE MURAILLE DE BAKOU

n'est qu'un désert de pierre, mille fois plus aride et plus affreux que ce que l'on peut apercevoir du Sahara ou même des déserts salés de la Perse.

La gare de Bakou est située très loin du centre de la ville, si tant est que le centre soit représenté par l'hôtel de l'Europe et la perspective Welikoknjashesky. C'est non loin de là que se trouvent les quais d'embarquement pour les bateaux de la mer Caspienne, soit qu'on veuille parvenir dans la province Transcaspienne par Krasnovodsk, soit au contraire qu'on désire se rendre en Perse par la voie d'Enzeli et Recht.

On fait dériver le nom de Bakou du mot *Badkoubé*, qui veut dire coup de vent, et cette désignation lui viendrait de sa situation sur les bords de la mer

Caspienne, où la ville se trouve exposée à tous les vents, surtout à ceux du nord et du nord-ouest, qui sont particulièrement violents.



LE PORT DE BAKOU

On sait que Bakou appartint aux Persans jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, et que ce fut en 1806 que la Russie s'en empara définitivement.

La vieille forteresse. Le palais des khans. Monuments byzantins & persans.

Dans l'enceinte de la vieille forteresse, on trouve tout un dédale de petites rues qui rappellent son ancienne origine. Les principaux monuments sont le vieux palais des Khans et le Kiskali, c'est-à-dire la tour de la Vierge, qui mesure 45 mètres de hauteur et date de l'époque byzantine. C'est de ce monument qu'il est question dans le *Voyage au Caucase* d'Alexandre Dumas, et la légende que le célèbre romancier raconte est donnée ici comme l'histoire authentique.

Il existe encore à Bakou quelques vieux monuments datant de l'époque persane; on remarque notamment des restes importants de murailles et on cite, entre autres souvenirs de l'ancienne domination, les minarets Chaniens, la rue musulmane, ainsi qu'un ancien cimetière aux stèles curieusement ouvragées; l'un des plus beaux est le minaret de la Mosquée du Khan et la porte de la Cour de Justice du Khan, qui est d'une très belle tenue et d'un style vraiment magnifique. Les musulmans ont encore une école où les jeunes enfants, assis en rond autour de leur maître, apprennent le Coran avec un balancement rythmé de la tête.

Les puits de pétrole de Tchorny-Gorod.

Quoique la ville puisse à juste titre être fière de ses anciens édifices, ce n'est pas en général le côté archéologique qui attire les étrangers : ce que l'on va voir avant tout, ce sont les puits de pétrole, la fameuse Tchorny-Gorod, l'unique source de prospérité du pays.

Quand on quitte la ville de Bakou et qu'on regarde un peu sur la hauteur, on aperçoit une véritable forêt. La comparaison a été souvent employée, mais il n'y a pas d'autre terme pour désigner les milliers de pyramides en planches qui surmontent les puits de pétrole et qui constituent la ville noire.

PORTE DE LA COUR DE JUSTICE DU KHAN A BAKOU

La distance de la ville blanche à la ville noire peut être facilement franchie en voiture en une demi-heure. On ne rencontre plus alors que tuyaux courant au ras du sol, fossés remplis d'un mélange d'eau et de naphte, côtoyant des murs et des usines aussi noirs et délabrés que possible, donnant ainsi l'impression d'une cité maudite.

La raffinerie de pétrole de M. Nobel.

Pénétrons, si vous le voulez bien, dans la plus importante usine, celle de M. Nobel. En fait de formalités, on ne vous demande que la remise d'une carte de visite, et, aussitôt, un guide intelligent vous conduit près de ces fours à l'aspect infernal qui vont transformer l'épaisse huile de naphte en un liquide incolore.

Le grand travail des raffineries de pétrole peut se résumer ainsi : à l'aide d'énormes tuyaux, aspiration du pétrole brut provenant des puits, puis refoulement de l'huile de naphte dans toute une série de chaudières, où elle est débarrassée de ses matières lourdes, et deviendra l'essence ou la benzine si employées dans le commerce et dans l'industrie.

Tout d'abord l'huile de naphte est conduite dans des batteries de fours, où elle est volatilisée un certain nombre de fois jusqu'à ce qu'elle ait atteint le degré

de fluidité désiré. Plus le liquide a été volatilisé puis condensé, plus il devient léger, car la matière la plus dense reste au fond du four et constitue les huiles lourdes destinées au chauffage des locomotives ou des bateaux à vapeur. Il est inutile d'ajouter que ce sont ces derniers produits qui se consomment dans l'usine elle-même, tant pour le chauffage des fours de raffinerie que pour la production de l'énergie servant à la machine à vapeur ou à la production de l'électricité.



L'ANCIEN CIMETIÈRE DES MUSULMANS A BAKOU

Dans cette région, le problème de la condensation de l'essence a été difficile à résoudre. A cet effet, on a installé à l'usine Nobel de puissantes pompes aspirantes qui vont par des canaux souterrains chercher l'eau de la mer Caspienne; la même machine élève ensuite l'eau salée au-dessus des réfrigérateurs où passent les serpentins contenant le pétrole en voie de liquéfaction. Par une canalisation aussi ingénieuse que pratique, les différents degrés d'opération du pétrole arrivent dans une salle unique au moyen d'un bassin divisé en compartiments, et le liquide, comme une source pure, suit docilement le chemin qui lui a été tracé pour aller, dans des récipients appropriés, former les différentes qualités réclamées par le commerce.



LA RAFFINERIE DE PÉTROLE SCHIBAÏEFF A BAKOU

Produits tirés du naphte. Voici, dans l'ordre, les différents produits que l'on tire du naphte : benzine, kérosine A, kérosine B purifiée, naphte pur. Quand on a retiré ces différentes qualités du pétrole brut, le résidu s'appelle *mazout*. Les sous-produits du mazout sont : l'huile brute pour machine, l'huile net-

toyée. Si l'on vient maintenant à distiller cette huile, on en extrait l'huile *veretchnoïé*, l'huile cylindrée A, l'huile cylindrée B, l'huile pour machine, l'huile



VUE GÉNÉRALE DES PUITS D'EXTRACTION DU PÉTROLE A BAKOU

nettoyée pour machine, puis le goudron léger et le goudron solide.

L'endroit où se trouve le plus grand nombre de puits de pétrole est Balakauy,



FONTAINE DE NAPHTE ET ÉCHAFAUDAGES DE PUITS EN FLAMMES A BAKOU

qui mesure 16 kilomètres carrés de superficie. Un peu plus loin, le Bibi-Eybat est un autre district pétrolifère plus petit qui est situé à 5 verstes au sud de Bakou.

Importance de l'industrie pétrolière.

Pour avoir une idée de l'extension de l'industrie pétrolière, on ne saurait mieux faire que de consulter le tableau ci-contre, qui indique le nombre de puits existant dans le district de Bakou, ainsi que leur production pendant les années 1906 et 1907.

Production brute

En 1906 . . . . 7 322 108 239 litres;
En 1907 . . . . 7 796 908 223 —

Exportation

	1906	1907
Kérosine (huile d'éclairage), litres.	1 171 642 321	1 500 364 470
Huile lubrifiée.	247 579 404	231 990 500
Huile brute..	500 216 594	585 418 956
Résidus.	3 346 080 442	4 098 731 505
Produits divers.	24 598 023	77 625 839

Prix moyens

	1906	1907
Kérosine, le poud (16^{Kg}, 380). . . .	0^{f},76	0^{f},91
Huile brute.	0^{f},68	0^{f},74
Résidus.	0^{f},73	0^{f},77

Puits

Nombre moyen	1906	1907
En exploitation, chaque mois. . . .	1 555	1 667
Perforés et approfondis, chaque mois.	279	402
Nouveaux puits ouverts à la production.	239	237
Puits en chômage.	1 443	1 516
Nouveaux puits en cours de creusement.	312	237

Forage des puits de pétrole. La creusée de ces puits de pétrole est une véritable loterie, car le voisinage de puits parfaitement riches ne peut en rien faire préjuger du succès de l'opération. Le travail de forage est extrêmement long et coûteux; il se fait à l'aide de trépans qui attaquent les différentes couches de terrain. Les déblais sont enlevés par de grands cylindres en acier dénommés

cuillers. Quand le puits est creusé, il ne reste plus qu'à descendre les tuyaux cylindriques en tôle qui s'emboîtent hermétiquement les uns dans les autres. Pour forer un puits, qui quelquefois descend jusqu'à 400 ou 450 mètres, il n'est pas rare qu'on soit obligé de payer plus de 100 000 roubles, c'est-à-dire de 260 000 à 300 000 francs environ. Mais, quand la bienheureuse couche pétrolifère a été atteinte, on peut estimer que l'on a gagné le gros lot, car alors, le naphte, s'échappant par le conduit qui joue le rôle de puits artésien, s'élève dans l'air à 40 ou 50 mètres de hauteur. Pour parer à cette énorme déperdition de pétrole, les ingénieurs disposent, à l'intérieur des pyramides en bois surmontant les puits de pétrole, de lourdes masses de fonte en forme de poutres quadrangulaires. Lors du jaillissement du pétrole, un dispositif ingénieux permet en quelques secondes de les faire glisser sur l'orifice même du puits, pour l'obstruer d'une façon hermétique et donner le temps de placer des tuyaux de canalisation. Pendant les quatre ou cinq premiers jours de l'ouverture du puits, le pétrole fait tomber assez régulièrement de 30 000 à 40 000 francs par 24 heures dans la poche de celui qui a conduit l'entreprise.



PUITS DE PÉTROLE EN FORAGE, A BAKOU
LA DESCENTE DES TUYAUX

Une semaine environ après, le puits cesse d'être jaillissant, et il faut alors descendre à l'intérieur des tuyaux une immense sonde de deux mètres de hauteur qui se remplit de naphte et qui, à l'aide d'un treuil à



VUE DES PUITS DE PÉTROLE DE BALAKHANY, PRÈS DE BAKOU

vapeur, est remontée au niveau du sol, d'où le pétrole est versé dans une canalisation aboutissant au réservoir central. C'est à ce dernier point que sont installées des pompes foulantes repoussant, dans la direction de Tchorny-Gorod, le pétrole qui est alors travaillé et fortement raffiné, comme nous l'avons vu précédemment.



VUE DE BALAKHANY, PRÈS DE BAKOU

Le Temple des adorateurs du feu à Sourakhany.

Il y a eu de toute éternité une production abondante de pétrole dans cette région.

Le seul monument qui rappelle l'antiquité de ce genre d'exploitation est le fameux temple des adorateurs du feu, à Sourakhany, à une vingtaine de kilomètres de Bakou. C'est une sorte de château fort formé d'un grand quadrilatère, limité sur ses quatre faces par de hautes murailles. Du côté de la mer, est une tour carrée terminée par quatre montants coiffés de pyramides à l'extrémité desquelles, moyennant la modique rétribution de 25 kopecks, on peut voir brûler le feu éternel.



LE TEMPLE DES PYROLATRES DE SOURAKHANY, A BAKOU

Le gaz naturel. Ce dernier, est-il besoin de le dire, consiste tout simplement dans les émanations des gaz de pétrole accumulés dans le sous-sol. Ces vapeurs se dégagent un peu de tous les côtés, aussi est-ce un curieux spectacle pour les voyageurs qui parcourent la nuit la région de Sourakhany, de voir les innombrables feux sortant du sol semblables aux feux follets de moyenâgeuse mémoire.

CONSTRUCTION ÉLEVÉE POUR L EXPLOITATION D'UN PUITS DE PÉTROLE, A BAKOU

Les habitants de cette région utilisent cette propriété du sol, et toutes les fois qu'ils ont besoin de créer un foyer ardent, ils se contentent d'enlever quelques pelletées de terre, juste ce qu'il faut pour supprimer la croûte desséchée par le soleil ; il ne reste plus alors qu'à mettre le feu à l'aide d'une allumette, et l'on se trouve en possession du meilleur des fourneaux à pétrole qui ait jamais été inventé par aucun industriel.

On fabrique la chaux, par un procédé analogue ; il suffit, pour calciner les pierres, de les entasser dans une fosse fraîchement creusée et de laisser brûler le feu pendant tout le temps nécessaire.

Le pétrole solidifié. En parlant des puits de pétrole, nous avons dit que le naphte jaillissait à une hauteur considérable et retombait ensuite sur le sol ; à une époque très ancienne, au temps où aucun industriel n'avait encore songé à utiliser ce produit, le naphte a coulé ainsi pendant de longues années à même sur le sable où il a déposé une matière analogue à l'asphalte, qui est allée en se durcissant sous l'action des rayons du soleil. On a songé de nos jours à profiter de cette huile solidifiée, et la plupart des rues de Bakou ne possèdent pas d'autre pavement que ce pétrole comprimé et évaporé. Ce dallage n'est cependant pas sans présenter de graves inconvénients, car en été, par les très fortes chaleurs, les traces de pas s'y incrustent profondément et il répand dans l'air une odeur de pétrole fort désagréable pour les appareils olfactifs des voya-





BAKOU — RAFFINERIE NOBEL ET PUITS DE PÉTROLE



ENVIRONS D'ASKABAD — LE CHEMIN DE FER TRANSCASPIEN SUR LA ROUTE D'ANAOU

geurs. Le touriste qui traverse Bakou doit faire son deuil de tout sentiment de fraîcheur, car l'huile minérale entre par tous les pores de la peau et l'air en est saturé; l'eau possède un goût très prononcé de naphte et les aliments, eux-mêmes, semblent avoir été cuits dans un court-bouillon sorti des puits de Tchorny-Gorod.


INCENDIE D'UN PUITS DE PÉTROLE, A BAKOU

Absence complète d'eau potable à Bakou. Il n'existe pas, dans toute l'étendue de la région de Bakou, la plus petite source d'eau pure, et l'eau potable provient des usines de distillation de l'eau de mer; ce liquide est, en outre, quelque peu antiseptisé et forme la boisson la plus infecte qu'on puisse imaginer; heureusement que, pour quelques kopecks, on peut se procurer ces excellentes demi-bouteilles d'eau de Nazran et de Borjom, qui proviennent des sources minérales du Caucase. C'est en réalité de l'eau de Seltz naturelle, mais infiniment plus légère et agréable à boire que celle fabriquée artificiellement.

Les sources de naphte dans la mer Caspienne. La mer envahit chaque année une petite partie du territoire de la presqu'île où se trouve Bakou. Dans un avenir assez proche, quand les trous de l'immense écumoire que représente la région pétrolifère seront tellement rapprochés qu'on n'en pourra plus percer d'autres, il suffira de construire quelque digue dans la mer pour reprendre à l'eau salée des territoires qui seront infiniment plus riches que ceux sur lesquels s'exercent actuellement les propriétaires d'usines à pétrole.

Près de Bibi-Eybat, il y a en pleine mer une source de gaz de naphte dont les émanations se répandent à la surface des eaux. Il est à peine besoin de dire que le Gouvernement russe interdit strictement d'allumer ces émanations de gaz, en raison des dangers d'incendie dont les suites seraient incalculables. En effet, quand une des sources de naphte vient à être la proie des flammes, il n'y a guère d'autre ressource que de la laisser brûler. Parfois, on construit tout

autour un solide mur de maçonnerie ; on arrive à étouffer les flammes par la projection simultanée d'un grand nombre de sacs de sable : mais c'est là un procédé bien aléatoire et il n'existe pas de compagnie d'assurance qui consentirait à prendre à sa charge un risque aussi dangereux.



BAKOU. — JAILLISSEMENT DU PÉTROLE AU MOMENT OU LE SONDAGE ATTEINT LA NAPPE PÉTROLIFÈRE SOUTERRAINE

Pour parer dans la mesure du possible aux dégâts causés par l'incendie, les usines sont presque toutes à ciel ouvert, et toutes les batteries de fours où se fait la raffinerie du pétrole n'ont d'autre couverture que la voûte du firmament.

La révolution au Caucase. Les dernières émeutes qui, il y a quelques années à peine, ont ensanglanté les rues de Bakou, ont causé la ruine de plusieurs usines importantes, dont beaucoup n'ont pas rouvert leurs portes. On sait que la répression fut terrible, et au lendemain de ce soulèvement il n'était pas rare de rencontrer, le long des murs à demi écroulés, de véritables monceaux de cadavres, que le feu des soldats des troupes régulières avait étendus là pour toujours. Les Arméniens ont, dans cette circonstance, payé pour tous les coupables et nombreuses furent, dans leurs rangs, les victimes de ce mouvement révolutionnaire.



LES DERNIERS MASSACRES D'ARMÉNIENS A BAKOU

Diverses voies conduisant de Russie en Perse. Pour se rendre de Russie en Perse, la voie la plus rapide est le bateau à vapeur qui va de Bakou à Enzeli ; mais, comme notre projet était de prendre

le chemin des écoliers, c'est vers la Transcaspienne que nous avons jeté les yeux pour effectuer notre entrée dans le royaume du Shah. Depuis que les relations sont devenues si fréquentes entre la Transcaspienne et la Russie, il existe un service quotidien de bateaux à vapeur entre Bakou et Krasnovodsk. La compagnie *Caucase et Mercure* a affecté à ce service de magnifiques steamers qui ont tout le confort moderne. On peut même obtenir des draps de lit, chose qu'il y a quelques années à peine, il était impossible de se procurer, même moyennant finance.

Traversée de la Caspienne de Bakou à Krasnovodsk.

Les bateaux partent de Bakou le soir vers dix heures, et dans la belle saison rien n'est plus agréable que cette traversée de la mer Caspienne qui se fait sans la moindre fatigue. Confortablement installés à bord du bateau, nous restons à bavarder une partie de la nuit sans nous apercevoir de la fuite des heures. Le temps était si doux, la lune si argentée qu'on aurait volontiers attendu le lever du jour en écoutant le bruissement de l'eau que fendait le navire.

Nous sommes bien peu nombreux en première classe; quelques officiers russes rejoignant leur poste, et un riche marchand Sarte voyageant avec son harem. Ce nabab a bien une dizaine de femmes qui sont placées sous la garde d'un eunuque noir à l'aspect rébarbatif. La plus jeune de ces femmes ou de ces filles, la plus gentille, n'est pas encore complètement voilée, et elle regarde avec un intérêt mal dissimulé mon jeune compagnon de voyage. Ce petit manège fut-il aperçu par le farouche cerbère, c'est assez vraisemblable, car subitement tous les voiles des femmes furent baissés.



BAKOU. — JAILLISSEMENT DU PÉTROLE AU MOMENT OU LE SONDAGE ATTEINT LA COUCHE PETROLIFÈRE SOUTERRAINE

Le bateau est rempli d'émigrants russes à l'air misérable, qui montent dans le Turkestan pour y chercher de l'ouvrage. Souhaitons-leur de rencontrer dans ces villes nouvelles le bonheur désiré.

Nous avons aussi à bord quelques familles persanes avec de nombreux enfants. Les femmes ont de grands voiles blancs ornés à la partie supérieure d'une bande ajourée à l'aide de dessins en fils tirés. J'ai constaté qu'à bord du bateau russe elles ne se font pas prier pour rejeter leur voile en arrière. C'est dommage, car ce qu'elles nous montrent n'est guère beau à voir, et on les croyait mieux quand on n'avait encore que l'illusion.

Krasnovodsk. Son origine. L'arrivée à Krasnovodsk a lieu le matin vers 10 heures et demie ou 11 heures. Autrefois, le bateau touchait la côte à Ouzoun Ada, dont le général Anenkoff avait absolument tenu à faire la tête de ligne de son chemin de fer transcaspien; mais, depuis une dizaine d'années, c'est à Krasnovodsk que l'on s'embarque pour aller à Samarkand ou à Tachkend. Le nom de Krasnovodsk veut dire en russe les « eaux noires ». La petite baie où abordent les navires est relativement peu profonde, mais il y a de l'eau toute l'année, ce qui permet d'assurer un service régulier. Trois ou quatre warfs facilitent le débarquement à quai, et le trajet du bateau à la gare du chemin de fer peut s'effectuer à pied en quelques minutes.

L'ARRIVÉE AU PORT DE KRASNOVODSK

Cette cité a été pendant de longues années sous le commandement de l'aimable M. Wolkovnikow, qui n'était alors que colonel, et c'est à cet officier distingué que la ville doit le développement rapide qu'elle a pris. Notons particulièrement le magnifique boulevard qui s'étend le long de la mer, et dont la construction a nécessité de remarquables travaux d'ingénieur.

Les tremblements de terre.

La ville de Krasnovodsk est, plus peut-être qu'aucun des autres points de la côte, sujette à des tremblements de terre terribles. La fréquence de ces oscillations est telle, que le Gouvernement a dû ordonner la démolition de tous les étages supérieurs des maisons. Chacun habite un rez-de-chaussée légèrement surhaussé et la demeure est couverte d'un toit en terrasse, car dans ce pays, en dehors des deux saisons pluvieuses, on a plutôt à redouter l'ardeur du soleil que les fâcheux effets de l'humidité.

Les voyageurs qui, comme nous, ont profité de la généreuse hospitalité des officiers russes, ont aperçu, non sans un certain étonnement, à la place d'honneur, dans l'intérieur des maisons, un ingénieux petit appareil destiné à



LE TRAIN BLANC DU TRANSCASPIEN EN GARE DE KRASNOVODSK

prévenir des mouvements sismiques de la terre et donner ainsi aux habitants le temps de se sauver avant l'effondrement du toit.

De même qu'à Bakou, il n'existe pas, à Krasnovodsk, la plus petite source d'eau potable, et c'est encore la distillation de l'eau de mer qui fournit à la consommation des habitants.

Le chemin de fer Transcaspien.

La gare du chemin de fer est un très élégant monument construit dans le plus pur style persan, et son architecte a fait là une œuvre vraiment bien intéressante à tous les égards.

Autrefois, il y a une dizaine d'années, les trains partaient toujours avec

un retard de trois à quatre heures ; aux voyageurs qui se plaignaient de cette anomalie, les employés répondaient avec le plus grand sang-froid : « Que voulez-vous que nous y fassions, il faut le temps de faire le triage des lettres et des envois postaux ! » Le départ est maintenant fixé à la chute du jour, vers 6 heures et demie ou 7 heures. Pendant de longs kilomètres, la voie ferrée contourne la mer dont les flots viennent battre les rails. Au bout d'une demi-heure de route, la voie change brusquement de direction et s'enfonce délibérément au milieu des terres. A partir de ce moment, il n'y a plus ni paysage ni sujet quelconque à regarder par la portière ; c'est le désert dans toute sa sauvage étendue et dans son immense aridité. Pour les besoins du service, le train s'arrête environ toutes les deux heures, et la petite gare où il fait halte ne comprend qu'un misérable enclos avec un ou deux bâtiments bas destinés au logement des employés. Depuis quelques années, le Gouvernement russe a fait installer dans chacune de ces stations des citernes profondément enfouies dans le sable, où l'on accède par un escalier de quelques marches. Il faut avoir passé ces nuits brûlantes, où la chaleur et le sable infiniment pulvérisé vous brûlent la gorge et vous font aspirer après l'obtention de quelques gouttes d'eau, pour comprendre toute la valeur de ces fontaines artificielles.

Aux points les plus importants, on rencontre parfois quelques Turcomans, couverts d'une longue robe en cotonnade et portant sur la tête un immense bonnet de fourrure, dont ceux de nos anciens sapeurs pourraient à peine nous donner une idée.

Askhabad. Aspect de la ville.

La première grande ville que l'on rencontre est Askhabad, dont le nom, essentiellement persan, se prononce Ech-Abad; elle est devenue un centre très actif de commerce, et comprend à l'heure actuelle plus de vingt mille habitants. Semblable à toutes les villes de la province Transcaspienne, Askhabad se compose d'une série de quadrilatères bornés par des rues se coupant à angle droit. De tous côtés on ne voit que de la verdure et des arbres, et au premier abord on se demande où peuvent bien être les maisons des propriétaires de ces nombreux jardins. C'est que dans toute cette région la température torride de l'été fait rechercher l'ombre bienfaisante des arbres, et on profite de l'incroyable fertilité du sol pour y faire pousser, à l'aide d'un arrosage savamment installé, la plupart des essences de bois.

Quoique nous soyons encore, politiquement parlant, en Russie, c'est vraiment le sol de la Perse que nous foulons déjà. Dans tous les jardins particuliers se trouvent de petits canaux d'irrigations, avec tout un système de vannes et de trop-plein qui permettent de faire passer l'eau soit d'un côté, soit d'un autre, de façon que la racine des arbres et des plantes soit continuellement mouillée.







COSAQUES A L'EXERCICE



LA PLACE DU MARCHÉ

La ville d'Askhabad doit son importance à la chaussée qui la relie directement avec la Perse.

A notre arrivée dans cette ville, nous fûmes reçus par M. le général



CÉRÉMONIE FUNÈBRE A L'ÉGLISE ORTHODOXE D'ASKHABAD

Wolkovnikow, qui commande la place. C'est une des plus belles figures d'officier russe que nous ayons rencontrées, et il est aidé dans sa tâche difficile par sa charmante femme, si accueillante aux Français qui viennent lui demander l'hospitalité.

Commerce. Importance du transit avec la Perse et l'Afghanistan.

La ville d'Askhabad est un des centres les plus difficiles à gouverner de la Transcaspienne. Elle renferme un grand nombre de Persans appartenant à la secte des Babis, secte qui, on le sait, fut fondée à la fin de 1830 par Ali Mohamed, qui était originaire de Chiraz. Les Babis tiennent là des bains publics, ils se livrent au commerce des fourrures et des pelleteries en gros, enfin ils sont importateurs de coton et de lin, dont on fait un grand commerce avec la Perse et l'Afghanistan. Les habitants de cette dernière contrée, où nul étranger ne peut pénétrer, viennent à certaines époques de l'année à la frontière qui sépare leur pays de la Russie, et ils accompagnent d'immenses caravanes de laine dont la valeur atteint souvent plusieurs centaines de mille francs. Les tran-

sactions auxquelles donne lieu ce commerce sont des plus curieuses, car, malgré leur apparence chevaleresque, les Afghans n'ont d'autre idée que de tromper les émissaires des Européens venus pour traiter avec eux. La laine est apportée en vrac, et, pour augmenter le poids, ils ne craignent pas de laisser tout le fumier qui se trouve attaché après elle. Il s'agit alors, par des manœuvres aussi habiles qu'astucieuses, d'obliger les vendeurs à manier un grand nombre de fois les tas de laine, de façon à faire tomber sur le sol tout ce qui normalement ne devrait pas s'y trouver. Pour arriver à ce résultat, tous les genres de contestations sont bons. Un de ceux qui réussissent le mieux consiste à demander une nouvelle pesée sous prétexte qu'il y a quelques mèches de laine plus ou moins carbonisées. A défaut d'autre raison, on argue que le poids a été mal pris, et c'est une occasion de recommencer tout le travail. Il faut de longues journées pour arriver à se mettre d'accord sur le poids définitif et sur la livraison d'une caravane de laine. Quand l'achat est conclu, on opère sur place le nettoyage et l'épuration de la laine qui, suivant sa qualité et sa couleur, est divisée en autant de catégories différentes. Ces marchandises, une fois triées, sont encerclées dans de grandes balles et dirigées par caravanes jusqu'à Askhabad, d'où elles gagnent, par le chemin de fer et les bateaux, les principaux marchés européens.



JEUNE CHAMELIER TURCOMAN DANS LES RUES D'ASKHABAD

Le Musée. Askhabad, étant une ville de création relativement récente, ne possède aucun monument, ni ruine qui puisse arrêter la curiosité de l'étranger. Depuis son arrivée dans la ville, le général Wolkovnikow a puissamment contribué à l'organisation d'une petite bibliothèque qui prête des volumes à tous les habitants de la ville. Il y a également un petit musée où sont réunis tous les échantillons de la faune et de la flore du pays; on y a exposé en même temps les antiquités trouvées dans le sol, et, ce qui est plus intéressant encore, les instruments servant à la confection de ces magnifiques tapis de Teket aux dessins géométriques, dont le véritable centre de fabrication est à Merv, située à quelque trois cents kilomètres de là.

Avant de quitter le Musée, jetons un coup d'œil sur ces curieuses sacoches en cuir protégées par un cercle de bois. Au centre de ce rudimentaire écrin, on trouve un délicat service en porcelaine de la Chine, dont les chameliers tur-

comans ne manquent jamais de se précautionner avant de partir pour leurs longues excursions à travers le désert; ces conducteurs de caravanes estiment, en



LA PLACE DU MUSÉE A ASKHABAD

effet, que le thé n'a de saveur que s'il est absorbé dans un récipient aux curieux dessins exécutés par les fils du Ciel.

Une ancienne cité. A dix kilomètres d'Askhabad se trouve la ville morte d'Anaou, où une magnifique mosquée élève encore vers le ciel son incomparable portail. La route qui conduit à Anaou longe presque tout le temps le chemin de fer. Après avoir quitté les dernières rues d'Askhabad, on passe au milieu de ruines formées d'édifices en terre plus ou moins émiettés par le vent et par la pluie. C'est l'ancienne cité du temps de la domination persane.

Village turcoman. Un peu plus loin on rencontre un village turcoman; c'est un ensemble de huttes présentant cette particularité qu'elles se démontent aussi facilement que des tentes; le poteau central maintient une charpente rudimentaire dont les poutrelles, montées à clavettes, peuvent se replier comme un immense parasol. Les côtés de ces abris consistent en une sorte de treillage qui est aussi très facile à transporter; le toit, formé d'épais morceaux de feutre, intercepte fort bien l'ardeur des rayons du soleil. Pendant l'été, les habitants de ces fragiles demeures se contentent d'une toile grossière qui forme un mur suffisant pour les protéger des regards indiscrets. Quand l'hiver est venu, on remplace la toile par de lourdes couvertures nommées *koschmah*. L'espace laissé libre entre le bas des feutres et le sol est garni à l'intérieur par une immense

bande de tapis de 15 à 18 mètres de longueur, qui forme à la fois un ornement et une excellente protection contre les reptiles ou l'introduction des animaux de toute espèce. Cette forme de hutte s'appelle *yourta* et elle remonte à une époque très ancienne, car on en a trouvé dans la région des Pamirs quelques échan-



CONSTRUCTION DES TENTES TURCOMANES

tillons construits en pierre qui présentent des caractères éminemment archaïques. Les Kirghiz du Turkestan s'abritent sous une construction analogue qu'ils dénomment « *kibitka* ».

Les Turcomans. Les Turcomans sont souvent chameliers et ils sont reconnaissables à leur coiffure en peau de mouton. Leur vie consiste à parcourir en tous sens les steppes désolées qui séparent la Transcaspienne de la Perse. Ils ont pris une telle habitude de ces interminables courses à dos de chameau qu'ils ont réalisé le problème qui, jusqu'à présent, avait paru insoluble, de dormir, si j'ose m'exprimer ainsi, à bord de ces vaisseaux du désert, dont la démarche saccadée ne rappelle guère, de la navigation, que le mouvement de roulis et de tangage. Pour se livrer aux douceurs du sommeil, ces nomades s'installent à plat ventre sur le dos du chameau, le haut du corps pendant d'un côté, tandis que les jambes ballottent lamentablement le long des flancs de leur monture.

Leur histoire. Les Turcomans font remonter leur descendance au Grand Mongol Aghoz-Khan, qui était fameux pour ses cinq fils, son arc et ses trois flèches d'or. A sa mort il divisa son arc, l'emblème du pouvoir, entre ses deux premiers fils, à qui il donna son grand empire, tandis qu'il remit une flèche à







ENVIRONS D'ASKABAD - TURCKMENS TRANSPORTANT DES HERBES DESSÉCHÉES SERVANT DE COMBUSTIBLE



ENVIRONS D'ASKABAD — TENTES D'UN VILLAGE DE TURCKMENS

chacun des trois autres, spécifiant ainsi qu'eux et leurs descendants devraient obéir à leurs aînés. A une certaine époque, le prince Seldjoucide, qui régnait sur le Khorassan, non content d'un tribut annuel de 24000 moutons que lui payaient les Turcomans, désira augmenter ce nombre, et, à cet effet, envoya un de ses principaux officiers pour choisir dans les troupeaux les plus beaux animaux. Outrés d'un pareil procédé, les Turcomans se révoltèrent, livrèrent bataille au prince et le firent prisonnier. Pendant plusieurs années, ils le tournèrent en dérision, le plaçant sur un trône pendant le jour, et chaque nuit l'enfermant dans une cage de fer. C'est depuis cette époque,



GROUPE DE CAVALIERS TURCOMANS PARTANT POUR LA CHASSE

raconte la légende, que les Turcomans de pasteurs devinrent brigands, la terreur du monde, et que leur nom qui avait été longtemps méprisé fut craint partout.

Jusqu'à l'avènement d'Agha-Mohammed-Khan au trône de Perse, les Turcomans purent se livrer à leur sport favori, pillant et rançonnant tous les villages du Khorassan. Mais, dès que le terrible Kadjar se fut installé sur le trône, il envoya contre eux une armée. Un grand nombre fut tué et les captifs, dont la majorité était composée de femmes et d'enfants, furent conduits en Perse. La possession, par les Persans, des familles des chefs obligea ces derniers à conclure un pacte par lequel ils s'engageaient à ne plus piller et, comme garantie, à envoyer leurs fils dans la capitale de leur vainqueur. Sous les Shahs suivants, nombreux étaient les Turcomans qui avaient pris du service à la Cour.

Les chevaux turcomans.

Les chevaux turcomans sont fort appréciés en Perse, ils ont de belles formes et sont fortement membrés. Leurs maîtres les entraînent à la façon des chevaux de course, et, au temps où ils se livraient au métier de pillards, ils accomplissaient des performances extraordinaires : des enquêtes ont prouvé qu'ils avaient l'habitude d'effectuer des marches de 160 à 200 kilomètres par jour pendant 12 à 15 jours consécutifs, sans une halte. Avant de procéder à une expédition, ils pétrissaient un certain nombre de petites boules de farine d'orge et, durant leur marche, ils détrempaient ces boulettes dans un peu d'eau et en faisaient leur nourriture, ainsi que celle de leur monture.

Suivant une pratique fréquente dans ces tribus, quand en traversant un désert on ne trouve pas d'eau buvable, le cavalier ouvre une veine à l'épaule de son cheval et boit un peu de son sang. De l'avis de ces cavaliers émérites, cette petite opération est loin d'être un mal pour le cheval.

La ville morte d'Anaou et sa grande mosquée.

La ville morte d'Anaou, qui, d'après la tradition, fut détruite il y a un millier d'années environ, présente encore, vue de la voie ferrée, une silhouette assez caractéristique; mais, quand on arrive par la route des piétons, la désolation est grande. Ce ne sont plus que des épaves d'une cité délabrée, doublement ravagée par l'invasion et



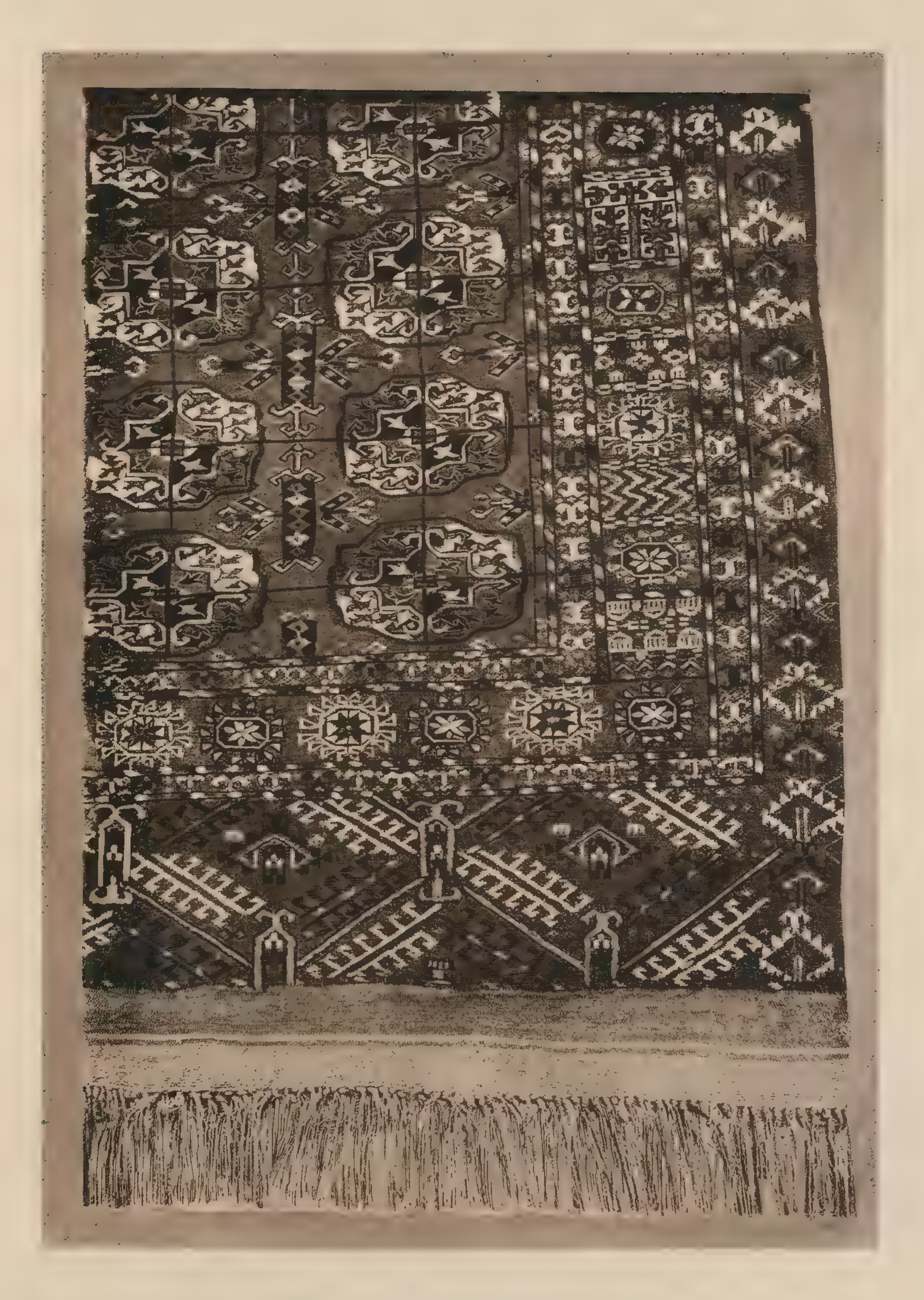
PLAINE OU S'ÉLEVAIT LA VILLE D'ANAOU

par l'effort constant du temps, cet éternel destructeur des choses humaines.

Toutefois, la grande mosquée, avec son portail qui s'élève à quelque 30 ou 40 mètres au-dessus du sol, mérite à elle seule le voyage.

Au centre de la façade est un magnifique arc brisé qui forme une gorge profonde, de façon à aller regagner un autre arc du même modèle, mais d'une





Fragment d'un tapis de Téké. XIXe siècle

(Collection de l'auteur)

hauteur sensiblement moindre. Ce second arc supporte le mur intérieur du monument qui est voûté en coupole. Sur les trois autres faces on trouve des arcatures construites à mi-épaisseur des murs. Chacune d'elles contient des niches aveugles ou des fenêtres qui devaient concorder avec les étages inférieurs de la mosquée, construits en bois et que le temps n'a pas respectés. L'intérieur de l'édifice est garni de soubassements, en faïence, formés de carreaux octogonaux de différentes couleurs; le dessin en est assez monotone et semble appartenir à une époque sensiblement postérieure à la grande frise qui décore la façade. La plus grande partie de l'ornementation des panneaux latéraux de cette dernière consiste en dessins géométriques d'un très large effet; on dirait des grecques d'un modèle qui n'a jamais été usité en Occident. Pour arriver à ce résultat,



DÉTAILS DES RUINES ADJACENTES A LA MOSQUÉE D'ANAOU

les constructeurs ont employé les briques émaillées sur leurs faces les plus étroites. Ces points de couleur, disposés avec une sobriété très grande, produisent un effet décoratif beaucoup plus considérable que la plupart des exemples que nous avons pu avoir sous les yeux dans le reste de la Perse.

Les deux écoinçons, placés de chaque côté de l'arcade principale, représentent la lutte de deux dragons, probablement le génie du bien et le génie du mal. Ces deux dragons sont dessinés dans le goût chinois le plus caractéristique, et l'on sent, une fois de plus, toute l'influence que les artistes du Céleste Empire ont exercée, ici, sur les arts et l'industrie.

Tout en haut de la façade se trouvent sept arcatures complètement à jour; c'est là une fantaisie du maître de l'œuvre dont on ne retrouve pas beaucoup d'autres exemples dans la région.

L'école des architectes qui a construit ces magnifiques mosquées, dont les plus beaux spécimens se trouvent à Samarkand, a su employer des artifices fort

ingénieux pour assurer la solidité de cette façade colossale que ne venait contrebuter aucun monument. L'idée de ses constructeurs était de frapper l'imagination des foules et d'élever un temple qui fût à la fois plus grand et plus haut que tout ce qu'on avait pu voir jusqu'alors; mais en gens pratiques, comme ils ne pouvaient monter indéfiniment les autres murs de l'édifice, ils se contentèrent de construire une façade formée d'une série de petites arcades superposées donnant tout à fait l'aspect des anciens aqueducs romains. D'épais contreforts,



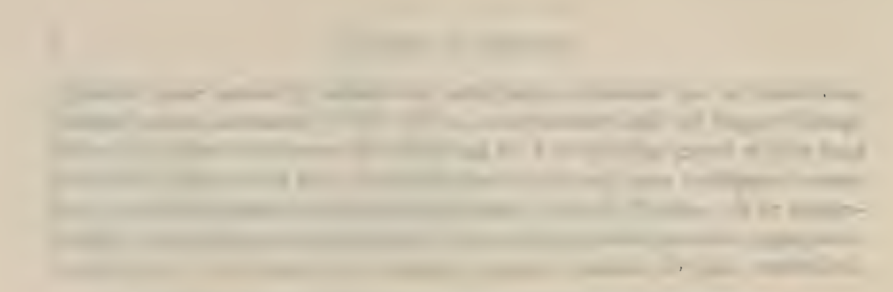
LES RESTES DE LA MOSQUÉE D'ANAOU

en forme de demi-tours, flanquaient cette muraille qui n'avait plus à craindre alors les vents ni les tempêtes.

La mosquée proprement dite est un énorme quadrilatère muni de grosses tours rondes aux angles. Il a fallu que cet édifice fût monté dans d'incroyables conditions de solidité, pour avoir pu résister aux nombreuses secousses des tremblements de terre qui désolent périodiquement ce pays.

La mosquée d'Anaou a conservé encore intacte toute sa belle décoration de mosaïque aux brillantes couleurs; la raison qui l'a préservée des déprédations des vandales qui ne craignent pas de monnayer ces précieux vestiges des temps passés, c'est que ces belles arabesques sont entièrement formées de morceaux de terre vernissée habilement découpés et encastrés les uns dans les autres. On peut difficilement employer le terme de mosaïque pour désigner ce travail, car











MOSQUÉE D'ANNAOU, PRÈS D'ASKABAD

Partie opposée à la façade et Portique principal

chez nous le mot mosaïque implique l'idée de petits cubes de verre ou de marbre disposés symétriquement et dont les plus beaux exemples se voient encore à Ravenne ou à Venise, tandis qu'ici c'est tout un travail d'assemblage digne du plus habile lapidaire. En effet, la mosaïque persane est toute différente ; pour produire un dessin, les artistes de ce temps découpaient, dans un bloc de faïence épais de 3 à 4 centimètres, les contours exacts de la fleur qu'ils voulaient représenter, puis les pétales de ladite fleur étaient encore évidés et la place était remplie par de petits morceaux d'une faïence de couleurs différentes qui figurait le corps ou les demi-teintes de l'ornementation.

De chaque côté de la mosquée d'Anaou, il reste encore de nombreux vestiges d'importants monuments, qui devaient abriter autrefois la Madresseh, ou séminaire, destinée à l'instruction des jeunes prêtres. Ce magnifique édifice est maintenant laissé à l'abandon; on ne prend pas le moindre soin pour le consolider ou pour retarder, au moins dans la mesure du possible, la désagrégation des murs que de nombreuses fissures semblent vouer à une très prochaine destruction.

Mme Révillon et l'Hôtel de Paris.

Si nous rentrons maintenant en ville, nous ne pouvons manquer d'aller rendre visite à notre compatriote, Mme Révillon; c'est une des figures les plus curieuses de la colonie française d'Askhabad. Propriétaire de l'Hôtel de Paris, elle habite la ville depuis le moment précis où les Russes l'ont créée, c'est-à-dire depuis un demi-siècle environ. Cette courageuse Française est arrivée dans cette région bien avant que le chemin de fer du général Anenkoff ne fût construit. Elle est venue par la Sibérie, et elle habitait la ville de Tachkend quand elle apprit que, non loin de la mer Caspienne, on créait une ville nouvelle. Elle se mit bravement en route à la suite d'une caravane de chameliers, et il lui fallut plus d'un mois de voyage pour parcourir la distance des quelques centaines de kilomètres qu'on franchit aujourd'hui si rapidement. Usant du droit accordé aux colons de la première heure, elle obtint, du général qui gouvernait la place, une concession de terrain sur lequel elle construisit petit à petit une série de bâtiments qui forment les « Parijiki Noumera », c'est-à-dire les numéros de



LES BATIMENTS DE L'HÔTEL DE PARIS, A ASKHABAD

l'Hôtel de Paris, où les voyageurs français se trouvent si heureux de rencontrer un accueil et des habitudes qui leur rappellent le beau pays de France. Certes, cet hôtel n'a rien de comparable à l'Hôtel Meurice ou à l'Elysée-Palace, il n'a ni ascenseur ni électricité, et la grande salle à manger est presque toujours une allée du jardin qu'on change suivant la saison et l'heure de la journée. Toutes ces constructions sont à simple rez-de-chaussée, à l'exception du logis principal où l'on accède par un majestueux perron. Quand on retrouve cette bonne hospitalité après une longue tournée en Perse, on oublie vite le côté un peu rudimentaire de l'installation, pour ne songer qu'au plaisir de rencontrer de la cuisine française préparée par une compatriote.



LES BATIMENTS DE L'HÔTEL DE PARIS, A ASKHABAD

Fête musulmane du Shahksé-Vaksé.

On célèbre à Askhabad, comme dans toutes les cités donnant asile à de nombreux Persans, les fameuses fêtes du Moharrem. Le calendrier musulman étant lunaire, ces fêtes sont essentiellement mobiles et ne reviennent à la même époque qu'après un cycle de 33 années. Au Caucase et dans la Transcaspie, les Européens désignent ces cérémonies sous le nom de Schahksé-Vaksé, qui est une corruption des cris de Shah-Husein! Vaï Husein! qui servent à ponctuer le rite de ces fêtes étranges. Nous avons du reste parlé de ces cérémonies dans la première partie de cet ouvrage.





CHAPITRE II

D'Askhabad à Mesched

La chaussée d'Askhabad à Mesched. — Conditions du transport. — La station de poste de Kourtoussou. — La douane russe à Gaoudan. — La douane persane à Baj-Girha. — Nouveau système de perception des droits. — Punition exemplaire d'un fraudeur. — Histoire d'un gouverneur et d'un paysan. — Etat déplorable de la route en Perse. — Le cabinet de météorologie du consul anglais de Mesched. — La rivière Sharek et les défilés de Durbadam. — Imam-Kuli : son caravansérail. — Le baptême musulman. — Les Kurdes. — Le camp d'un ingénieur persan. — Histoire d'un médecin persan. — Médication persane. — Méthodes médicales en Perse. — Division des maladies et remèdes. — Du choix d'un médecin. — La chirurgie en Perse. — Les rebouteurs. — Goutchan. — Les jardins de Goutchan. — La mosquée. — Les bazars. — Le commerce d'exportation. — Situation géographique du district de Goutchan. — Population. — La perception des impôts. — L'ancien Goutchan. — Destructions successives par les tremblements de terre. — Amiz-abad. — Transport de cadavres à Mesched. — La tour de Mill-i-Radkan. — Maxoudabad. — La chasse au tigre du fils du gouverneur de Mesched. — Les douaniers persans et les Afghans. — Une propriété foncière de la grande mosquée de Mesched. — Béliers destinés aux combats. — Combats de cailles.



E voyageur qui désire passer de la Transcaspie en Perse, en suivant la chaussée qui relie Askhabad à la ville sainte, doit se préoccuper d'obtenir du Gouvernement russe une autorisation qui est délivrée par le Ministère des Affaires Étrangères à Saint-Pétersbourg. En outre, avant de quitter Askhabad, il ne faut pas oublier de faire viser sa feuille de route au bureau du général commandant la place. Ces préliminaires accomplis, il ne reste plus qu'à louer, pour 250 ou 300 francs, un véhicule assez confortable, attelé de quatre chevaux marchant de front et conduit généralement par des cochers appartenant à la secte russe des Malakans. Ces individus, comme le nom l'indique, ne boivent pas d'autre boisson que du lait;

ce sont généralement de très bons cochers, qui ne se livrent à aucun excès et ont un soin particulier des animaux qu'ils conduisent.

Conditions du transport. Pour le transport des bagages un peu lourds, on doit s'adresser aux compagnies spéciales qui, moyennant un prix de 3 à 4 francs par poud (environ 16 kilos), se chargent d'apporter jusqu'à Mesched les marchandises qui leur sont confiées. Mais malheur au voyageur qui ne



LE GRAND CARAVANSÉRAIL D'ASKHABAD
CHARIOT FAISANT LES TRANSPORTS ENTRE ASKHABAD ET MESCHED

prend pas des précautions suffisantes pour protéger ses colis, car les caisses sont jetées pêle-mêle dans un grand fourgon, sur lequel, ensuite, viennent s'installer des Tartares et des Persans qui, pendant près d'une semaine, n'ont d'autre siège, ni d'autre lit que les susdites malles.

En quittant Askhabad, les cochers font boire les chevaux au dernier ruisseau qu'on rencontre : ils attendent ainsi, disent-ils, que leur attelage soit un peu altéré par les premiers temps de galop, afin de lui permettre d'absorber une plus grande quantité d'eau et d'être ainsi dispensés, dans la mesure du possible, des arrêts en cours de route.







KOURTOUSSOU — COUR DE LA MAISON DE POSTE



GAOUDAN (FRONTIÈRE RUSSO-PERSANE) — LE FORT ET LA CASERNE DES DOUANIERS

La station de poste de Kourtoussou. Dès qu'on a perdu de vue la dernière habitation russe, la route se déroule monotone dans une immense plaine déserte. Trois heures après, on arrive à la station de poste de Kourtoussou.

La maison est divisée en deux grandes pièces, l'une réservée aux voyageurs et l'autre servant de chambre à coucher au maître de poste. Tout le mobilier de ce dernier consiste en un grand lit et un berceau d'enfant suspendu par un crochet scellé dans le plafond : on voit d'ici l'avantage d'habituer, dès leur jeune âge, les enfants à ce genre spécial de navigation aérienne.

La pièce réservée aux voyageurs ressemble assez à un corps de garde, avec ses bancs et les planches légèrement inclinées destinées à servir de couche.

A partir de Kourtoussou, la route monte en d'interminables lacets jusqu'à Gaoudan; elle est couverte de caravanes de marchandises et de voyageurs qui se suivent presque sans interruption : ce sont surtout des files non discontinues de chameaux transportant en Russie les laines de l'Afghanistan.

La douane russe à Gaoudan. En quittant Askhabad de bonne heure le matin, on peut atteindre la frontière russo-persane vers quatre heures du soir; on doit s'arrêter là assez longtemps pour remplir toutes les formalités de passeport.

La douane russe comprend une immense enceinte hermétiquement close par de grandes portes en bois gardées jour et nuit par des sentinelles. Il y a là, outre la poste et le télégraphe, les habitations des douaniers, et une sorte de caravansérail public destiné aux voyageurs. Les sources abondantes que l'on trouve à Gaoudan ont fait choisir cet endroit pour y établir le poste frontière.

Les formalités pour la sortie définitive de Russie ayant été accomplies, on traverse pendant 5 à 6 kilomètres une zone neutre. Sur la gauche, on rencontre la caserne des troupes turcomanes, destinées à prêter main-forte aux douaniers en cas de besoin. Ces soldats habitent une bizarre construction qui a un faux air de château fort avec tours à créneaux, mâchicoulis, barbacanes, etc... Tout cet appareil moyenâgeux ne laisse pas que d'étonner, tant il semble enfantin et d'un usage inutile.

La douane persane à Baj-Girha. Le soir, à la tombée du jour, nous atteignons la douane persane, dénommée fort judicieusement Baj-Girha, c'est-à-dire l'endroit où l'on prend l'argent, ou le prix de la douane, tant pour l'entrée en Perse des marchandises européennes que pour l'exportation des objets persans en Europe.

Nouveau système de perception des droits.

Autrefois, au temps de l'ancien régime des douanes, toutes les marchandises payaient un droit de 5 p. 100 *ad valorem* pour la sortie de Perse. Maintenant ces taxes ont été supprimées, et il n'y a plus guère que l'opium et les bijoux qui soient soumis à ce genre d'impôt. Au surplus, le trésor du shah ne devait pas beaucoup s'enrichir si tous les voyageurs étaient traités comme nous le fûmes lors de notre dernier voyage, il y a dix ans. En effet, après avoir ramassé dans le Khorassan un assez joli lot d'étoffes, de tapis et de curiosités diverses, nous nous préparions à rentrer en Russie, lorsque nous reçûmes la visite du chef de la douane qui se con-



GROUPE DE TURCOMANS SE RENDANT A MESCHED

fondit en salutations et en protestations de dévouement et d'amitié. Après avoir vidé ensemble un certain nombre de tasses de thé, nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde, si bons amis même, que, pour avoir un souvenir de nous, il nous fit dire par un de ses serviteurs que, pour nous éviter l'ennui d'avoir à déballer toutes nos acquisitions, il nous ferait volontiers remise des droits de douane dus pour la sortie si nous étions assez aimables pour lui faire cadeau d'une jolie petite pendule de voyage qu'il avait aperçue dans notre case au caravansérail. J'imagine que sa visite de politesse n'avait d'autre but que de choisir dans notre campement ce qui pourrait lui convenir.

Aujourd'hui, la douane est organisée d'après les principes européens les plus perfectionnés : on a ainsi obtenu un rendement huit à dix fois supérieur à celui qui était autrefois encaissé (1).

---

(1) Ce fut en 1898, à la suite des emprunts contractés par la Perse, qu'eut lieu la grande réforme des douanes, et ce sont les Belges qu'on alla chercher pour ce travail. Un homme qui a laissé en Perse de très grands sou-











ENVIRONS DE BADJ-GHIRAN — JEUNE FILLE KURDE CONDUISANT DES ANES



ENVIRONS DE BADJ-GHIRAN — PREMIÈRE RENCONTRE AVEC LES DOUANIERS PERSANS

L'administration est devenue extrêmement sévère. Toutes les marchandises neuves, toutes les provisions de route paient des droits fort élevés. Quant à l'introduction des armes à feu, elle est pour ainsi dire interdite. On tolère à la rigueur le port d'un revolver et d'une carabine, mais il faut consigner des sommes variant entre 30 et 100 francs qui peuvent être, toutefois, remboursées à la sortie de Perse. Il paraît qu'en pratique ceux qui ont effectué ces dépôts n'en exigent jamais le remboursement, trouvant plus avantageux de se défaire de leurs armes dans l'intérieur du pays.

Punition exemplaire d'un fraudeur. Quelques-uns des préposés à la perception des droits de douane ont encore conservé des habitudes que n'aurait pas reniées le plus farouche des « ferrachs » des temps passés. L'un d'eux, en effet, ne trouva rien de mieux à faire, pour apprendre à un Turcoman où se trouvait l'emplacement de la douane, que de le clouer par les oreilles pendant



CHAMEAUX ET PÈLERINS

toute la journée contre la porte de l'entrepôt principal. Ce fraudeur était du reste un récidiviste avéré qui s'obstinait à faire de la contrebande sous le fallacieux prétexte qu'il n'y avait pas de bureau de douane près des sentiers qu'il prenait pour se rendre de Perse en Russie. Il paraît que le malheureux accomplit sa pénitence avec stoïcisme et quand, le soir, on le décloua de son pilori, il partit tranquillement sans maudire autrement ceux qui lui avaient donné une si dure leçon; depuis, jamais on ne le revit dans ces parages,

venirs, M. Naus, fut placé à la tête de la nouvelle administration, et, aidé d'un certain nombre de ses concitoyens et de quelques Français résidant dans la région, il organisa un service basé sur les idées usitées dans les douanes européennes. En outre, il s'occupa des prescriptions sanitaires et se montra un financier fort avisé.

M. Naus eut, en Perse, beaucoup d'ennemis et de détracteurs, mais on ne saurait nier qu'il rendit au pays qui l'avait appelé les plus signalés services.

ce qui donne à supposer qu'il alla ailleurs porter ses talents de contrebandier.

Histoire d'un gouverneur et d'un paysan.

Notre première nuit en territoire persan se passa d'une façon charmante; on avait mis à notre disposition une maison fort convenable, garnie de tapis très propres, et le chef de la poste aux lettres avait fait faire dans sa demeure un excellent pillau qui fut le très bien venu. Au lieu des vieilles chansons dont nos aïeux égayaient la fin des repas, le maître de poste nous conta l'histoire suivante, qui ne manque pas de couleur locale : « Dans une ville persane, le gouverneur, qui aimait à se promener à pied au milieu de ses administrés, rencontre un jour au bazar un homme la tête enveloppée de bandelettes sanglantes. Peu après il le fait appeler en sa présence, et l'interroge ainsi :



PRESSE-PAPIER EN BASALTE, DIX-HUITIÈME SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur)

« Dis-moi, Ali, qui t'a fendu la tête et mis dans cet état?

— Mais, seigneur, c'est ma vache qui, en se retournant brusquement, m'a frappé violemment d'un coup de corne. »

Comme cette réponse ne faisait pas l'affaire du gouverneur, qui voulait avoir l'occasion de prononcer un jugement à propos d'une rixe et de condamner le délinquant à une forte amende, il renvoie l'homme à la tête fendue en lui ordonnant de se présenter à nouveau deux jours après.

Fidèle au rendez-vous, l'homme revient. Le gouverneur lui ordonne de dire l'exacte vérité. Le malheureux renouvelle sa déclaration dans les mêmes termes que précédemment.

« S'il en est ainsi, dit le gouverneur, il faut que justice soit faite, et la bête aura la tête tranchée, puisqu'elle se trouve dans l'impossibilité de payer l'amende. »

L'artisan se jette alors aux pieds du gouverneur, lui embrasse les genoux et le supplie de faire grâce de la vie à sa vache qui est son unique gagne-pain et sa fortune.

« Je vais, dit-il, me trouver dans la plus noire misère, et je supplie Votre Excellence de faire grâce à ma vache.









LE VILLAGE DE MAXOUD-ABAD



VOYAGEURS PERSANS S'APPRÊTANT A SUBIR LA VISITE DE LA DOUANE A GAOUDAN

— C'est bien, répond alors le gouverneur, puisque tu veux garder la bête, c'est toi qui paieras l'amende ! »

Cette manière d'extorquer de l'argent n'est pas unique : on raconte, en effet, que la femme du gouverneur de Goutchan, mécontente de la température de l'eau du bain public, s'en plaignit à son seigneur et maître. Ce dernier manda aussitôt la tenancière de la piscine et la condamna à la déchéance de son privilège ou à une amende de 200 tomans, qu'il lui fallut bien trouver pour sauver sa situation.

État déplorable de la route en Perse.

Tant qu'on est en territoire russe, la route est parfaitement carrossable. Il n'en est pas de même, malheureusement, entre la frontière russo-persane et Mesched. Jamais, dans aucune région de la Perse, nous n'avons rencontré un chemin aussi épouvantable. Dans les parties les plus reculées de l'Iran, aux endroits même où jamais un cantonnier n'a fait son apparition, la route est sensiblement meilleure que dans ce tronçon où elle porte cependant le nom de chaussée. A chaque pas, ce sont des fondrières dans lesquelles la voiture disparaît à moitié, pour remonter de l'autre côté de ce précipice en miniature avec une secousse qui endommage fortement les reins et même le crâne des voyageurs : le contre-coup est, en effet, si brutal, que les malheureux touristes qui habitent cette boîte roulante sont précipités les uns contre les autres, puis heurtés contre les parois de la voiture, pour retomber ensuite complètement meurtris sur la banquette.

Cette route était autrefois payante. On prélevait un droit de 20 francs sur les chariots à quatre chevaux, 3 francs par chameau, 1 franc par bête à cornes et 50 centimes par mouton. Les sommes ainsi recueillies devaient servir à l'entretien de la route. Le Persan concessionnaire préféra mettre l'argent dans sa poche et ne rien entretenir, aussi maintenant ne veut-on plus payer et la route est atroce. Des ponts ayant été enlevés cet hiver par l'inondation, on descend tout tranquillement dans le cours d'eau dont on suit le lit jusqu'à ce que la disposition des berges permette d'en sortir.

Pour le transport des instruments particulièrement fragiles, il faut renoncer à employer le roulage; tout comme au centre de l'Afrique, on a recours au portage à dos d'hommes.

Le cabinet de météorologie du consul anglais de Mesched.

A ce sujet, on raconte qu'il y a quelques années un consul anglais ayant voulu fonder un cabinet de météorologie, commanda en Europe des instruments très délicats, qui parvinrent à Askhabad par le chemin de fer. De là, pour éviter la casse, notre savant prit le parti de les envoyer à Mesched sur le dos de quelques solides porteurs, transformés provisoirement en bêtes de somme. Cette manière de procéder provoqua de nombreux commentaires, et des gens

bien renseignés déclarèrent que ce n'était ni plus ni moins que des bombes destinées à faire sauter la grande mosquée de Mesched. Le Parlement provincial de la ville se réunit, et, après avoir longuement délibéré, décida d'exiger des éclaircissements du consul anglais. Ce dernier eut la naïveté de vouloir expliquer aux émissaires que son but était d'installer, dans les dépendances de sa résidence, une station météorologique; pour leur donner une idée de ce que pouvait être un observatoire de ce genre, il chercha à leur faire comprendre que ces instruments étaient destinés à mesurer la vitesse du vent, et par suite à renseigner sur le moment opportun pour faire les récoltes. C'est, ajouta-t-il en finissant, uniquement dans un but humanitaire, de façon à favoriser l'agriculture en Perse.



TYPES D'INDIGÈNES DU KHORASSAN

Tant de philanthropie parut louche à ceux qui avaient émis l'idée des bombes, et la défiance ne fit que s'accroître; on voulut même forcer le consul à ouvrir les caisses avant de les laisser entrer à Mesched, et on exigeait que cette formalité eût lieu devant les membres du Parlement. Fort de son droit, le consul refusa, en temporisant toutefois, et sans heurter de front ceux qui voulaient s'opposer à ses projets. Quand le calme fut un peu revenu, il fit transporter les caisses chez lui, monta tous les instruments et convoqua les notables de la ville à l'inauguration de son observatoire. Mais l'affaire manquait d'actualité, et, devant le libéralisme du savant, les Persans, dans leur sagesse, conclurent qu'il n'y avait pour eux rien d'intéressant à voir, aussi personne ne répondit à l'invitation.

La route qui part de Baj-Girha est assez pénible pour les voitures; à chaque pas on trouve, surplombant la route, d'énormes têtes de rochers qui font penser à l'énigmatique sphinx d'Egypte, et on s'attend presque à les voir demander au voyageur quels peuvent bien être ses projets ou quel intérêt le pousse à venir profaner de sa présence le sol sacré de la Perse.







LES DÉFILÉS DE DURBADAM — RUINES D'UN PONT SUR LE TORRENT



LES DÉFILÉS DE DURBADAM — LE LIT DU TORRENT SERVANT DE ROUTE

La rivière Sharek et les défilés de Durbadam.

Chemin faisant, on rencontre la rivière Sharek qui est entourée de quelque verdure; on voit, dans la région avoisinante, des cultures de peupliers qui sont plantés si drus et si serrés les uns contre les autres, qu'ils ressemblent à nos pépinières européennes; puis la route se trouve barrée par une immense chaîne de montagnes, dont la hauteur semble se perdre dans les nuages et former une barrière infranchissable. En approchant, on rencontre une déchirure profonde : ce sont les défilés de Durbadam, si longs et si étroits que c'est à peine si l'on aperçoit le ciel au-dessus de sa tête. Après bien des détours, la route aboutit à une vallée où se trouve le village qui a



TYPES D'INDIGÈNES DU KHORASSAN

donné son nom aux défilés. Actuellement, c'est le temps de la moisson, les paysans sont occupés à battre leur blé; c'est toujours le même cirque, où des bœufs traînent mélancoliquement un traîneau à patins, muni de petites roues coupantes qui déchiquettent la paille : celle-ci, transformée alors en menue paille, *kahfechan,* est employée pour la nourriture des chevaux et des autres animaux de trait.

La route, à droite et à gauche, est jalonnée de cadavres de chameaux plus ou moins dévorés par les chiens et les chacals. On rencontre quelques oiseaux, des huppes notamment, qui paraissent peu sauvages, et surtout une infinité de petits rongeurs qui tiennent le milieu entre le lapin et le rat; tranquillement assis sur les pierres plates, ils regardent avec curiosité défiler les convois de voyageurs.

La flore est surtout représentée par de jolies petites fleurettes bleues disposées en grappes, qui appartiennent à l'espèce de la lavande sauvage.

Imam-Kuli. Son caravansérail. La route d'Askhabad à Mesched passe à Imam-Kuli, où se trouve le plus grand caravansérail de la route. Ce village jouit d'une importance relativement considérable, car il se trouve au point de croisement de plusieurs grandes routes du Khorassan. Néanmoins, les Européens fréquentent assez peu ces parages, et il faut voir avec quelle curiosité les *Batshahs* (les petits jeunes gens) arrivent comme de vraies volées de pierrots pour picorer auprès des étrangers. Sans être civilisés, ils ont cependant une sainte terreur de l'objectif, et les fillettes, montées sur les toits des maisons, savent, avec prestesse, prendre leurs jambes à leur cou aussitôt qu'elles aperçoivent un kodak braqué sur elles. Quant aux gamins, c'est à peu près la seule manière de se débarrasser d'eux, et devant un appareil photographique ils se dispersent en poussant des cris affreux, comme s'ils avaient le diable à leurs trousses.



CHIEN DÉVORANT UN CADAVRE DE CHEVAL PRÈS D'IMAM-KULI

Le baptême musulman. C'est à sept ans que les enfants mâles subissent le baptême musulman. La chose se pratique en grande cérémonie; devant toute la famille assemblée dans la maison, on amène le jeune garçon qui s'assied sur les genoux de son père, et on attend la visite de l'opérateur, le barbier du lieu. Quand celui-ci est arrivé, on étend l'enfant à terre et le chirurgien improvisé s'accroupit sur le ventre du patient, la tête tournée vers ses pieds. A l'aide d'une cordelette, il fait une ligature et serre fortement avec un petit bâton qui fait le moulinet. Pendant ce temps, le papa raconte à son mioche des histoires pour lui faire prendre patience, puis, au moment psychologique, le barbier porte le coup de rasoir pendant que le père bourre de friandises la bouche du nouveau disciple de Mahomet. Aussitôt que ce dernier a senti le tranchant de l'acier, il hurle, se fâche, mais il est trop tard, il est bel et bien baptisé musulman.

C'est avec de la cendre chaude que l'on cicatrise la plaie.

Les Kurdes. Ce village d'Imam-Kuli est presque uniquement habité par des Kurdes. Les enfants sont amusants à voir avec leurs costumes multicolores, où le rouge domine. Les jeunes garçons n'ont pour tout vêtement qu'une petite blouse qui leur descend jusqu'au nombril. Pendant que nous déjeunons, quelques-uns, très loqueteux, ramassent les épluchures de melon jetées au milieu de la cour du caravansérail et les grignotent avec délices.

A un moment donné, nous apercevons une longue théorie de femmes vêtues de rouge et nullement voilées, qui s'avancent en tenant à la main leur fuseau et la laine qu'elles sont occupées à filer. Subitement, sans aucune raison apparente, une panique se produit dans leurs rangs, et elles se dispersent de tous côtés en poussant de petits cris effarouchés.



UN KURDE
D'APRÈS UN DESSIN PERSAN

La présence des Kurdes dans le Khorassan date d'une époque relativement récente. Ce fut à la fin du seizième siècle que Shah-Abbas transplanta, avec la brusquerie qui lui était coutumière, 40 000 familles kurdes qu'il avait enlevées sur les confins de la frontière turque. En agissant ainsi, le puissant monarque voulait à la fois se débarrasser des vendettas qui s'élevaient à chaque instant entre les diverses subdivisions des tribus du Kurdistan, et fortifier sa position au nord-est en opposant des soldats énergiques aux Tartares qui, pendant de longues années, avaient pris l'habitude de venir désoler le Khorassan, massacrant sur leur passage tout ce qu'ils rencontraient et se retirant ensuite dans leurs montagnes en emmenant, outre un riche butin, les femmes et les jeunes filles dont ils avaient pu s'emparer.

Les tribus expatriées en Khorassan étaient au nombre de quatre : la Shahdilla, la Zaferanlu, la Kaiwanlu et la Amanlu. Elles comprenaient, affirme-t-on, 40 000 familles. La tribu établie dans le district de Goutchan fut toujours con-

sidérée comme ayant la prédominance, et était responsable de la conduite des autres vis-à-vis du pouvoir central. Malgré cela, elles furent toujours en état de rébellion plus ou moins ouverte.

Au début du dix-huitième siècle, Nadir-Shah n'hésita pas, pour chercher à se concilier ces puissantes tribus, à élever à la dignité de femme légitime la propre fille de l'Ilkhani de Goutchan. Toutefois cette mesure si politique n'empêcha pas les Kurdes de se révolter et de proclamer leur indépendance, quand Nadir partit à la conquête de l'Inde.

Aujourd'hui, il ne reste plus guère que quinze mille familles environ



UNE TRIBU KURDE AU DÉBUT DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE
FABRICATION DU PAIN ET TISSAGE DES TAPIS

dans le Khorassan; elles sont réparties dans les districts de Goutchan, de Boudjnourd et de Deregez.

Les Kurdes sont très reconnaissables des Persans, aussi bien par leur physionomie que par leur costume. Un grand nombre sont des brigands émérites, mais de beaucoup la plus grande partie des Kurdes persans sont sédentaires et ont des habitudes pastorales : les uns cultivent la terre dans les plaines et sur le versant des collines, tandis que les autres font paître de nombreux troupeaux de chèvres, de moutons ou de bestiaux.

Les voyageurs qui ont séjourné quelque temps dans les contrées habi-





IMAM-GOULI — FEMME KURDE ALLANT PUISER DE L'EAU DANS LE TORRENT



IMAM-GOULI — LES PETITS " BATCHACHS "

tées par les Kurdes considèrent ces peuplades comme assez hospitalières.

Au point de vue intellectuel, les Kurdes sont des êtres grossiers dénués de toute instruction. Sur 600 000 âmes que cette race comprend en Perse, il n'y en a pas 10 000 qui sachent lire.

Les tribus kurdes sont administrées par un chef dénommé Ilkhani. Ce titre est héréditaire dans une famille, quoique nominalement l'investiture doive être donnée par le Shah.

Plusieurs fois, le gouvernement persan tenta de soumettre les tribus kurdes à l'administration d'un officier de la cour, mais il dut y renoncer, toutes ses tentatives ayant été suivies de rébellion. Jusqu'à une époque assez rapprochée, la dynastie des Kadjars était regardée par elles comme usurpatrice de la couronne de Perse.



GROUPE DE KURDES EN COSTUME NATIONAL

Jusqu'en 1885, l'Ilkhani administrait la loi et la justice sans en référer à Téhéran; il avait droit de vie et de mort sur tous ses administrés. Il fallut un grave incident, qui eut lieu en cette dernière année à Goutchan, pour que le Shah prît les mesures nécessaires pour faire reconnaître sa propre autorité.

Malgré les efforts du pouvoir central, le Kurde n'a jamais dépouillé complètement le vieil homme, et il se souvient toujours de la vie aventureuse que menaient ses ancêtres. Entre les différentes carrières qui s'ouvrent à lui, celle de détrousseur de grand chemin paraît encore la situation sociale la plus enviable. On raconte en effet, ouvertement ici, que ce sont trois habitants d'Imam-Kuli qui, l'an dernier, sont allés, à quelques centaines de kilomètres de là, attaquer la poste et s'emparer d'une somme de 20 000 francs en billets de banque russe, envoyée à Téhéran.

La route qui s'étend d'Imam-Kuli à Goutchan traverse une vallée remplie de verdure où l'on rencontre, de distance en distance, de petits villages kurdes curieusement collés au flanc de la montagne. Ils sont protégés par des tours en terre, qui servaient à loger les sentinelles destinées à signaler les incursions des ennemis.

Le camp d'un ingénieur persan.

Un peu avant d'arriver à Goutchan, nous rencontrons une agglomération de tentes; c'est le camp de l'ingénieur qui est soi-disant en train de réparer la route, mais qui en réalité achève de la rendre impraticable en rechargeant la partie à peu près convenable avec de la terre et des cailloux sur lesquels ne passera jamais le cylindre.

L'ingénieur, dans le but évident de se rendre favorable le khan de Goutchan, reçoit aujourd'hui en grande pompe ce haut fonctionnaire qui est venu là avec ses nombreuses femmes et ses cavaliers dépourvus du reste de toute espèce



LE CAMP D'UN INGÉNIEUR DES PONTS ET CHAUSSÉES

d'uniforme, la tenue de service n'étant portée que par les coureurs qui sont vêtus de tuniques rouges à brandebourgs, ont la tête couverte d'un turban et portent à la main une forte canne terminée par une pomme d'argent.

Il paraît que le festin offert au khan se prolongera jusqu'au jour.

Le soir, vers 8 heures, nous arrivons à Goutchan, dans la maison de M. Spinella, le sympathique directeur régional des douanes persanes, où nous recevons la plus cordiale et la plus franche hospitalité.

Histoire d'un médecin persan.

3 septembre. — Le matin, au déjeuner, notre hôte nous raconte une curieuse histoire sur les médecins persans. Une de ses parentes, s'étant trouvée un jour souffrante, eut la malencontreuse idée, en l'absence d'un docteur européen, de recourir aux bons offices d'un médecin persan, malgré le peu de confiance que lui inspirait la science de cet









RÉPARATION DE LA ROUTE ENTRE IMMAM-GOULI ET GOUTCHAN



RICHE MARCHAND SUIVI DE SON SERVITEUR

esculape oriental. La dame en question se plaignait d'enchifrènement, accompagné de violents maux de tête. L'homme de l'art, après avoir mûrement réfléchi, déclara que le cas pouvait être envisagé sous une double hypothèse. C'est, dit-il, que cette dame a le nez bouché par un insecte qui se sera échappé des fleurs qu'elle aime à respirer, ou bien encore c'est le parfum même des fleurs qui a congestionné la muqueuse intérieure du nez. Toutefois, sans s'arrêter longtemps à ces deux premières hypothèses, il déclara qu'il lui semblait plus probable que tous ces maux étaient causés par une petite hémorroïde, sorte de cerise rouge, expliqua-t-il, qu'il pourrait facilement retirer avec des pinces. On le pria naturellement de n'en rien faire et la dame guérit tout naturellement.


VOYAGEUR DORMANT DU SOMMEIL DU JUSTE PRÈS D'IMAM-KULI

Dans un autre cas, le même médecin fit preuve d'une sagacité encore plus éminente. Il se trouvait en présence d'un domestique indigène, qui, au cours d'une rixe, avait eu la cuisse traversée par une balle de revolver. Il y avait là une plaie purulente qui ne pourrait, dit-il, être guérie que par l'application du corps d'un coq blanc écorché vivant; la peau de l'animal, exposée à un feu de crottin d'ânesse, devait en outre rester appliquée sur la blessure et la guérison suivrait dans les vingt-quatre heures.

Il est à peine besoin de dire que ce traitement barbare ne fit qu'envenimer la plaie, dont l'aspect donnait de sérieuses inquiétudes. La méthode européenne de l'antisepsie fut alors employée avec succès, et une semaine après le malade était guéri.


DENTISTE DANS L'EXERCICE DE SES FONCTIONS

Une médication persane. Parmi les remèdes qui jouissent ici d'une haute réputation, citons encore la méthode qui consiste à ensevelir le patient dans une couche de fumier en fermentation ou encore à le coudre dans une peau de mouton fraîchement écorché.

On n'appelle guère un médecin européen auprès d'un Persan que dans les cas tout à fait désespérés. Seuls les riches disciples de Mahomet, qui ont une culture intellectuelle un peu supérieure, consentent à se remettre entre les mains d'un docteur étranger.



UN PORTEUR DE REMÈDES

Méthodes médicales en Perse. La médecine proprement dite peut se diviser en deux parties : celle qui est exercée par les mollahs et les derviches, et celle qui est exercée par les *hakims*.

L'élément religieux guérit à l'aide de charmes : ce sont le plus souvent des versets du Coran écrits sur un morceau de papier qui est soit roulé en forme de pilule et avalé, soit placé sur l'endroit malade. D'autres fois, on ne fait que laver l'écriture avec de l'eau qu'on boit ensuite. Les prêtres préconisent aussi, aux personnes riches, de faire des sacrifices ou des dons d'argent aux pauvres et aux saints hommes.

L'intervention des médecins persans, des *hakims*, est toujours dangereuse; ils ont en effet oublié les traditions de leurs ancêtres, notamment l'emploi des simples, et ils se servent à tort et à travers des médicaments européens.

Division des maladies et remèdes. Les *hakims* divisent les maladies et les remèdes en deux classes distinctes : chaud et froid. Une indisposition chaude est traitée par l'administration d'un remède froid, et inversement. Du reste, le praticien ne met aucun entêtement dans la distribution du remède, et, si la maladie ne cède pas au premier traitement, il a immédiatement recours au second.

Le traitement d'un malade débute par une purgation générale au moyen du



TROUSSE D'UN BARBIER-CHIRURGIEN-DENTISTE (*Collection de l'Auteur*)
INSTRUMENTS EN ACIER DAMASQUINÉ D'OR, MUNIS DE MANCHES EN NACRE, DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

calomel, puis une abondante saignée est pratiquée et répétée plusieurs fois, selon

que le praticien le juge utile. Après ces opérations, on laisse à la nature le soin d'opérer la guérison, les remèdes prescrits étant plutôt appropriés aux goûts du malade qu'efficaces à la cure.

A côté des maladies chaudes et froides, on distingue encore le « *hararet* » (chaleur et inflammation) et le « *rutubut* » (humidité). Les purgations et les saignées sont les remèdes des premières, mais, comme elles sont administrées avec excès, le plus souvent le malade succombe.

De fortes doses de quinine, de puissants aromates administrés dans du vin chaud ainsi que des infusions chaudes, sont les remèdes des maladies humides.

Du choix d'un médecin. Les Persans apportent une véritable superstition dans le choix du médecin qu'ils appellent à leur chevet. Avant de se décider, une liste des principaux praticiens est établie, et chaque nom est essayé à l'aide du Coran consulté comme augure.

On a recours au même procédé pour décider de l'opportunité de prendre la médication ordonnée. Cette sorte de tirage au sort est connue sous le nom d'*estékharé*.

La chirurgie en Perse. La chirurgie est fort peu en honneur en Perse. Le *jerrah* (chirurgien) est généralement barbier ou maréchal-ferrant. Les Persans ont la plus grande horreur de toutes les opérations dont le résultat est la mutilation, car, l'amputation d'un membre ou d'une partie de l'individu étant la punition commune des voleurs et des brigands, une personne mutilée est considérée comme infâme.

Dans les très rares cas où l'on a recours au chirurgien pour l'ablation d'un membre, il conduit son opération à l'aide d'un fort couteau et d'un maillet. S'il s'agit simplement d'un doigt, le barbier sait l'enlever prestement avec son rasoir. Quand l'amputation est accomplie, le moignon est plongé dans la poix ou l'huile bouillante.

Les rebouteurs. Le rebouteur est tenu en meilleure estime que le chirurgien. Quel que soit le mal, simple meurtrissure ou foulure, il enveloppe le membre à l'aide de bandages enduits de jaune d'œuf. S'il a diagnostiqué une fracture, les bandages sont enduits de bitume, qu'on suppose posséder des propriétés miraculeuses. Le rebouteur tient le membre dans un état de repos absolu aussi longtemps que le malade lui paiera ses visites; aussi les résultats de ce traitement sont-ils le plus souvent l'ankylose des membres, leur rétrécissement ou leur courbure.

Pendant la maladie, les chances de guérison du patient sont diminuées par la foule d'amis et de connaissances venus lui tenir compagnie : ces derniers, sans

souci de ce qui peut advenir, fument le kalian et causent bruyamment tout en buvant force tasses de thé. Ces visiteurs discutent avec le malade, si celui-ci est en état de le faire, sur l'opportunité de suivre le traitement prescrit, et rien n'est administré sans l'approbation de la majorité des assistants. Plus la maladie devient grave, plus le nombre des amis et des voisins augmente, si bien qu'au décès il n'est pas rare de trouver de 60 à 80 personnes dans la chambre du patient et 200 à 300 assistants dans toute la maison.

La démence est assez rare en Perse. Les idiots et les fous innocents, étant regardés comme des personnes d'une sainteté particulière, sont laissés libres et ne doivent pas être molestés. Quant aux infortunés souffrant d'une manie aiguë, ils sont enfermés dans des caves sombres, privés de leurs mouvements et soumis à de tels mauvais traitements qu'ils ne tardent pas à succomber.

La ville de Goutchan. Goutchan est un centre très important et contient environ 12000 habitants. Cette ville était autrefois fortifiée et les murs furent construits par le grand-père et le père de l'Ilkhani Amir-Husein-Khan. Ces remparts furent en grande partie détruits par le tremblement de terre de 1872.



UN JARDIN FORTIFIÉ

Tout autour de la ville, on voit de nombreuses briqueteries qui fournissent les matériaux indispensables à la construction des maisons. Il y a également bon nombre de ces glacières coniques où l'on emmagasine, pendant l'hiver, la glace destinée à la consommation des habitants pendant l'été.

Les jardins. Il existe aussi un fort beau jardin dont la superficie peut être de 5 à 6 hectares environ. Tous les arbres fruitiers y sont représentés largement; on rencontre là des allées toutes bordées de pommiers et de poiriers,

d'abricotiers et de grenadiers, enfin, dans d'autres parties, on trouve des pêchers, des pruniers, et surtout les arbres produisant ce fruit si cher aux Persans, le coing.

Au milieu de ce verger se trouve une petite plate-forme de terre battue sur laquelle s'élève un pavillon qui servit à Naser-ed-Dine Shah lors de son second pèlerinage à Mesched en 1883. Ce petit pavillon est encore quelquefois habité par le khan, lorsque ce dernier redoute les funestes effets des tremblements de terre.

La mosquée. Il n'y a guère à Goutchan qu'un monument un peu important; c'est la grande mosquée qui élève, au-dessus des toits poudreux des alentours, son dôme qu'accompagnent deux minarets dont l'un est encore muni d'un balcon en bois où les prêtres montent trois fois par jour pour appeler les fidèles à la prière.

Les bazars. Les bazars de Goutchan ne présentent aucun caractère spécial; ce sont de longues allées garnies de boutiques où l'on vend tous les produits les plus nécessaires à la vie. Dans une partie spéciale se trouve le bazar aux calicots et cotons imprimés; toutes ces marchandises proviennent de Russie, car ce pays s'est réservé presque exclusivement le commerce dans cette contrée. Les verreries, les quincailleries et la vaisselle ont la même origine. Le thé vient des Indes, mais il subit la concurrence des thés vendus avec une marque russe qui sont fort appréciés dans cette région.

Le commerce d'exportation. On fait à Goutchan un commerce très actif d'exportation. Les marchandises que l'on envoie en Russie sont le coton, la laine et les peaux brutes; ce sont naturellement les Arméniens qui ont monopolisé ce genre de transactions.

La ville de Goutchan est en rapports constants avec Boudjnourd, qui est située à 30 milles plus bas dans la vallée de l'Atrek.

La poste russe qui vient de Mesched passe plusieurs fois par semaine à Goutchan et aboutit à Askhabad.

Situation géographique du district de Goutchan. Au point de vue géographique, le territoire de Goutchan est borné par le district de Boudjnourd au nord-ouest et s'étend jusqu'à Radkan, sur la route de Mesched, sur une longueur de près de 100 kilomètres. Ses dimensions du nord au sud sont un peu moindres. La vallée de Goutchan a en moyenne 25 kilomètres de largeur et s'étend sans interruption physique jusqu'à Mesched. Les montagnes Shah-Jehan, qui la bordent au sud, s'élèvent derrière la ville, dont l'altitude est de 1150 mètres, et leur principal pic ne mesure pas moins de 3000 mètres.







GOUTCHAN — UN COIN DU BAZAR



GOUTCHAN — LES AFGHANS AU CARAVANSÉRAIL

Dans toute la partie nord de la Perse, il n'y a pas de région plus fertile et mieux arrosée. Par les irrigations, le grain produit le centuple et cette fertilité a fait donner à cette contrée le titre de Grenier du Khorassan.

Population. Le district de Goutchan est principalement peuplé par les Zaferanlu-Kurdes, mais il existe aussi quelques Geraili-Turcs et une petite quantité de Persans. Sa population totale a été variablement estimée entre



MAISONS DE PAYSANS
TYPES DE VILLAGEOISES DU KHORASSAN

90 000 et 200 000 âmes. A notre avis, le premier chiffre est celui qui se rapproche le plus de la vérité.

La perception des impôts. Les revenus du Khan sont dérivés en partie des impôts sur les maisons, les boutiques de la ville et les terres cultivées en dehors ; en partie aussi des revenus de ses propriétés particulières. En revanche, il est obligé de couvrir les frais de son contingent dont les soldats sont bien montés et armés de fusils, mais dont le nombre autrefois fixé à 1 000 a été réduit à 500 hommes.

On peut se faire une idée de la façon épouvantable dont sont pressurés les habitants de cette région en lisant un article paru il y a quelques mois dans la *Revue du Monde musulman*, dans lequel l'auteur nous apprend que,

pour satisfaire aux exigences de leur despote, les habitants étaient contraints de vendre leurs propres enfants comme esclaves. « Maintenant qu'on a la liberté, ajoute l'écrivain, les malheureux parents ont écrit à la Chambre pour lui demander la libération de leurs enfants et le renvoi d'un gouverneur qui les administre comme un loup gouvernerait un troupeau de moutons. La Chambre, faisant droit à cette réclamation, a décidé que les enfants seraient rendus à leurs familles, et que le gouverneur recevrait un châtiment exemplaire. »

L'ancien Goutchan. A 10 kilomètres à l'ouest de la ville actuelle, s'élevait l'ancien Goutchan, qui n'est plus maintenant qu'une petite agglomération de huttes sommairement construites. L'amour des briques à reflets métal-

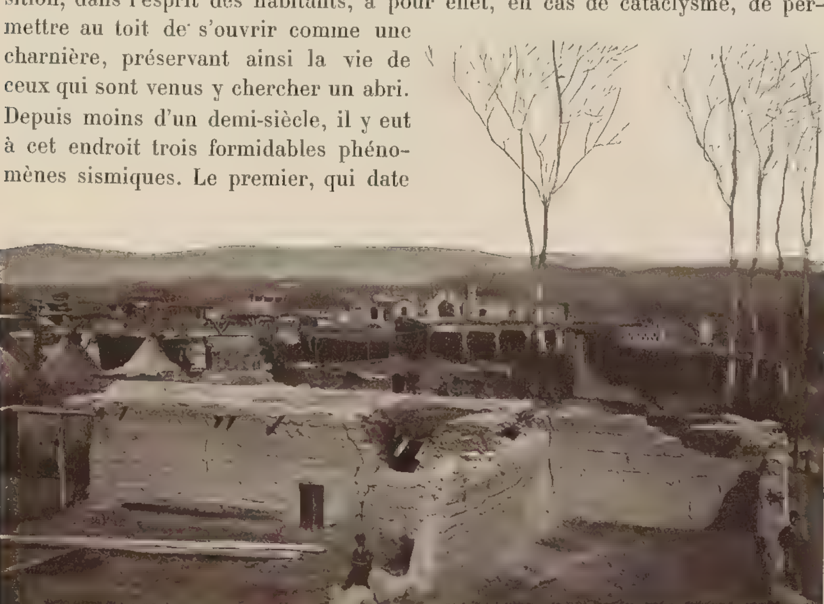


LE VIEUX GOUTCHAN EN HIVER

liques m'avait poussé, quand je vins pour la première fois dans cette région, à essayer de faire des fouilles dans cette ancienne cité, autrefois si prospère. Malgré une autorisation en bonne et due forme qui m'avait été donnée par le gouverneur de Mesched, je me heurtai à un tel mauvais vouloir de la part des autorités de la ville actuelle, qu'après dix jours d'attente, par une température très basse, je dus battre en retraite, surtout en raison de l'énorme quantité de neige qui couvrait le sol et rendait l'opération presque impossible.

Destructions successives par les tremblements de terre.

A cette époque de l'année, une visite faite sur l'emplacement de la ville détruite me montra la terreur perpétuelle des tremblements de terre dans laquelle vivaient les rares habitants qui n'avaient pas émigré. Les huttes de ces indigènes sont construites en branchages et en légers troncs d'arbres, dont les extrémités sont croisées et dépassent d'une façon très sensible la pointe réelle du toit. Cette disposition, dans l'esprit des habitants, a pour effet, en cas de cataclysme, de permettre au toit de s'ouvrir comme une charnière, préservant ainsi la vie de ceux qui sont venus y chercher un abri. Depuis moins d'un demi-siècle, il y eut à cet endroit trois formidables phénomènes sismiques. Le premier, qui date



LE VIEUX GOUTCHAN, DÉTRUIT PAR UN TREMBLEMENT DE TERRE, EN 1893-95

de 1852, coûta à la ville la perte de 2000 personnes et d'un nombreux bétail. En 1871 un nouveau désastre survint, insuffisant cependant pour retirer aux habitants la foi qu'ils avaient dans leur sol natal, car aussitôt après ils se mirent en devoir de relever leurs demeures. Le 17 novembre 1893, un désastre plus épouvantable que ce qu'on avait vu jusqu'à ce moment obligea cependant l'émigration vers une terre plus clémente; la population était réduite de moitié. Toutefois, un petit noyau resta malgré tout, et ce ne fut qu'après une quatrième secousse, qui eut lieu en 1895, que la cité fut définitivement évacuée par ses derniers habitants.

Amiz-Abad. En quittant Goutchan de bonne heure, on peut arriver pour déjeuner à Amiz-Abad, située à 3 farsakhs au delà. A ce relai, nous assistons aux opérations de surélévation ou de confortation d'une maison. Deux grands diables, grimpés sur le toit, gâchent un torchis formé d'un mélange de paille hachée et de boue.

Pour déjeuner, on nous invite à passer dans un joli petit champ de luzerne clos de murs de toutes parts, où l'on jouit d'une délicieuse fraîcheur.

En quittant Amiz-Abad, on suit une route plate qui se déroule entre deux chaînes de montagnes d'une couleur violette tirant sur le gris; de distance en distance des bandes d'un vert foncé indiquent la présence de petits ruisseaux auprès desquels sont bâties quelques maisons.

De temps à autre on rencontre des cultures de pastèques qui demandent une irrigation spéciale.

Des villages fortifiés bordent la route; quelques-uns contiennent de jolies coupoles et sont fermés par des portes curieusement défendues.

A chaque instant on doit se garer des nombreux troupeaux de moutons blancs ou noirs et des ânes qui transportent sur leur dos des femmes couvertes de longs voiles bleus ou noirs. Toutes ces paysannes sont à visage découvert, et il faut qu'elles redoutent la présence d'un Européen pour se décider à cacher le bas de leur visage à l'aide du châle de coton qu'elles portent ordinairement sur leurs épaules.

Les bêtes de somme qu'on rencontre généralement dans les villages de cette partie du Khorassan sont de petits ânes gris, les chevaux étant d'un prix trop élevé pour les misérables habitants de la contrée et les chameaux réservés pour le service des caravanes.

Les chameaux élevés dans le pays sont remarquables par leurs proportions et leur force; ils ont de très longs poils et supportent mieux le froid et les intempéries que les chameaux arabes ou iraniens. La charge ordinaire de ces derniers est d'environ 150 kilogrammes, tandis que ceux du Khorassan portent couramment de 250 à 300 kilogrammes.

La vallée de Goutchan, ou plutôt du Keshef-rud, que nous suivons maintenant, produit en abondance une grande variété de fruits.

De temps à autre on aperçoit des tentes en peaux de chèvres noires, qui nous font voir que les Kurdes ne sont pas tous attirés par la vie sédentaire, mais que nombre d'entre eux préfèrent la vie nomade de leurs ancêtres.

Transport de cadavres à Mesched. Vers la fin de la journée nous rencontrons une civière placée en travers le bât d'un cheval : c'est le corps d'un bon musulman qui, d'après ses dernières volontés, doit être enterré à Mesched. Son conducteur est un homme plein de principes, et, au moment où nous







TRANSPORT DU CADAVRE D'UN HAUT PERSONNAGE DONT L'ENTERREMENT DOIT SE FAIRE EN TERRE SAINTE



ENVIRONS DE MESCHED — UNE MOSQUÉE ABANDONNÉE

l'apercevons, il est en train de faire sa quatrième prière, deux heures avant le coucher du soleil.

La tour de Mil-i-Radkan. A quelques kilomètres au nord de notre route, il ne faut pas manquer d'aller visiter la tour de Radkan. Elle se trouve près d'un village bâti par les Kurdes Kaiwanlu, comprenant quatre à cinq cents maisons et de superbes vergers. Cette tour, dénommée Mil-i-Radkan, est de forme conique et sa construction remonte à la conquête de la Perse par les Arabes. Les murs extérieurs sont complètement ondulés et semblent être formés de nombreuses colonnes cannelées qui seraient presque jointives. Ce monument est couronné par un immense toit conique, au-dessous duquel se développe une gigantesque inscription en caractères coufiques tracés à l'aide de briques émaillées bleues. Originairement l'intérieur de la tour était divisé en trois étages aujourd'hui effondrés.



LA TOUR DE MIL-I-RADKAN, PRÈS DE GOUTCHAN

Les auteurs qui se sont occupés de Mil-i-Radkan contestent que jamais cette tour ait servi soit d'habitation, soit de tombeau, et la considèrent plutôt comme une tour de surveillance faisant l'office de ces « kourganes », ou montagnes artificielles, si fréquentes sur le sol du Khorassan. Du reste, cette tour n'est pas unique, et il en existe une autre du même modèle entre Astrabad

et Ghez, dans un village qui porte précisément le nom de Radkan, ce qui



DÉTAIL DE LA DÉCORATION EN BRIQUES DE LA TOUR DE MIL-I-RADKAN (INSCRIPTIONS EN LETTRES COUFIQUES)

laisserait supposer que cette dénomination se rapporte à une époque assez ancienne.

Maxoudabad. Le soleil est couché depuis longtemps quand nous parvenons à Maxoudabad, après avoir franchi les sept farsakhs qui nous séparent maintenant de Goutchan. On nous sert pour le dîner deux poulets bouillis avec du riz, mais les misérables volatiles, pour se venger sans aucun doute de devenir la proie de chiens de chrétiens, ont la chair si dure que c'est à peine si l'on peut parvenir à la détacher des os.

Pour nous consoler du manque de confort de notre dîner, notre hôte nous conte une petite histoire.

La chasse au tigre du fils du gouverneur de Mesched. Le gouverneur de Mesched possédait un fils qu'il aimait beaucoup et un jeune tigre apprivoisé qu'il chérissait davantage encore. Un jour où, réunis autour de la table, chacun contait ses exploits cynégétiques, on se mit à plaisanter le jeune homme de n'avoir jamais été capable de tuer un tigre... Est-ce la chaleur communicative du banquet ou est-ce une bouffée d'orgueil mal placé qui lui monta subitement au cerveau, toujours est-il qu'il déclara à ses convives

qu'avant peu on n'aurait plus à lui adresser de semblables reproches. Sortant de la salle du festin, il va décrocher un fusil, se rend dans la cour intérieure où folâtrait le jeune tigre et, tirant à bout portant dans l'oreille, il abat le gracieux animal.



SOLDATS RUSSES REVENANT DE LA CHASSE AU TIGRE DANS LA RÉGION KHIVA

Son exploit accompli, il vient retrouver les convives en traînant par la queue sa victime, et s'écrie sur un ton de mélodrame : « Je pense que maintenant vous ne me reprocherez plus de n'avoir pas tué un tigre. »

Cette incartade valut au jeune homme cent coups de bâton sur la plante des pieds, et la peau du tigre fut donnée en présent à son précepteur.

Les douaniers persans et les Afghans.

On nous conte également quelques histoires sur les relations des douaniers avec les Afghans. Les rapports sont plutôt tendus et, de part et d'autre, l'on connaît assez peu les demi-mesures. Il y a peu de mois, à la suite d'un différend qui s'était élevé entre un chef de la douane persane et les Afghans, ces derniers décidèrent sa mort. Cachant leurs intentions, ils feignirent pendant plusieurs semaines d'oublier leurs griefs, et un jour ils l'invitèrent à dîner dans la maison d'un des leurs, qui habitait près de la frontière. Au milieu du repas, deux serviteurs se jetèrent sur l'infortuné douanier, l'étendirent à terre, et après l'avoir attaché le livrèrent à ses ennemis. Ceux-ci lui coupent un poignet, puis lui désarticulent le coude et, après lui avoir fracturé les deux jambes, ils lui broient la tête avec une grosse pierre.

Un tel forfait ne pouvait rester impuni, et, un inspecteur ayant été mandé de Mesched avec des soldats, la maison où s'était passé le drame fut envahie. Le principal coupable, averti de ce qui l'attendait, avait pris prudemment la fuite. Pour le punir, on livra à la soldatesque furieuse les femmes qui se trouvaient dans son harem; tout ce que contenait la maison fut pillé, saccagé, et l'immeuble confisqué au profit de l'administration des douanes qui y installa ses bureaux.

Une propriété foncière de la grande mosquée de Mesched.

Le village de Maxoudabad, où nous nous sommes arrêtés, appartient en propre à la grande mosquée de Mesched; il est du reste rempli de mollahs, faciles à reconnaître à leur haut turban blanc et à leur peu de sympathie pour les étrangers.

Pour augmenter les revenus de ce village, le dignitaire auquel l'adminis-



VILLAGE APPARTENANT A LA GRANDE MOSQUÉE DE MESCHED

tration a été confiée a trouvé un moyen ingénieux. Comme la grande route passait assez loin, il fit couper la chaussée en plusieurs endroits, et installer un chemin de traverse conduisant inévitablement au village; tout le trafic, et par conséquent une partie de ce qu'il rapporte, se trouva donc, par ce procédé, entraîné dans son escarcelle.

Mercredi 4 septembre. — La route, en quittant Maxoudabad, suit une







LA CURIOSITÉ



LA CRAINTE DE L'OBJECTIF



ROUTE D'ASKABAD A MESCHED

« ON VIENT REGARDER LE PHOTOGRAPHE »

plaine étroite bordée à droite et à gauche par des collines. Elle est bien cultivée et parsemée de nombreux villages.

C'est un véritable plaisir pour les voyageurs de voir dans cette région toute la verdure dont est couverte la campagne. On rencontre à chaque pas



BÉLIERS PRÊTS AU COMBAT

des cultures de pastèques ou de melons, et des jardins fruitiers clos de murs en terre. Le côté forestier, si ce mot n'était pas trop gros pour désigner les alignements d'arbres à peine gros comme le poignet, le côté forestier, disons-nous, est représenté par des rideaux d'arbres plantés tout près l'un de l'autre dans le fond d'un fossé où court une eau limpide.

Béliers destinés aux combats.

Le bétail que l'on rencontre est presque uniquement composé de moutons, parmi lesquels on distingue les béliers aux longues cornes enroulées. Pour les rendre plus beaux, probablement, leurs propriétaires les teignent au henné et sur leur dos font des taches rouges du plus bizarre effet. Ces béliers servent à la reproduction, mais ce sont

surtout des animaux de combat. Pour les exciter à la lutte, leurs maîtres les grattent entre les jambes jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à un degré d'énervement qui les incite à s'élancer sur leur semblable lorsqu'on les met en présence.

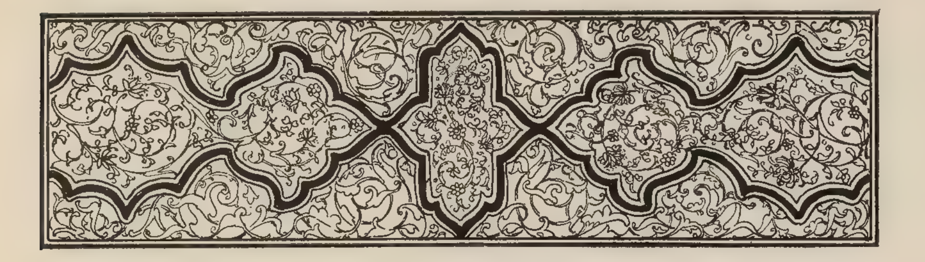
C'est un curieux spectacle que de voir les lutteurs prendre leur distance, tout comme les anciens chevaliers dans les tournois, puis fondre l'un sur l'autre tête baissée, heurtant leurs cornes avec un bruit sourd. Après la première passe, ils se retournent, se reculent de quelques longueurs, puis reviennent l'un sur l'autre avec une fureur nouvelle. Si on ne les arrête pas à temps, ils continuent la lutte jusqu'à ce que l'un des deux tombe pour ne plus se relever, le crâne fracassé.

Combats de cailles.

Les Persans sont très friands de toutes les espèces de combats d'animaux, mais particulièrement des combats de cailles. Dans presque toutes les boutiques ou échoppes, on voit de petites cages formées d'un plateau en bois surmonté d'un filet : c'est là où l'on conserve les oiseaux dressés à la lutte. Pour les rendre d'humeur batailleuse, les amateurs de ce genre de sport placent les oiseaux choisis entre leur peau et leur chemise, puis, pendant la semaine qui précède le jour de lutte, ils leur chatouillent la gorge sans interruption avec l'index. Pour être efficace, ce traitement bizarre doit être continuel, aussi se relaie-t-on plusieurs fois par jour dans une famille pour ne jamais laisser un moment de répit au pauvre volatile.

Le jour du combat arrivé, les deux champions sont posés à terre et on sème entre eux quelques grains de millet. En s'apercevant, les deux oiseaux hérissent leurs plumes, donnent la marque de la plus vive animosité, et se précipitent l'un contre l'autre avec une véritable furie. Les coups de bec et de griffes tombent drus comme grêle, jusqu'à ce que l'un des deux combattants reste définitivement sur le carreau.





CHAPITRE III

Mesched

Les pierres pèlerines. — En vue de Mesched. — Les kanats ou aqueducs souterrains. — L'entrée de Mesched. — La maison de la Société des Transports russes. — La Banque impériale de Perse. — Le Consulat de Russie. — La boutique de Bernardi. — Etymologie du nom de Mesched. — Le mausolée de l'Imam-Reza. — Destructions successives de la ville. — Le Parlement de Mesched. — Fortifications de Mesched. — L'Ark ou citadelle; le canal; les rues de la ville. — Les cimetières à l'intérieur de la ville. — Le tombeau de Nadir-Shah. — Le « Best ». — Les mariages provisoires. — Le commerce des antiquités. — Circulation dans Mesched après le couvre-feu. — La tombe de Hadji-Rabi : ses revêtements en faïence. — Voyage en poste. — La ville morte de Tus. — La tour des tambours. — Le pont : légende sur sa construction. — Revue des troupes de Mesched. — Les bains publics : leurs enseignes. — Les bains pour les femmes persanes. — La teinture au henné. — L'épilation; le bain. — L'industrie à Mesched : les cuivres et les tapis. — Manufactures de cigarettes; les bijoutiers et les tisserands.



Vers le soir nous arrivons au pied de la colline de Mesched. De temps à autre, notre petite caravane rencontre quelques-unes de ces énormes pierres rondes qu'on a qualifiées de pèlerines. Ce sont des quartiers de roc grossièrement arrondis, que des mains pieuses ont arrachés au flanc de la montagne et poussés sur la voie qui conduit à la ville sainte. C'est une obligation morale pour tous les fidèles qui les rencontrent de leur faire faire trois tours sur elles-mêmes dans la direction du tombeau de l'Imam-Reza. Quelques âmes plus pures vont jusqu'à les charger sur leur chariot et leur font franchir ainsi quelques farsakhs... Mais malheur au misérable qui se permettrait de les faire rétrograder, l'enfer de Mahomet n'aurait pas de punition assez sévère à son égard... En gens qui savent vivre, nous nous conformons aux usages du pays et nous faisons faire chacun trois tours à ces pèlerines insensibles...

Le pèlerinage de ces blocs de pierre se prolonge quelquefois pendant plusieurs années, et, quand ils arrivent enfin dans le voisinage de la ville, les gens de la mosquée viennent les chercher en grande pompe et les transportent direc-



LES MURAILLES DE MESCHED

tement dans un espace réservé à cet effet, où il s'en trouve déjà quelques milliers destinés, paraît-il, à combattre les injures que le temps pourrait faire subir à la mosquée et à accroître d'une manière continuelle la solidité et l'existence de ce sanctuaire vénéré.

En vue de Mesched. Arrivés au haut de la colline, en vue de Mesched, nous apercevons tous les pèlerins avec lesquels nous avons fait route depuis plusieurs jours, prosternés le front dans la poussière et élevant vers Dieu leurs plus ardentes prières. Ce devoir accompli, ils se relèvent, et, en commémoration de leur passage, dressent à l'endroit même qu'ils occupaient et d'où ils aperçurent pour la première fois les minarets de la mosquée, une petite pyramide composée de quatre ou cinq pierres, fragiles monuments que le vent ne se fait pas faute de renverser, mais qui sont réédifiés presque immédiatement par les autres pèlerins qui se suivent presque sans interruption.

Les kanats ou aqueducs souterrains. Nous sommes maintenant sur une sorte de plateau d'où descend le chemin conduisant à la ville. A voir le sol profondément fouillé par les puits des « kanats » qu'on rencontre presque à chaque pas, on pense instinctivement à la fable de l'Astrologue qui tombe dans un puits. En effet, si les modernes voyageurs veulent éviter ce sort fâcheux, ils doivent apporter une attention soutenue aux embûches dont la route est parsemée. Pour procurer à la ville l'eau potable dont elle a besoin, on capte au







LES MURAILLES ET L'ENTRÉE PRINCIPALE DE LA VILLE



LES CANONS SUR LA GRANDE PLACE DE LA DOUANE

loin dans la montagne les sources d'un débit un peu important, et c'est au moyen d'aqueducs souterrains que les ingénieurs hydraulistes du pays les amènent à l'endroit où elles sont nécessaires. C'est du point d'arrivée que commence le travail, et, au fur et à mesure qu'il avance dans la direction de la source, à des distances variant de 25 à 30 mètres, des puits circulaires sont ouverts au-dessus de l'aqueduc, par lesquels les débris de l'excavation sont remontés à la surface du sol. Quand l'aqueduc est terminé, les puits restent ouverts et servent à dégager la galerie en cas d'obstruction.

Dans le Béluchistan, l'Afghanistan et le Khorassan, ces aqueducs sont désignés sous le nom de « kariz », tandis que dans tout le reste de la Perse ils sont communément appelés « kanats ». Leur entretien est l'objet de la constante préoccupation aussi bien des édiles chargés de la subsistance des villes que des agriculteurs, dont l'eau constitue la seule manière d'obtenir les récoltes indispensables à leur existence.



INDIGÈNE FABRICANT D'ANNEAUX EN TERRE CUITE POUR LA CONSTRUCTION DES KANATS

Etant donnés les moyens primitifs dont on dispose dans ce pays, on ne pouvait songer à créer des tuyaux analogues à ceux qui sont employés en France pour la captation des sources. Pour maintenir l'étanchéité de la galerie, on a recours à des anneaux en terre cuite, dont la forme elliptique rappelle assez le galbe de nos petits égouts parisiens. Ces anneaux sont juxtaposés et les intervalles sont buttés avec de la terre glaise pour éviter que le précieux liquide ne soit absorbé par le sol, sur le parcours souvent très long qu'il doit accomplir.

Tous les canaux qui conduisent les sources vers la ville convergent vers un même point, et on comprendra sans peine quels dangers résultent de cette multitude d'excavations, qui transforment les approches d'une agglomération un peu importante en une véritable écumoire.

Dans la banlieue de Mesched, on aperçoit serrés les uns contre les autres les jardins qui appartiennent aux plus riches citoyens. La plupart de ces enclos sont dotés de portiques garnis de carreaux polychromés. C'est une décoration fort agréable, mais qui n'a pas été sans tenter les amateurs de céramique orientale.

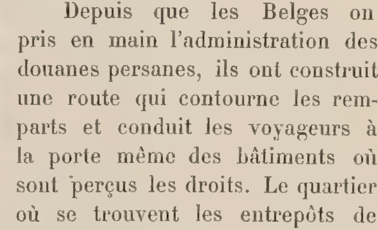
L'entrée de Mesched.

L'entrée de la ville sainte est formée par une porte monumentale flanquée de tours contre lesquelles vient butter un mur d'enceinte tout garni de créneaux. Ces terribles défenses ne servent plus guère que de retraites à d'innombrables cohortes de pigeons qui, à l'intérieur de la ville, sont considérés comme des oiseaux sacrés. Toutefois, la protection qu'on leur accorde ne dépasse pas les fortifications, et, si ces volatiles s'aventurent dans la campagne, ils subissent le sort commun de toutes les autres espèces de gibier.

L'arrivée à Mesched au coucher du soleil a quelque chose de grandiose. Dans le poudroiement des derniers rayons de l'astre à son déclin, les hautes murailles sont découpées dans un curieux effet de contre-jour, et donnent un peu l'impression d'un joli décor d'opéra. Au second plan, derrière les murs, toute une forêt de peupliers élèvent vers le ciel leurs cimes grêles. Enfin, dans le lointain, on distingue nettement les deux minarets et la coupole tout en or de la grande mosquée.



UNE RUELLE A MESCHED



Depuis que les Belges on pris en main l'administration des douanes persanes, ils ont construit une route qui contourne les remparts et conduit les voyageurs à la porte même des bâtiments où sont perçus les droits. Le quartier où se trouvent les entrepôts de cette importante administration a été depuis quelques années complètement modifié; plus de ces ruelles tortueuses, plus de ces masures en terre agglomérées les unes contre les autres; le pittoresque en a certes beaucoup souffert, mais on y a gagné d'avoir de grandes voies, larges et d'accès facile. Dans les terrains en bordure, on s'occupe maintenant de créer des maisons et des entrepôts répondant aux besoins actuels.

La maison de la Société des Transports russes.

Comme Mesched ne possède aucun hôtel, nous recevons une hospitalité aussi cordiale que sympathique dans la maison de la Société des Transports russes, immeuble contenant maintenant les bureaux et les entrepôts des quatre principales compagnies, qui se sont syndiquées pour monopoliser tout le transit entre Mesched et la Russie. Il y a quelques années encore, ces puissantes sociétés se faisaient une guerre de tarifs acharnée, aucune ne pouvait plus vivre et la ruine était









ENTRÉE DES BATIMENTS DE LA DOUANE



MAISON D'HABITATION DU DIRECTEUR DES DOUANES

certaine. Aujourd'hui, devant la disparition de la concurrence, les tarifs ont été relevés et l'affaire a repris un nouvel essor.

La Banque impériale de Perse.

Jeudi 5 septembre. — Voici la première partie de notre voyage accomplie, et certes ce n'est pas la moins pénible, car cette route, que le Bædeker qualifie d'excellente chaussée, est bien le plus effroyable instrument de torture qu'on puisse imaginer.

Le premier soin du voyageur qui arrive dans un pays nouveau est de courir à la Banque pour se munir de l'indispensable viatique. Nous ne manquons pas à la règle et nous nous rendons à la Banque impériale de Perse. Elle est située en plein bazar et son directeur, un Anglais, homme charmant, nous accueille à bras ouverts.

Notre lettre de crédit était parfaitement en règle, aussi l'argent nous fut-il compté sans difficulté (1).

Le Consulat de Russie.

L'après-midi est consacré à une visite au consulat de Russie. La maison est située au milieu d'un beau jardin aux allées bien ombragées pourvues, de distance en distance, de petits bassins où l'eau se renouvelle avec un bruit charmant. Tout le terrain où se trouve le consulat est en contre-bas de plusieurs mètres par rapport au niveau de la rue. C'est une disposition très fréquente ici, car elle est la résultante des fouilles exécutées pour extraire la terre nécessaire à la fabrication des briques servant à la construction. Le Gouvernement russe n'est du reste là qu'en location, et. ainsi que nous le fait remarquer le très aimable consul général, M. de Klem, il est urgent que la « Couronne » devienne propriétaire du sol même où s'élèvera le consulat, qui doit comprendre, outre la demeure du représentant de la Russie, des dépendances fort importantes pour loger le chancelier et les attachés, ainsi qu'une caserne et des écuries pour un détachement de 50 cosaques montés.

La boutique de Bernardi.

Il n'existe guère à Meschcd qu'une seule boutique de marchandises européennes : c'est une succursale d'un de nos grands magasins de nouveautés de Paris, et elle est naturellement tenue par un Arménien, répondant au nom de Bernardi. Cet honnête commerçant, qui est marchand d'antiquités dans ses moments perdus, a pris le soin d'informer ses visiteurs, à l'aide d'une affiche manuscrite collée au carreau, que la suite des grands personnages lui faisant visite est priée de rester au dehors de son magasin

(1) Une des principales causes de désagrément dans les affaires d'argent en Perse gît dans l'interprétation du cours du change, qui est laissé à la discrétion du caissier chargé de vous compter les espèces sonnantes et trébuchantes. Nous ne saurions trop conseiller à ceux qui auront besoin d'avoir recours aux lettres de crédit de bien faire spécifier que la somme leur sera payée suivant les cours de la Bourse européenne, car, sans cette précaution, ils se verront exposés à payer un courtage exorbitant.

et d'attendre sur la voie publique; car, dit-il, quand je reçois des visites trop nombreuses, je m'aperçois toujours qu'il me manque quelques bibelots après le départ de mes hôtes.

Etymologie du nom de Mesched.

Vendredi 6 septembre. — C'est aujourd'hui le dimanche persan, le repos complet et forcé dans toute son horreur; ceux qui se plaignent des rigueurs du dimanche anglais feraient bien de venir faire un petit tour dans l'empire du Shah, pour se rendre compte que dans ce pays les jours fériés sont observés avec une farouche exactitude. C'est donc le meilleur moment pour jeter un coup d'œil sur les auteurs qui se sont occupés de l'histoire



UN SAVETIER AMBULANT A MESCHED

de la Perse, notamment sur le travail de lord Curzon, le meilleur et le plus complet qui ait été écrit jusqu'à présent.

Mesched, en persan Mashhad, signifie lieu de martyre ou de sagesse. La ville doit sa renommée à ce fait que le saint Imam Reza, fils de l'Imam Musa, le huitième des douze Imams ou Prophètes, y a été enterré.

Le mausolée de l'Imam Reza.

On n'est pas bien fixé sur la manière dont mourut cet Imam. Certains auteurs prétendent qu'ayant encouru la colère du calife Mamun, fils du célèbre Haroun-al-Raschid, il fut emprisonné par son ordre. Une autre tradition, au contraire, prétend que le saint personnage



PORTE ORNÉE D'UN REVÊTEMENT D'ORFÈVRERIE, GRANDE MOSQUÉE DE MESCHED

mourut tranquillement chez lui à Tus, ville détruite aujourd'hui, et dont seule la mosquée élève encore de nos jours sa belle coupole polychromée, à 15 kilomètres de Mesched. Dès 1330 on a des renseignements certains sur la vénération dont est entourée la mosquée de l'Imam Reza. En 1404, l'ambassadeur espagnol Don Ruy Gonzalez di Clavijo, traversant Mesched pour se rendre à la Cour de Tamerlan à Samarkand, parle également de la grande vogue que le tombeau du Saint avait auprès des fidèles.

Le plus jeune fils de Tamerlan, Shah Rukh, embellit considérablement le mausolée du Saint, ce qui contribua à augmenter la célébrité du lieu. Toutefois, ce ne fut qu'au commencement du seizième siècle, que Mesched devint le centre religieux persan. A ce moment, en effet, la fameuse division des musulmans en Sunnites et en Chiites ayant établi, comme un symbole national, la prédominance de cette dernière secte en Perse, on se préoccupa de créer un sanctuaire capable de détourner de La Mecque l'argent que les pèlerinages y portaient de tous les points de l'Iran. En choisissant Mesched comme lieu de pèlerinage national, les Persans ne firent qu'imiter l'exemple du roi juif Jéroboam, qui avait voulu élever des autels au veau d'or, à Dan et à Béthel, pour détourner les pèlerinages israélites de Jérusalem.



ABBAS Ier LE GRAND
SHAH DE PERSE, 1586-1628
Tiré de « History of Persia », par sir John Malcolm, 1815.

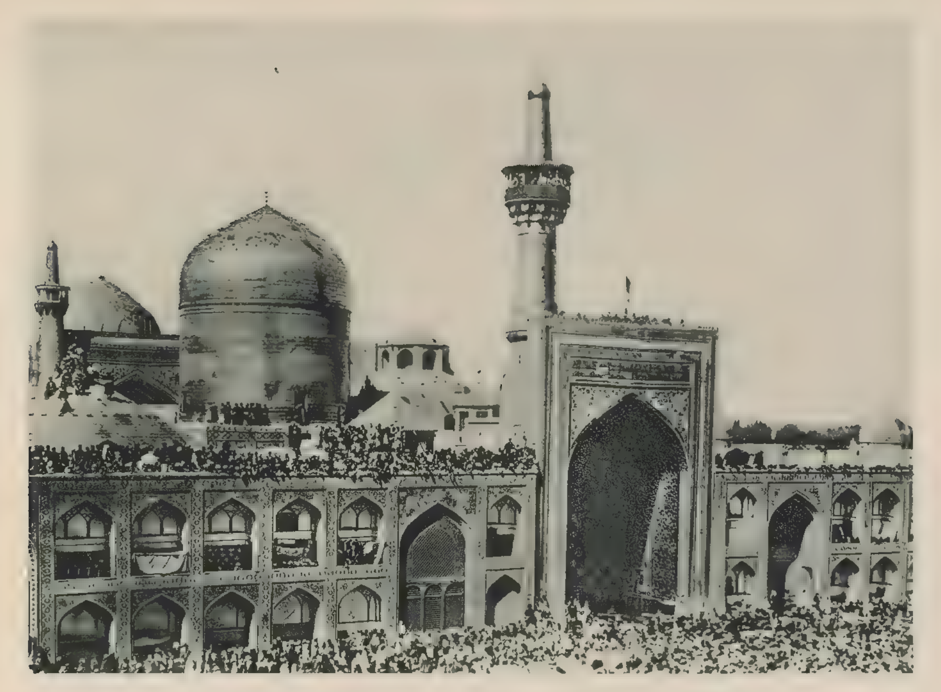
Le grand roi de la Perse, Shah Abbas, combla de riches dotations la mosquée de l'Imam Reza, et la visita plusieurs fois au cours de son règne. Mesched devint ainsi la principale ville sainte du monde persan.

On sent que ce furent des intérêts purement matériels qui amenèrent Shah Abbas à créer la vogue de ce sanctuaire, car, s'il avait considéré uniquement le degré de sainteté, il aurait donné la préférence à Ali, beau-fils du prophète, et à son fils Husein, dont les tombes sont à Nejef (Mesched-Ali) et Kerbala qui,









LA GRANDE MOSQUÉE LE JOUR DE LA FÊTE DE MOHARREM



COUR INTÉRIEURE DE LA GRANDE MOSQUÉE

comme on le sait, sont situées en Turquie, près de l'Euphrate, et visitées annuellement par de nombreux pèlerins.

Destructions successives de la ville. Mesched fut très éprouvée par diverses invasions, notamment en 1587, année pendant laquelle elle fut prise et saccagée par les Usbeks; elle souffrit beaucoup aussi des incursions de l'afghan Mahmud sultan.

Ce fut le conquérant Nadir-Shah qui releva la ville de ses cendres, car,



LES SCIEURS DE LONG A MESCHED

malgré sa renonciation à la foi chiite et ses efforts pour faire disparaître cette secte, il tint sa cour à Mesched, dont il restaura et embellit le sanctuaire; il y construisit même un tombeau magnifique qui devait recevoir ses restes et ceux de son fils.

Sous le gouvernement de Shah Rokh (1748), petit-fils de Nadir-Shah, qui était aveugle, Mesched perdit les deux tiers de sa population et fut continuellement en but aux incursions des Usbeks. Ce fut le fondateur de la dynastie régnante actuelle, Agha-Mohammed-Khan-Kadjar, qui releva la ville en dernier lieu.

Maintes fois Mesched entra en révolte ouverte contre le gouvernement central, mais, à l'heure actuelle, elle semble avoir fait sa soumission, et n'être plus qu'un État paisible dépendant du pouvoir qui siège à Téhéran. Elle comprend une population fixe d'environ 80 000 âmes et est fréquentée par plus de 50 000 pèlerins.

Le parlement de Mesched.

Depuis 1906, Mesched possède un Andjouman : on y discute les questions d'intérêt local et c'est de là qu'on envoie à la Chambre des députés, qui siège à Téhéran, les doléances du peuple de cette contrée.

Il s'est formé ici un parti maçonnique qui cherche à battre en brèche le parti des prêtres ou mollahs. Les membres de ce club portent comme chez nous les mêmes symboles, triangles et compas, mais n'ont pas d'affiliation directe avec les maçons européens.

Fortifications de Mesched.

Les remparts de Mesched, que nous avons aperçus en entrant dans la cité, sont formés d'un mur de 2 mètres 75 d'épaisseur à la base et de 1 mètre 25 au sommet. Ils sont surmontés d'un parapet de 30 centimètres seulement d'épaisseur, qui est découpé en forme de créneaux. De distance en distance se trouvent des tours destinées à renforcer la défense de la place. Depuis de longues années ces murailles ne sont plus entretenues, et il n'est pas rare de rencontrer de larges brèches dont la terre, dévalant en talus, a comblé en partie le fossé creusé à leur pied.

On n'est pas d'accord sur la circonférence des murs de la ville en raison de l'irrégularité du plan ; on l'estime à environ 9 kilomètres. Les remparts sont percés de cinq portes, dont les principales sont la Bab Bala-Khiaban ou porte supérieure de l'avenue, et la Bab Païn-Khiaban ou porte inférieure de l'avenue, situées à chacune des extrémités de l'avenue principale ; viennent ensuite la Bab Naugan, la Idgah et la Sarab.

L'Ark ou citadelle. Le canal. Les rues de la ville.

Au sud-ouest de la ville se trouve l'Ark ou citadelle. La principale voie qui relie les deux portes dont nous venons de parler s'appelle le Khiaban, c'est-à-dire boulevard ou avenue. Elle divise la ville par une ligne droite qui part du nord-ouest pour se terminer au sud-est. Au centre de ce boulevard coule un canal qui mériterait plutôt le nom d'égout, tant les eaux manquent de pureté. Il a environ 3 mètres 50 de large et est franchi de distance en distance par d'étroites passerelles ou même simplement par des planches jetées en travers.

De chaque côté du canal il y a de nombreuses plantations d'arbres, parmi lesquelles on reconnaît surtout des ormes et des saules ; un peu plus loin se trouve une chaussée qui, pendant toute la journée, est remplie d'une foule grouillante. A droite et à gauche sont les boutiques des commerçants et des artisans,

et, parmi ces dernières, on remarque les échoppes des armuriers et des serruriers qui travaillent encore le fer avec un art raffiné.

Il faut renoncer à décrire le reste de la ville, car ce ne sont que ruelles tortueuses, chemins bordés de chaque côté de hautes murailles en terre. Parfois on arrive brusquement à une petite place où se tiennent quelques marchands débitant des fruits et des légumes, tandis que non loin de là se trouve en plein air le four d'un boulanger.

A chaque pas on est arrêté par des éboulis provenant des murs ou des maisons en bordure qui sont en ruines, et au milieu de ce dédale inextricable toute une foule bigarrée, venue des quatre coins de la Perse, circule à pied, sans se préoccuper des cavaliers qui cherchent vainement à se frayer un passage.

Les cimetières à l'intérieur de la ville.

Les plus grands espaces libres que l'on rencontre sont les cimetières, dont les tombes juxtaposées présentent l'aspect de blocs de maçonnerie formés de briques cuites cimentées les unes contre les autres. Toutes ces sépultures sont orientées dans la direction de La Mecque;



UN COIN DU CIMETIÈRE DE MESCHED

au-dessus de la tête du trépassé est placée une petite stèle portant son nom gravé. Les gens plus riches font sculpter sur une dalle quelques versets du Coran, ou les outils marquant le symbole de la profession exercée par le défunt.

On ne tolère pas à Mesched de concession à perpétuité pour le sol où sont enterrés les fidèles. Aussitôt qu'une tombe n'est plus entretenue, le terrain revient au domaine public et on se hâte de lui donner une nouvelle destination.

Aucune prescription sanitaire n'est observée pour les inhumations, et les

corps sont bien souvent enterrés presque à fleur de terre; aussi, dans les cimetières un peu écartés des villes, il n'est pas rare de voir les chacals déterrer les corps pour les dévorer.

La mortalité n'est pas très grande à Mesched et la température y est supportable. On attribue ces conditions relativement favorables à sa situation sur le flanc d'une colline qui l'abrite des vents brûlants du désert.

Le tombeau de Nadir-Shah. Autrefois existait ici le tombeau de Nadir-Shah et celui de son fils, Reza-Gouly-Mirza; ces deux mausolées étaient situés à peu près à mi-chemin entre la mosquée de l'Imam-Reza et la porte Bala-Khiaban : aucune trace n'en subsiste maintenant, car ils furent détruits par le brutal eunuque Agha-Mohammed-Khan-Kadjar. Les os qui se trouvaient dans les tombeaux furent portés à Téhéran.

Le « Best ». Le grand boulevard ou « khiaban » est coupé à peu près en son milieu par un grand quadrilatère dénommé le Best, où se trouvent les édifices les plus sacrés de Mesched. L'enceinte dans laquelle ne peuvent pénétrer que les vrais croyants est fermée, théoriquement du moins, par de lourdes chaînes en fer suspendues tout en haut dans le cintre des portes qui en marquent l'entrée. Malheur à l'Européen que son ignorance ou sa mauvaise étoile conduit dans cet enclos; il peut être certain que les musulmans, protégés par la Loi elle-même, lui feront un fort mauvais parti.

Il y a quelques années, le photographe du Shah de Perse à Téhéran, étant venu à Mesched vêtu du costume européen, crut pouvoir pénétrer là sans s'être fait reconnaître de ses coreligionnaires. Quelques zélés mollahs, prenant pour un membre des légations ou un touriste cet intrus, couvrirent de malédictions le malheureux, qui, en un clin d'œil, fut environné d'une demi-douzaine d'énergumènes; ces derniers le frappèrent jusqu'à ce qu'il tombât sur le sol, et il ne dut son salut qu'à l'arrivée d'un de ses amis.

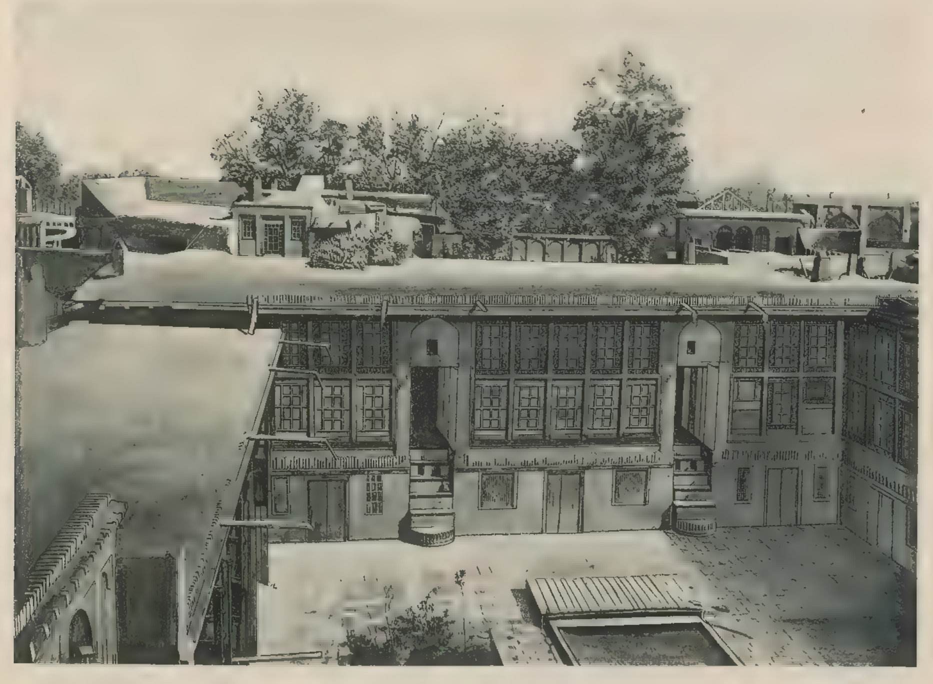
Il n'est pas toujours aisé de savoir si l'on se trouve dans l'enceinte sacrée ou non, car les chaînes ne sont fixées qu'aux deux portes principales; pour tout le dédale de ruelles reliées avec les autres quartiers de la ville, il n'y a pas de distinction, aussi la plus élémentaire prudence conseille de se munir d'un guide connaissant parfaitement la topographie des lieux.

Les mariages provisoires. C'est dans l'enceinte du Best que s'élèvent les demeures des femmes provisoires que les saints pèlerins ont le droit d'adopter pendant leur séjour à Mesched dans des conditions déterminées; cette institution a pour but de procurer sur terre aux fidèles un avant-goût des joies qu'ils rencontreront dans le paradis de Mahomet.





INTÉRIEUR DE LA COUR D'UN MARCHAND DE CÉRÉALES



UNE MAISON PARTICULIERE

Il est de règle établie que les pèlerins n'ont qu'à s'adresser à un mollah pour se procurer une de ces femmes qui devient épouse légitime pour 15 jours ou 1 mois. La cérémonie se passe en la présence d'un prêtre, et elle est dûment constatée par un acte scellé du cachet de chacune des parties. On paie alors les honoraires sur lesquels l'officiant prélève sa part, et l'union est légalement accomplie. Quand le moment de la séparation est venu, le pèlerin quitte Mesched pour se diriger vers ses propres pénates, souvent éloignées de plusieurs semaines de marche, et la femme, après un célibat obligatoire de 28 jours, reprend sa carrière d'épouse momentanée.

A ce point de vue, Mesched est certainement une des villes les plus immo-



INTÉRIEUR DE LA MAISON D'UN DERVICHE ANTIQUAIRE. A MESCHED
M. Césari, inspecteur général des douanes.

rales de toute l'Asie, et nous n'oserions affirmer que la présence de ces compagnes provisoires pour pèlerins n'exerce pas une attraction sensiblement plus forte que le tombeau tant vénéré de l'Imam Reza.

Le commerce des antiquités.

Samedi 7 septembre. — Il n'existe pas à Mesched d'autre antiquaire patenté que l'illustre Bernardi, déjà nommé ; mais les Arméniens sont gens pleins de ressources, et ils ne tardent pas à faire savoir, de par la ville, qu'il y a des Faranghis amateurs de vieux pots cassés ou de

vieille ferraille sans utilité. On commence alors à apporter un peu de bibelots, mais ce sont en général des pièces dépourvues d'intérêt dont les prix atteignent des proportions fantastiques. Les Orientaux, en effet, ne se préoccupent pas de la valeur réelle d'un objet, ils cherchent dans leur tête la somme qu'ils pourraient bien en demander et cette somme est indéfiniment multipliée, car il leur paraît difficile de s'arrêter à un prix quelconque. Je me souviens d'un certain vase orné d'un joli décor estimé 4000 francs le matin quand on vint m'en parler pour la première fois, et qui, à 4 heures de l'après-midi, avait atteint le chiffre de 12000 francs, son propriétaire l'augmentant d'heure en heure de 200 tomans.

Circulation dans Mesched après le couvre-feu.

Ayant été priés à dîner, ce jour-là, au consulat général de Russie, nous nous y rendons précédés d'un serviteur tenant d'une main un énorme bâton, tandis que de l'autre il porte une immense lanterne pliante. Ce fanal est du reste loin d'être inutile, car les rues de Mesched ne brillent pas par leur éclairage. Il est d'usage ici de proportionner le diamètre de la lanterne à la qualité du personnage dont elle doit guider les pas.



FANOUS OU LANTERNE PLIANTE

Après un dîner des plus cordiaux, nous jetons un coup d'œil sur les nombreuses divinités indiennes qui ornent les meubles et les tables du salon du consul ; M. de Klem, qui a longtemps, en effet, habité les Indes, en a rapporté des bibelots du plus haut intérêt.

Vers les 11 heures, nous regagnons notre domicile, précédés du même fanal imposant.

Passé le couvre-feu, il est défendu de circuler dans la ville sans être muni d'un mot d'ordre qui, ce soir-là, était Khiva et Khorassan. Au détour d'une rue, en approchant d'un poste de police, le soldat qui montait la garde tranquillement accroupi sur sa natte appelle notre guide à l'ordre ; ce dernier répond : « Ce n'est pas à moi de me déranger, commence d'abord par bouger toi-même. » Le factionnaire, occupé à fredonner une chanson sur un rythme monotone, lui répond : « Eh bien, si tu ne veux pas venir, passe au large et suis ton chemin. »

En Perse, du reste, bien des choses se font en chantant. Je me souviens

avoir entendu des maçons occupés à construire un mur qui disaient à leurs servants : « Passe-moi la brique, Ah! Ah! Ah! » et « qu'Allah te bénisse, répondait le servant, Ah! Ah!... Ah! » « Mon enfant, donne-moi le mortier, Ah! Ah!... Ah! Jette-moi encore une brique, mon fils, Ah! Ah!... Ah!... Frère, jette-moi une demi-brique, Ah! Ah!... Ah!... Donne-moi du mortier, oh mon père, Ah!... Ah!... Ah!..., etc...

Les bateliers dans les ports de mer, les portefaix dans les entrepôts, tout le monde chante en travaillant, sous prétexte que cette musique rythmée rend le travail plus aisé.



CONSTRUCTION D'UNE MAISON PAR DES OUVRIERS TURCOMANS

La tombe de Hadji-Rabi; ses revêtements céramiques.

Dimanche 8 septembre.—L'une des excursions les plus agréables à faire de Mesched est celle de la tombe de Hadji-Rabi (Khojah-Rabi), à 5 ou 6 kilomètres de la ville. Après avoir suivi une route bordée de hauts murs en terre, on parvient à la porte d'une jolie mosquée où reposent les restes du saint homme qu'on dit avoir été l'ami personnel et le tuteur de l'Imam Reza. Le tombeau, placé au milieu, est recouvert d'une sorte de chemise de bois ornée simplement de moulures, mais il est fort probable que sous cette grossière enveloppe se trouve un mausolée en précieuses faïences... En notre qualité d'impurs, il ne nous fut pas possible de pénétrer dans le sanctuaire, mais un gardien bienveillant nous permit de placer sur le seuil de la porte un appareil photographique qui a enregistré les merveilleux lambris de faïence garnissant l'intérieur de cet édifice.

A l'angle de chacune des parties rentrantes du soubassement sont fixées de petites colonnes en pierre dure, surmontées d'un chapiteau en nid d'abeilles. Les panneaux qui sont le long des murs forment des dessins d'une rare élégance,

mais le gardien, lui-même, de ce précieux tombeau n'a pu résister au plaisir de transformer en monnaie sonnante et trébuchante quelques-unes de ces jolies petites briques octogonales au ravissant décor.

Le monument qui contient le tombeau est fort agréablement situé au milieu d'un grand jardin plein de verdure, que traverse un ruisselet d'eau claire. Quatre piscines réunies par de petits canaux entourent la mosquée. Cet édifice fut élevé par Shah Abbas sur les ruines d'une construction plus ancienne; il est surchargé de faïences décorées. L'intérieur des niches, dont sont garnis les murs extérieurs, était autrefois revêtu de carreaux dont le plus grand nombre ont malheureusement disparu. Le dessin, fort joli, est très compliqué et se prêterait beaucoup plus à l'ornementation intérieure d'un palais qu'à une décoration monumentale; il y a là de beaux tons violacés, des émaux blancs sur bleu et une importante décoration en mosaïque qui est souvent d'un très heureux effet. Autour des clefs de voûte on voit d'immenses étoiles travaillées avec un art délicat, tandis que les arêtes sont garnies de colonnettes en pierre noire surmontées de chapiteaux en forme de nids d'abeilles.



CE QUI SUBSISTE D'UN DES PORTAILS LATÉRAUX DE HADJI-RABI, PRÈS DE MESCHED

Voyage en poste. Lundi 9 septembre. — On commence à parler de départ, mais en Perse c'est là un projet qu'il est bon de caresser longtemps avant de le faire aboutir. Ce n'est du reste pas une petite affaire que de régler la question des transports avec les entrepreneurs qui ont monopolisé ce service.







LA PORTE DE LA MOSQUÉE DE HADJI-RABI — MM. VINCHON ET CÉSARI



SOUS LES MURS DE LA VILLE — UN POTIER DE TERRE

Au milieu d'une grande cour où sont entassées pêle-mêle les voitures aux formes les plus diverses, on nous invite à choisir notre véhicule.

En général, on se sert de la diligence ou de la calèche pour les voyages de quelque importance. Le premier de ces véhicules contient deux banquettes parallèles au siège du cocher, et derrière une mince cloison se trouvent deux autres banquettes placées perpendiculairement aux premières. La partie avant, le coupé, est réservée aux voyageurs, tandis que les serviteurs et les menus bagages s'entassent tant bien que mal dans le second compartiment. Le toit du véhicule présente aussi de grands avantages, car on peut y amarrer quelques légers colis.



LA COUR DE LA POSTE AUX CHEVAUX, A MESCHED

La question des bagages, dits de main, est extrêmement compliquée, car elle dépend du bon vouloir du chef de poste : en général, on n'accorde que 15 kilos par voyageur, ce qui est tout à fait insignifiant pour un pays où l'on doit transporter avec soi, outre sa nourriture et sa cuisine, les ustensiles de campement et de couchage les plus indispensables.

Je renonce à décrire les hésitations en présence des véhicules qu'on nous propose. Après mûre réflexion, nous choisissons une vieille calèche de la forme de celles qui ont fait les beaux jours des Champs-Elysées sous le second Empire.

Les roues de ce malheureux véhicule sont si disjointes et tordues que nous craignons de ne pouvoir sortir de Mesched. Toute la carrosserie même semble si usée qu'elle ne puisse l'être davantage. Le maître de poste nous promet de consolider le tout avec quelques bandes de fer, après quoi, ajoute-t-il, la voiture sera en état de faire au moins une quarantaine de fois encore le trajet de Mesched à Téhéran... C'est là une théorie plus ou moins discutable, mais enfin c'est une théorie, et les événements nous prouvèrent que le chef de poste n'avait pas tort.

La récolte des bibelots a été plutôt maigre ici; toutefois on m'a montré un petit morceau de soierie du quinzième siècle représentant cinq personnages tissés à même l'étoffe, qui est bien le plus beau document que j'aie jamais rencontré. Son propriétaire me le fit désirer longtemps, mais enfin nous finissons par faire un échange contre une jumelle à prisme qui l'avait plus particulièrement séduit.

La ville morte de Tus.

Les touristes amateurs de curiosités qui passent à Mesched entendent dire tout autour d'eux : « Si vous aimez les antiquités, il ne faut pas oublier d'aller à Tus; il y a là une ville détruite, où, rien qu'en grattant le sol, on trouve les plus beaux spécimens de carreaux à reflets métalliques qu'on puisse rêver. » Sur la foi de cette promesse, je m'y suis rendu et j'ai pu voir l'emplacement de cette cité fameuse dans l'histoire ancienne du Khorassan, surtout connue des Européens comme la patrie du grand poète Firdausi. Tus est située à environ 25 kilomètres au nord-ouest de Mesched; dans la plaine on distingue encore très nettement les restes des fortifications qui enserraient la ville arabe et s'étendent sur une circonférence d'environ 6 à 7 kilomètres. A l'angle nord-est on aperçoit les ruines d'une citadelle assez élevée, mais qui est remblayée presque jusqu'à la hauteur des murs.



LE NAGHARA-KHANEH, A TUS (ENVIRONS DE MESCHED)

La Tour des Tambours.

Le seul monument resté debout au milieu de tous ces vestiges des temps lointains, est un grand dôme qui fut probablement jadis une mosquée, mais qui est actuellement connu comme le Naghara-khaneh ou Tour des Tambours. C'est à tort que certains auteurs ont considéré cet édifice comme le tombeau de Firdausi, car les voyageurs qui ont parcouru cette région vers le milieu du dix-neuvième siècle déclarent que la tombe du







SUR LA ROUTE DE MESCHED

UN MÉNAGE DE PERSANS ALLANT EN PÈLERINAGE



SOUS LES MURS DE MESCHED

LES LAVANDIÈRES

poète était située à quelque distance plus au sud du Naghara-khaneh; elle n'existait déjà plus en 1880, et sur son emplacement germait un verdoyant champ de blé.

Le pont. Légende sur sa construction.

Outre le Naghara-khaneh, il reste un magnifique pont jeté sur le Keshef-Rud, qui passe en bas de l'ancienne ville. On raconte à son sujet une légende assez curieuse. Mahmud de Ghazna, honteux des mauvais traitements qu'il avait fait subir au poète Firdausi, lui envoya un jour, en présent, plusieurs chameaux chargés d'or. Mais, hélas! la caravane, en arrivant à Tus, rencontra le convoi funèbre qui trans-



LE PONT DE TUS, SUR LE KESHEF-RUD

portait à sa dernière demeure le corps du poète. Dédaignant d'accepter les largesses d'un monarque qui avait été si ingrat envers son frère, la sœur de Firdausi prit l'argent envoyé, mais l'utilisa pour la construction d'un pont et de canaux destinés à approvisionner la ville en eau.

Revue des troupes de Mesched.

Mardi 10 septembre. — Ce serait une noire ingratitude que d'oublier de mentionner ici l'accueil si cordial que nous avons reçu dans la maison du directeur général de la Douane. Autour d'une habitation des plus confortables, s'étend un beau jardin où croissent les plus jolies plantes qu'on puisse rêver. Il y a là une pièce d'eau et d'innombrables ruisselets permettant d'irriguer toutes ces belles fleurs aux merveilleuses couleurs.

Mais ce n'est plus l'heure de nous attarder à contempler la pureté sans égale du firmament; c'est réellement aujourd'hui que nous quittons la ville sainte, et nous devons faire nos préparatifs pour affronter la route de Mesched à Téhéran.

On dirait que c'est pour nous rendre honneur qu'on a mobilisé ce matin toutes les troupes de Mesched pour une grande revue. En effet, on voit bientôt

arriver sur la grande place des groupes de soldats qui quittent les postes de police disséminés dans la ville, où ils exercent l'active surveillance que nous avons pu constater hier au soir. Peu à peu de nombreux soldats sortent des boutiques ou des échoppes du bazar, où le manque à peu près complet d'appointements les oblige à pratiquer les métiers les plus divers, pour ne pas dire les plus lucratifs.

Tous ces honorables troupiers viennent se ranger au son du tambour, et de temps à autre un clairon jette un petit air tout à fait martial, qui réunit une troupe de badauds venus pour admirer l'armée régulière. On se sépare ensuite pour recommencer un peu plus loin. Ce sont à peu près les seuls exercices auxquels nous ayons assisté.

Les bains publics. Leurs enseignes.

Non loin de la place se trouvent quelques-uns de ces établissements de bains publics si facilement reconnaissables aux grossières peintures qui en décorent les abords. Le sujet semble être toujours le même : le combat du héros Rustam contre le Dive Sefid; une foule d'hommes et de femmes vient contempler cet événement, et la longue théorie des assistants se développe sur les murs peints à la chaux. Un des autres signes caractéristiques permettant de reconnaître les bains, c'est la présence d'innombrables pièces d'étoffe en cotonnade rouge rayée qui sèchent à la porte. C'est là l'unique peignoir que l'on offre au bon musulman venu pour purifier son corps suivant les préceptes du Coran.



MOSQUÉE EN RUINES, A MESCHED
AU PREMIER PLAN, TOITURES D'UN BAIN PUBLIC.

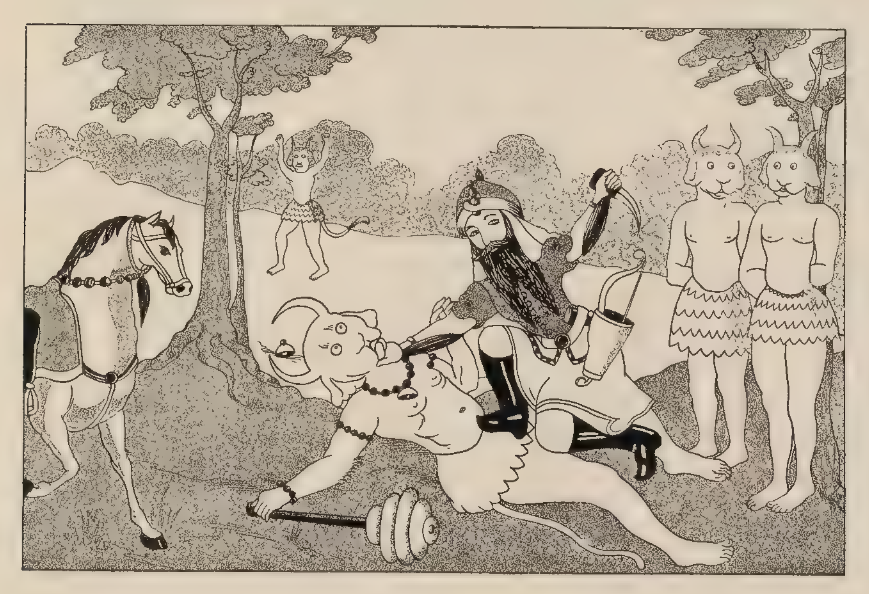
Il paraît que ces bains publics sont d'une saleté repoussante; en raison des pâtes épilatoires dont font usage les musulmans pour faire tomber le duvet dont sont couvertes certaines parties de leur corps, on trouve dans l'eau, semblables à des mousses marines, des fragments de chevelure qui viennent se plaquer sur les corps des gens auxquels ils n'ont jamais appartenu.

L'eau n'est renouvelée qu'une fois tous les huit jours, et on se contente le soir, suivant l'expression du pays, de l'écrémer, c'est-à-dire de retirer les impuretés qui sont remontées à la surface. Aussi les musulmans riches, et qui ont quelque souci de la propreté, évitent-ils avec soin de fréquenter ces établissements où s'étale une promiscuité vraiment un peu trop encombrante.

Les bains pour les femmes persanes.

Certains bains sont particulièrement réservés aux femmes, tandis que d'autres reçoivent les individus des deux sexes. Dans ce dernier cas, le service est alterné et certaines heures ou même certains jours sont réservés spécialement pour la visite des femmes.

Le bain est pour la femme persane, avec les visites aux cimetières, une



LE HÉROS RUSTAM COMBATTANT LE DIVE SÉFID

des grandes jouissances de sa vie de recluse. Pour elle, c'est un véritable club où elle donne rendez-vous à ses amies, et il n'est pas rare qu'elle y passe la plus grande partie de la journée à fumer le kalian, à causer et à manger des sucreries.

La teinture au henné.

Au bain, les femmes occupent aussi leur loisir à se teindre les cheveux et les sourcils; souvent même elles dessinent sur leur corps d'étranges emblèmes représentant des arbres, des animaux et même des astres. Par une singulière coquetterie, elles ne manquent pas d'utiliser leur nombril comme motif de décoration et l'agrémentent d'ornements rayonnants. Toutes ces merveilles artistiques ne sont pas cachées par les vêtements, car, en raison de la forme de leur ajustement, la poi-

trine et une partie du ventre se trouvent le plus souvent complètement à nu.

Quand une dame entre au bain, le bon ton veut qu'au moment où elle pose le pied sur le seuil de la première porte des étuves, elle écrase sous le talon de sa chaussure un petit nombre de noix, et qu'ensuite elle se rende nu-pieds jusqu'au bord de la piscine, sur la margelle de laquelle elle doit s'asseoir.

L'épilation. Les ablutions commandées par la religion sont indispensables à l'hygiène même de la vie musulmane qui se déroule sous un climat brûlant, et c'est pour suivre les commandements religieux avec plus de rigidité que les disciples de Mahomet suppriment avec un soin méticuleux



PETIT BANC DE PÉDICURE, ALBATRE ORIENTAL (DIX-HUITIÈME SIÈCLE)

(Collection de l'Auteur)

tout ce que la nature a pris soin de faire pousser sur certaines parties de leur corps. Pour l'accomplissement de ces obligations, hommes et femmes se servent toujours, à l'issue du bain, du « *nura* », qui n'est autre chose qu'une petite lime fine; ils emploient également une composition faite avec de l'arsenic réduit en pâte, à l'aide d'un peu d'eau, dont l'application sur la peau détruit en quelques minutes les poils jusque dans leur racine.

Pour faire cette opération, il est bien séant d'avoir recours aux bons offices d'une amie; aussi généralement les baigneuses se mettent en cercle, et, tout en se rendant l'une à l'autre ce mutuel service, elles échangent mille devises joyeuses qui les remettent un peu de la vie morose qu'elles mènent ordinairement.







LA TOILETTE APRÈS LE BAIN

D'après les « Lettres sur la Perse », par M. Tancoigne, 1817

Les bains sont généralement divisés en deux spacieux compartiments, dont le premier sert de vestiaire et le second de piscine. La première pièce est garnie de bancs en pierre qui courent le long des murs, et sont couverts de riches tapis sur lesquels les clients déposent leurs vêtements.

Le bain. Le baigneur se rendant dans la piscine doit se remettre entre les mains du masseur qui, après l'avoir fait coucher sur le sol, verse sur lui un grand nombre de seaux d'eau chaude, jusqu'à ce qu'il soit bien mouillé et échauffé : alors l'étuviste met la tête du patient sur ses genoux et lui frotte la barbe et les moustaches avec le suc du henné qui les teint en rouge vif; après une nouvelle aspersion d'eau chaude, il procède à un massage en règle qui ne



POLISSOIRS EN ONYX ORIENTAL, EMPLOYÉS POUR LA TOILETTE DES PIEDS PAR LES DAMES PERSANES
(DIX HUITIÈME ET DIX-NEUVIÈME SIÈCLES) *(Collection de l'Auteur)*

dure pas moins de trois quarts d'heure. Une troisième fois, le baigneur est arrosé avec de l'eau aussi chaude qu'il peut la supporter, puis savonné et ensuite immergé dans la piscine où il s'ébat pendant quelques instants, après quoi il est séché au moyen de peignoirs en cotonnade chauffés. Il n'a plus alors qu'à se rendre dans la première pièce pour se reposer et reprendre ses vêtements.

En raison de la cherté du combustible, les maisons de bains sont chauffées soit avec des déchets de bois, des buissons d'épines, des broussailles, de la paille, du fumier séché, des os ou des vieilles carcasses d'animaux; aussi l'atmosphère qu'on y respire est-elle affreusement empestée, et l'élévation de la température rend ce séjour presque insupportable à ceux qui n'en ont pas une longue habitude.

L'industrie à Mesched. Les cuivres et les tapis. La ville de Mesched est un centre très important au point de vue du commerce; les industries locales cependant sont peu nombreuses.

Tout d'abord on rencontre les articles de chaudronnerie en cuivre jaune,

emboutis ou martelés à la main; ce sont notamment des samovars et des pots à eau destinés à la consommation locale, et qui sont exécutés à l'imitation des articles russes importés de la ville de Toula. On fait aussi, à l'intention des pèlerins, des têtes de kalians en cuivre gravé et ciselé tout incrusté de petites turquoises.


TÊTE DE KALIAN EN OR INCRUSTÉE D'ÉMAUX (DIX-HUITIÈME SIÈCLE) (*Collection de l'Auteur*)

On vend également aux pieux voyageurs de fort mauvaises chandelles, et cette industrie est rendue assez prospère par ce fait que les pèlerins fanatiques considèrent les produits fabriqués par les Faranghis comme impurs pour le but qu'ils leur destinent.

Les tapis fabriqués à Mesched ne jouissent pas en Perse d'une très grande faveur; ils manquent en général de finesse et le dessin en est peu intéressant, néanmoins, cette industrie est assez florissante. Ils sont établis sur des métiers de 2 mètres et demi, de 3, de 4 et de 5 mètres. Leur prix est calculé à la surface et l'unité est le *mukata*, dont il y a 26 au *zar*, unité équivalant à 1 mètre 40 centimètres. A la suite de la dernière crise, on a augmenté un peu cette mesure et on tolère qu'il n'y ait plus que 20 *mukatas* au *zar*. La valeur suit naturellement les fluctuations des prix de la laine. Les tapis sont tissés, pour la plupart, avec de la laine d'automne et sont exportés en Europe et en Amérique par Constantinople. Les qualités les meilleur marché sont vendues par la colonie persane établie à Vienne aux environs du Ring.


BRÛLE-PARFUMS EN BRONZE INCRUSTÉ D'ARGENT, DECORÉ D'UNE INSCRIPTION EN CARACTÈRES COUFIQUES (QUATORZIÈME SIÈCLE) (*Collection de l'Auteur*)

Manufacture de cigarettes. Les bijoutiers et les tisserands.

Il y a dans la ville trois petites manufactures de cigarettes, dont il se fait une énorme consommation dans la région. Une centaine d'ouvriers sont employés à ce travail. Le tabac vient du Ghilan,



VUE INTÉRIEURE D'UN ÉTABLISSEMENT DE BAINS PERSANS
(D'après l'Album de Flandrin et Coste, 1843-1845)

mais depuis quelques années on s'occupe aux environs de Mesched de la culture de cette plante.

La bijouterie d'argent est très florissante, et l'on fabrique surtout de grosses bagues couvertes de filigranes; le chaton est garni d'une grosse turquoise qui, dans les bijoux bon marché, est remplacée par une simple perle de verre.

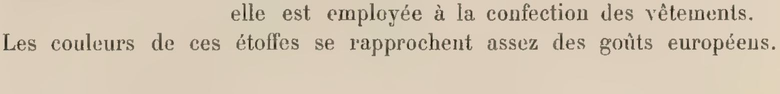
MONTURE DE MIROIR EN CERTOSINE (XIXe SIÈCLE) (*Collection de l'Auteur*)

L'industrie du tissage produit des étoffes de coton très estimées qui sont surtout exportées en Transcaspie, où elles servent à confectionner les vêtements des Turcomans.

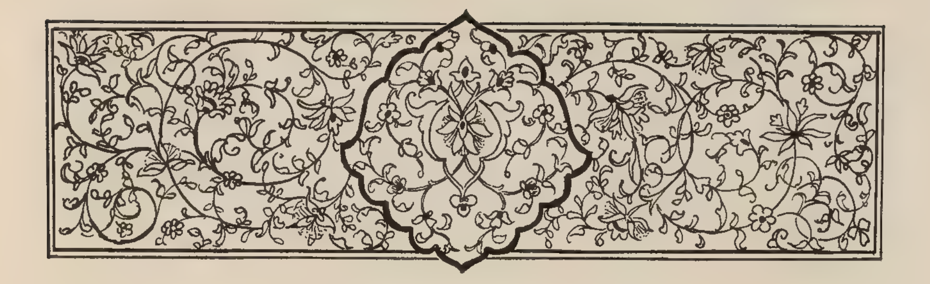
Il existe à Mesched environ 200 métiers pour le tissage de la soie. Les étoffes qu'on fabrique sont de tons très criards, où dominent les rouges et les verts.

Les tissus de laine fabriqués à Mesched sont de deux qualités. La première, connue sous le nom de « Haft Rang » (sept couleurs), est faite en poils de chèvre ou en laine de mouton; elle est exportée à Hérat où l'on en fait les « Puggaris ». La deuxième qualité, dénommée « Istambouli », est destinée tout spécialement à l'exportation à Constantinople, où elle est employée à la confection des vêtements.

Les couleurs de ces étoffes se rapprochent assez des goûts européens.







CHAPITRE IV

De Mesched à Nichapoor

En route pour Téhéran. — Les environs de Mesched. — Sur la route de Shérif-Abad : l'armement des voyageurs. — Les femmes en voyage. — Un passage difficile. — Shérif-Abad. — Un changeur emprisonné. — Un grand seigneur en voyage. — Les visières mobiles. — Pèlerins revenant de Kerbala. — Hassein-Abad. — Le henné. — En route vers Kadamgah. — La mosquée de Kadamgah et le bazar. — Les Bohémiennes. — Arrivée à Nichapoor. — Nichapoor dans l'antiquité. — Histoire de Nichapoor. — La maison de poste. — Visite au banquier. — Les bureaux de la banque : vérification du numéraire.— Les bazars de Nichapoor.— Fabrication des feutres ou *koschmah*. — Les restaurants indigènes. — Derviches et rapsodes. — Rupture d'un marché. — Appareil pour la fête de Moharrem. — Une enseigne de kava-khaneh. — Histoire du roi de Perse et du banquier. — Les environsde Nichapoor.



Mais revenons maintenant à notre départ pour Téhéran, car nous avons fort à faire avant que toutes les questions ne soient réglées. Il y a d'abord des difficultés presque insurmontables au sujet de la pesée de nos bagages. Le vérificateur s'obstine à employer une balance persane du système dit Romaine, et à faire la tare avec des poids russes. Il s'ensuit une discussion qui s'envenime au point qu'on se menace de part et d'autre de se faire un mauvais parti. Heureusement que, suivant l'habitude du pays, ce ne sont là que de banales figures de rhétorique, et on n'échange pas la moindre chiquenaude. Toutefois, ces aménités ont indisposé l'employé de la poste, qui se venge en nous comptant comme bagages nos propres manteaux, cannes, parapluies, etc.... Ces cérémonies préparatoires étant

terminées, il nous déclare que nous ne pouvons prendre avec nous dans notre véhicule que quinze « batmans », c'est-à-dire environ 45 kilogrammes. Comme nous sommes affligés d'une quantité de bagages d'un poids quinze fois supérieur, cette prétention équivaudrait à nous réduire au dénûment le plus complet, aussi force nous est alors de louer un chariot supplémentaire, qui coûte la modique somme de 800 francs; c'est évidemment à ce résultat que visaient les efforts des gens de la poste en nous cherchant toutes ces



LA COUR DE LA POSTE AUX CHEVAUX A MESCHED.
PORTRAIT DU SERVITEUR DE M. CÉSARI

noises. Enfin, à quatre heures, notre petite caravane réussit à s'ébranler et nous quittons la ville par la même avenue que nous avions suivie le jour de notre arrivée. Nous retrouvons à la porte les mêmes petits mendiants qui nous traitent de saints pèlerins et appellent sur nous les bénédictions d'Allah. Cette abondance de vœux ne nous coûte que quelques chahis, à ce prix-là ce n'est vraiment pas la peine de s'en passer. Derrière cette avant-garde de gamins hurleurs, marche le gros de la troupe composée d'aveugles, de derviches munis de leur hache et de tout un peuple de mendiants qui tendent la main d'une façon pitoyable; quelques pièces de monnaie jetées dans la









LES POTIERS DE TERRE FABRIQUANT LES BRIQUES CUITES & LA POTERIE DESTINÉE A CONTENIR DE L'EAU



LES MURAILLES DE LA VILLE
Vue prise du côté de la campagne

poussière, et toute cette foule se bat et se déchire pour se partager une si belle aubaine : pendant ce temps nous nous esquivons au plus vite. La sortie s'effectue sur un pont étroit qui, il y a quelques années encore, pouvait être coupé en cas d'alerte.

Les environs de Mesched.

Aux environs de la ville se tiennent des marchands de melons ou de pastèques. De chaque côté de la voie sont creusées de véritables fondrières provenant de l'enlèvement des terres destinées aux briqueteries voisines. On rencontre aussi des fours où l'on cuit ces larges dalles d'argile destinées aux constructions; puis, après avoir suivi une longue route à travers les murs des jardins, on parvient en rase campagne. Un dernier coup d'œil jeté en arrière nous montre encore une fois dans tout son éclat la belle coupole d'émail bleu de la mosquée, qui resplendit comme une gigantesque turquoise taillée par quelque héros des temps fabuleux de la Perse. Les minarets d'or jettent un point lumineux dans le rideau d'arbres au vert feuillage qui les masque par instant, pour les laisser réapparaître avec un éclat toujours nouveau.



FABRICATION DES BRIQUES DE TERRE SÉCHÉES AU SOLEIL

Nous passons à proximité des deux cimetières destinés aux Européens. L'un est réservé aux Russes et aux Arméniens, l'autre est le champ de repos des sujets anglais et belges. Ces nécropoles sont entourées de hautes murailles en terre, et elles possèdent des portes flanquées de tourelles qui les font ressembler à de véritables forteresses. Du reste, dans ce pays, les moindres constructions isolées prennent des airs tout à fait belliqueux. Le plus petit village a une allure de place forte, et un simple jardin potager ou un verger a plus de créneaux et de tours qu'une ville frontière d'un Etat européen.

Sur la route de Shérif-Abad. L'armement des voyageurs.

Cette route, qui conduit de Mesched à Nichapoor, est aussi fréquentée que nos plus belles voies d'Europe. A chaque pas on rencontre d'interminables caravanes qui remontent vers Mesched. Sont-ce des pèlerins ou bien avons-nous affaire à des marchands? Qui peut le dire, car leur accoutrement et leurs bagages sont identiques. Quel que soit le but de leur voyage, ils témoignent de bien peu de confiance dans leurs concitoyens, car, depuis les plus riches négociants jusqu'aux plus humbles bergers, tout ce monde est armé jusqu'aux dents. Que ce soient des gens de Chiraz, faciles à distinguer avec leurs hauts bonnets en tronc de cône, ou que nous rencontrions des habitants de Téhéran, avec leurs chapeaux formant une sphère complète, tous semblent de véritables arsenaux vivants. Sous l'aisselle, ils portent un long yatagan recourbé dont la poignée de fer poli brille aux derniers rayons du soleil; leurs ceintures sont de formidables râteliers où s'entassent pistolets à pierre ou à piston et longs couteaux à manche de morse, sans oublier le respectable tuyau de pipe qu'ils se passent si fraternellement de bouche en bouche.

Mais ce n'est pas tout, leur armement ne serait pas complet s'ils n'avaient pas le dos coupé par un immense fusil porté en bandoulière. Cette arme présente à elle seule un véritable poème. Étant donnés la longueur du canon et son poids considérable, il ne peut pas être question de la tenir en joue comme un simple fusil de chasse européen; aussi un long support jumellé, dont le galbe imite celui des cornes de bouquetin, sert d'appui à cette pièce d'artillerie portative. La déflagration de la poudre s'obtient à l'aide d'une capsule que fait éclater le choc de la batterie. On conçoit combien est longue et difficile la mise en place d'un pareil engin; il arrive assez fréquemment que la capsule ne part pas, en raison de l'humidité qui a détérioré le fulminate, ou bien encore qu'elle ait été perdue au cours d'une manœuvre maladroite. Quoi qu'il en soit, le résultat est le même..... Il ne faut cependant pas trop plaisanter cette arme, car des gens de bonne foi nous ont assuré avoir vu partir ce fusil et même tuer du gibier. Ces engins préhistoriques sont laissés aux plus pauvres paysans de l'intérieur, et les gens qui fréquentent les villes se servent de Winchester ou de Martini, réellement redoutables et d'une très grande portée.

Toutes les carabines d'origine étrangère ont été naturellement introduites en contrebande, et c'est, hâtons-nous de le dire, une des branches du commerce d'importation les plus florissantes.

Les femmes en voyage.

Sur les routes du Khorassan, on rencontre au moins autant de femmes que d'hommes. Elles se tiennent bien droites et sont emboîtées dans des selles profondes posées sur le dos des ânes. Le plus souvent elles maintiennent un enfant sur l'arçon de la selle, tandis







ENVIRONS DE LA VILLE — LE REPAS DES TCHERVADARS TURCKMENS



ENVIRONS DE LA VILLE — MARCHANDS AMBULANTS VENDANT DES PAINS ET DES FRUITS

que leur dernier-né est encore dans leurs bras. Les malheureux ânes ont à supporter, outre cette tribu de voyageurs, toute une quantité de bagages placés dans d'immenses courgines (sacs formés de tapis), qui pendent le long de leurs flancs. Il y a de tout dans ces enveloppes, des provisions, des marchandises et quelquefois, pour ceux qui n'ont pas eu le moyen d'acheter des armes modernes, un épieu, souvenir des temps anciens. Tout ce peuple se dirige vers la ville sainte.


ENVIRONS DE SHÉRIF-ABAD
TROUPE DE PÈLERINS SE RENDANT A MESCHED

La route est assez monotone. On longe de petits ruisseaux qui, dans la saison des pluies, se transforment en de véritables torrents. Ces derniers se frayent à travers la plaine un passage dont les traces subsistent dans le sol, marquées par de profondes ravines, que parsèment de gros quartiers de roches entraînés par la violence des eaux.

Cette première nuit de marche vers la capitale de la Perse a quelque chose de grandiose. Le ciel, au moment du coucher du soleil, est d'une teinte délicieusement dégradée qui passe du rose perle au mauve très pâle, puis brusquement les étoiles apparaissent plus brillantes et plus vives que


PETITE SOURCE DANS LA STEPPE, AUX ENVIRONS DE MESCHED

nous ne les avions jamais vues; la lune elle-même, si nacrée et si luisante, semble s'être mise en frais de coquetterie pour venir souhaiter aux voyageurs la bienvenue dans cette contrée, où les nuits sont idéalement belles. Au crépuscule, le paysage prend un aspect étrange; hommes et choses, tout

ce que nous rencontrons maintenant sur la route se découpe en ombres chinoises d'une parfaite netteté sur un fond parcimonieusement éclairé.

Notre premier relai, en quittant Mesched, nous amène à un petit kava-khaneh, véritable taudis où la poussière et la saleté règnent en maîtresses. Des individus sont là qui fument du tabac ou s'intoxiquent avec de l'opium; tout en buvant de minuscules tasses de thé ou en se délectant de tranches de pastèques, dont la chair rouge est toute constellée des points noirs que forment les graines.

Un passage difficile. Sur la route de Mesched à Shérif-Abad, il y a un passage difficile et même assez dangereux. C'est le chef de la station lui-même qui nous conduit : un grand diable avec un chapeau plat aux formes contournées, qui se silhouette d'une façon fantastique sur le ciel..... Rien n'est amusant comme de l'entendre adresser à ses quatre chevaux des discours interminables, et surtout leur poser de véritables questions dont les réponses, malheureusement, ne parviennent pas à nos oreilles d'infidèles.

Notre conducteur marche à la tête de son attelage, et la pente est si rapide que la voiture semble avancer presque perpendiculairement au-dessus de la tête des animaux qui la traînent. On sent des soubresauts violents indiquant que nous venons de franchir quelques quartiers de roches oubliés là par l'ingénieur persan qui construisit la route. Il ne faut cependant pas se montrer trop exigeant, car on a refait complètement le chemin. Quand j'y suis passé il y a quelques années, la montée était si épouvantable qu'il fallait, avant d'entreprendre l'ascension, décharger la voiture de tout son contenu. On y attelait deux ou trois chevaux de renfort, et à grands coups de fouet on faisait partir l'équipage à fond de train, bien heureux si en haut de la côte il n'y avait rien de gravement endommagé.



PORTE DU CARAVANSÉRAIL DE SHÉRIF-ABAD

Shérif-Abad. Nous couchons à Shérif-Abad, où nous sommes arrivés à 10 heures et demie du soir. Faute de place dans le caravansérail, on nous a donné un logement au premier étage d'une maison dont les fenêtres manquent totalement de carreaux.

Mercredi 11 septembre. — Debout à 5 heures et demie du matin, nous

admirons le curieux spectacle du campement des pèlerins. Ils sont venus en si grand nombre, qu'ils couvrent la plaine aussi loin que peut s'étendre le regard. Réunis par groupes de cinq ou six, ils sont occupés à faire leurs prières ou leurs ablutions. Les gens riches ont des tentes toutes blanches où ils entassent leurs femmes, tandis qu'une demi-douzaine d'eunuques veillent jalousement à la porte. Il y a là plusieurs milliers de personnes venues de tous les coins de la Perse.



CAMPEMENT DE PÈLERINS, A SHÉRIF-ABAD

Parmi la foule qui grouille sous nos yeux, on distingue les paysans à leur large pantalon bleu, dont la couleur se marie admirablement avec les longs voiles dont sont enveloppées les femmes. De temps à autre, le turban blanc d'un mollah se distingue au milieu de l'uniformité de ce peuple de croyants, qui arrivent en si grand nombre poussés par l'ardeur de leur foi. En passant rapidement, nous distinguons quelques femmes habillées de pantalons verts qui recouvrent tout le pied chaussé d'une minuscule babouche.

Un changeur emprisonné. Au moment de nous remettre en route, on vient nous annoncer l'élargissement de l'oncle du serviteur qui nous avait accompagnés d'Askhabad à Mesched. Ce vénérable parent exerçait la profession de changeur dans la ville sainte, mais, comme tous ses collègues, il se gardait de donner à ses clients le prix exact, et, au lieu de 20 chahis au kran, il n'en remettait que 19. Le maître de police le fit appeler et lui demanda pourquoi il prélevait un bénéfice illégitime. Toutefois, ce haut fonctionnaire daigna lui faire comprendre qu'il avait manqué à tous ses devoirs en ne remettant pas à l'autorité la moitié du gain qu'il faisait. Sur l'intervention de puissants protecteurs, le banquier fut relâché, mais on lui retint quatre krans comme amende. Furieux, il retourna à ses petites affaires, sans même penser à remercier ceux qui s'étaient entremis pour obtenir sa libération.

Nous quittons Shérif-Abad peu après le lever du soleil, et vraiment,

avec cette lumière intense qui tombe autour de nous, le décor est merveilleux. A la sortie du village, la route débouche dans un immense cirque tout entouré de montagnes et nous traversons un joli petit cimetière, dont les tombes bien alignées ou les dalles en pierre dure montrent un sentiment d'ordre et de propreté qu'on rencontre très rarement ailleurs.

Un dernier regard sur le magnifique ciel bleu qui se reflète dans le calme miroir de l'étang, autour duquel sont venus camper les futurs Meschedis, et nous nous engageons dans la montagne.

Un grand seigneur en voyage.

Mais voici qu'un nuage de poussière nous annonce l'arrivée de quelque haut personnage. C'est en effet un seigneur d'importance qui s'avance au milieu de ses cavaliers. A côté de lui est son cuisinier, confortablement installé à califourchon sur un grand mulet, qui porte dans de vastes courgines toute la batterie de cuisine néces-



GRAND SEIGNEUR SUIVI DE SON CUISINIER

saire à la préparation des repas journaliers. Devant ce noble sire marche son fauconnier, l'oiseau au poing, et vraiment ce défilé a grand air.

Peu après, le paysage change d'aspect et les montagnes du second plan apparaissent toutes violettes à travers les brèches du premier plan. Les collines qui s'élèvent le plus près de nous sont formées de roches presque noires. De temps à autre on aperçoit une source entourée de saules ou de mûriers, près de laquelle les voyageurs fatigués trouvent un charmant lieu de repos.

Les visières mobiles.

La plupart des hommes que l'on rencontre ont eu l'ingénieuse idée, pour se protéger contre les ardeurs du soleil, de munir leur coiffure d'une immense visière mobile composée d'un large morceau de cuir retenu par des lanières. C'est tout un art que de savoir utilement





LE CARAVANSÉRAIL ET LES FORTIFICATIONS DU VILLAGE DE SCHERIFF-ABAD



INTÉRIEUR DU VILLAGE DE SCHERIFF-ABAD

employer cet abat-jour d'un ordre spécial. En effet, quand, à midi, le soleil tombe d'aplomb sur la tête, cet accessoire se dresse perpendiculairement au front de l'individu, comme s'il faisait partie de quelque gigantesque casquette ; si, au contraire, vers le milieu de l'après-midi, le soleil est aux trois quarts de sa course, la visière immédiatement est tournée de ce côté et le bord s'incline vers le sol. Le cavalier qui chevauche vers l'est au moment où l'astre du jour va disparaître, transforme la visière en couvre-



LA CUISINE DES PÈLERINS AU LEVER DU JOUR, AUX ENVIRONS DE SHÉRIF-ABAD, PRÈS DE MESCHED

nuque, de sorte qu'à une certaine distance l'homme paraît avoir la figure tournée vers la croupe de son cheval.

Sur cette route de Mesched, on rencontre des échantillons de tous les habitants de la Perse. Les gens de Chiraz se mêlent par petits groupes à ceux du Mazenderan, tandis qu'à côté d'eux marchent des Turcs : c'est ainsi qu'on dénomme les rudes montagnards de l'Azerbaïdjan reconnaissables à leur belle prestance, et particulièrement appréciés pour bien des services. Nous croisons aussi quelques gens du Caucase, faciles à reconnaître à leur blouse de serge noire, qu'une large ceinture de cuir toute cloutée d'argent maintient serrée à la taille.

Pèlerins revenant de Kerbala. Soudain, nous entendons des chants; les voix sont plus fortes que mélodieuses; ce sont des religieux voyageurs qui reviennent du lointain pèlerinage de Kerbala.

De temps à autre, on croise des voitures de poste qui transportent le courrier; sur les sacs de dépêches sont entassés une vingtaine d'hommes

et de femmes qui semblent vivre là dans un parfait accord et continuent leur route avec une placidité que les plus abominables cahots n'arrivent pas à leur faire perdre.

Hassein-Abad. Vers midi, on s'arrête à Hassein-Abad, où nous dévorons notre déjeuner dans une construction qui ressemble assez à un énorme nid de guêpes construit en terre séchée au soleil.

Aux arbres voisins de la hutte sont attachés des ânes et des chevaux de selle. Un petit ruisseau bordé de saules arrose la station ; d'innombrables saignées ont été faites à ce minuscule cours d'eau, et de ces mille petits bras partent des filets d'argent qui viennent arroser les champs voisins.



LE CARAVANSÉRAIL DE HASSEIN ABAD

Nous vivons en parfaite intelligence avec les hommes chargés de conduire nos attelages ; ils semblent nous prendre un peu sous leur protection, et, pour nous montrer leur condescendance, ils nous offrent la pipe dont ils viennent de tirer chacun tour à tour quelques bouffées. Nous baissons certainement dans leur estime quand nous leur déclarons que nous ne fumons pas. Ces pipes ne contiennent chacune que quelques pincées



APPAREILS POUR LA CUISSON DU HENNÉ (DIX-HUITIÈME SIÈCLE) (Collection de l'Auteur)

d'une poudre de tabac jaune produisant une fumée âcre, mais dont le goût violent semble avoir pour eux un attrait tout particulier.

Le henné. Notons en passant l'emploi excessif que l'on fait du henné pour la coloration du système pileux, tant chez les hommes que chez les animaux. Les chevaux blancs, en effet, ont presque toujours une longue ligne de henné marquée le long de la colonne vertébrale, tandis que sur leur croupe se détache l'empreinte d'une large main destinée probablement à rappeler celle du Prophète.

Les hommes eux-mêmes, et particulièrement les vieillards, usent et abusent de ce colorant; aussi n'est-il pas rare d'apercevoir de vénérables barbes jadis blanches transformées en un rouge magnifique. Les ongles, la paume de la main et les doigts de pieds subissent la même opération.

Les gens du peuple portent des espèces de chaussons montants, tissés en laine très épaisse et décorés de couleurs voyantes qui leur donnent l'aspect de tapis. Par-dessus, ils portent une sandale de toile blanche fabriquée à Ispahan.

En route vers Kadamgah. La plupart des voyageurs que l'on rencontre sont gravement occupés à manger des melons et des pastèques; il faut voir avec quelle dextérité ils savent ouvrir une de ces cucurbitacées, faire tomber d'un mouvement sec les graines, détacher la pulpe, les couper



MENDIANTS PRES DE HASSEIN-ABAD

en petites tranches et avaler ces dernières avec une promptitude que les buadrumanes les plus distingués leur envieraient certainement.

La route qui conduit à Nichapoor est relativement bonne, et les chevaux

marchent à vive allure. Nous continuons à longer la chaîne de montagnes d'où se détachent de petites ramifications qui s'étendent perpendiculairement à la ligne principale. A un certain moment, le paysage présente deux ou trois plans successifs éclairés avec une très grande netteté. On a devant soi une véritable palette de peintre avec du rouge et du noir, sur laquelle se détache le vert des arbres, tandis que des roches grises ou rouge-brun forment un violent repoussoir au premier plan.

De temps à autre, on aperçoit sur les crêtes des montagnes des villages puissamment fortifiés. Sont-ils encore habités, ou ne sont-ce plus que des ruines imposantes? c'est ce que l'on ne pourrait savoir qu'en montant faire une petite enquête; mais le temps presse car nous voulons arriver à l'étape avant la nuit, ils garderont donc leur secret ces vieux murs en terre glaise aux singulières dentelures, que les pluies et les vents, autant que la main des hommes, ont sculptés de fantastique manière.



ALI FAISANT LA CUISINE DANS LE CARAVANSÉRAIL DE KADAMGAH

La mosquée de Kadamgah et le bazar.

De place en place, on retrouve de petites sources formant oasis au milieu de la plaine déserte; puis voici apparaître une vallée plus verte et plus fertile que celles que nous avons rencontrées jusqu'à présent. Au centre est un beau jardin tout peuplé de grands arbres au milieu desquels on voit se profiler sur l'azur du ciel la belle coupole en émail bleu de la mosquée de Kadamgah. Nous parvenons sur la place publique, où nous obtenons un légitime succès de curiosité. Au milieu de la route est un énorme tronc de sycomore complètement creusé par le temps; il sert d'abri à un troupeau de moutons qui attendent tranquillement que pour eux sonne la dernière heure : c'est en effet la réserve d'un boucher de l'endroit. Nous assistons à l'immolation d'un de ces êtres sans défense, et l'exécuteur, après avoir coupé la gorge de sa victime, fait couler tout le sang dans le ruisseau, se conformant ainsi aux préceptes du Coran qui défendent de souiller la terre même avec le sang des animaux; il se livre ensuite à un dépeçage méthodique. Les débris de cette opération sont confiés au fil de l'eau dans laquele, quelques pas plus loin, viendront se désaltérer les bons musulmans,





KADEM-GA, PRÈS DE NICHABOOR — UN ESSIEU DE CASSÉ!



HASSEN-ABAD, PRÈS DE NICHABOOR — L'ENTRÉE DU CARAVANSÉRAIL

car ils ont foi dans leurs textes sacrés qui leur apprennent que toute eau courante est bonne à boire.

Les Bohémiennes. Pendant qu'on dételle les chevaux et qu'on prépare le relai, je remonte le cours du petit ruisseau pour arriver jusqu'au pied de la mosquée, que je vis déjà en réparation il y a une dizaine d'années.



LA MOSQUÉE DE SEYID-ABAD

Je retrouve avec satisfaction le même échafaudage et constate avec plaisir que les Orientaux n'ont rien à envier aux Parisiens sous le rapport de la lenteur à restaurer les monuments publics. Des huttes de bohémiennes sont installées près de la mosquée. Il y a là deux femmes au visage complètement découvert, qui portent sur le front et sur les joues des tatouages formant des signes cabalistiques; elles sont vêtues d'amples manteaux jaunes à grands ramages, et leur teint fortement bronzé, ainsi que la régularité de leurs traits, décèlent leur origine hindoue. Ces femmes, probablement la mère et la fille, cherchent à s'emparer de nos personnes pour nous dire la bonne aventure. Pour deux krans, mon ami M. Vinchon fait tomber le voile qui

lui cachait sa destinée, et la moderne devineresse rend l'oracle suivant : « Tu es déjà un grand homme, mais un jour viendra où tu iras chez un autre homme encore beaucoup plus grand que toi; ce dernier te recevra avec honneur, il te retirera lui-même ta chemise et te couvrira d'une magnifique chemise de soie. Dans la suite, tu seras parfaitement heureux et tu te marieras fort convenablement. Sur tes vieux jours tu deviendras en tout point semblable au consul de Russie... » Pour expliquer ces prophéties, il est bon de rappeler ici l'influence considérable que notre allié exerce dans tout le Khorassan; aussi la situation du consul de Russie paraît-elle, à ces gens de mentalité plutôt simple, quelque chose d'analogue au rôle que, dans les contes de fées, jouent le roi et le prince Charmant.



SEYID-ABAD
BOHÉMIENNE VOULANT ABSOLUMENT DIRE LA BONNE AVENTURE A M. VINCHON

Mais il faut nous arracher à ces troublantes pythonisses et nous remettre en route vers Nichapoor. Vingt-quatre kilomètres nous séparent encore de cette ville. Au départ, nous sommes entourés et obsédés par des mendiants très sales qui exhibent leurs pustules et leurs plaies dans le but d'exciter notre pitié. Mais le dégoût triomphe de tous nos bons sentiments, et nous n'avons qu'une idée, c'est de quitter ce voisinage incommode.

Les Persans vivent dans un complet mépris des plus simples lois de l'hygiène. Ainsi, dans les différents villages que nous avons traversés, nous avons constaté que, pour jouir d'un peu de fraîcheur, ils installent volontiers leur lit en bois au-dessus du petit cours d'eau qui traverse leurs habitations et qui est abondamment fourni en moustiques, les meilleurs colporteurs de la fièvre et de la plupart des épidémies.

A chaque relai on change de cocher, et c'est une manière peu fatigante de passer en revue les différents costumes du Khorassan. Les vêtements sont assez divers, mais il y a un certain gilet en feutre extrêmement épais qu'on retrouve presque toujours. Souvent ce gilet sert de cartouchière, et dans ce cas de petites poches en cuir sont ménagées de telle façon qu'on puisse glisser dans chacune d'elles une de ces énormes munitions employées dans les fusils Martini ou Winchester.

Arrivée à Nichapoor. Avec la nuit close nous sommes à Nichapoor. Pour éviter de traverser l'intérieur de la ville, on nous fait contourner les remparts et traverser les cimetières tout parsemés de tombes aux briques symétriquement placées. Au milieu de ces champs de repos, la vie se continue plus intense que jamais, et le sabot d'un âne ou le moyeu d'une voiture entr'ouvre parfois le coin de quelques-unes de ces chambres de la



ENTRÉE DE NICHAPOOR
ARRIVÉE D'UNE CARAVANE DE PÈLERINS SE RENDANT A MESCHED

mort, qui deviennent ainsi un garde-manger accessible aux chacals et autres rôdeurs de nuit.

La route se continue au milieu des fondrières et des briqueteries; on trouve à chaque pas ces fabricants d'anneaux de *kariz*, dont on fait une si grande consommation pour amener l'eau de la montagne dans la plaine.

Enfin voici la maison de poste, où le maître de céans nous offre un confortable logis dans deux petites pièces toutes garnies de tapis afghans. C'est son propre « home » qu'il met ainsi à notre disposition : nous saurons lui en témoigner notre reconnaissance quand le moment du départ sera venu.

Nichapoor dans l'antiquité. La ville de Nichapoor, malgré son apparence délabrée, a été considérée autrefois comme un des joyaux de la Perse et un des paradis de l'Iran; c'était le Nisaya ou Nisoa béni d'Ormuzd et le lieu de naissance du Dionysus de la légende grecque. Les merveilles de cette ville ont été célébrées par de nombreux chroniqueurs du temps passé, et, pour la caractériser, on disait que son enchantement se trouvait exprimé dans les multiples du nombre 12. On connaissait en effet dans les environs de Nichapoor 12 mines de turquoises, de cuivre, de plomb, d'antimoine, de fer, de sel, de marbre et de pierre à laver, 12 cours d'eau découlant des collines avoisinantes, 1200 villages et 12000 canaux dérivant

12000 sources. Lord Curzon nous donne sur l'origine de la ville les renseignements suivants :

« Le nom de Nichapoor est populairement dérivé de *Nei* (roseau) ou *Ni-No* (nouveau) et *Sapor*, la tradition étant que Sapor bâtit cette cité sur l'emplacement d'un lit de roseaux. La ville était cependant plus ancienne



LE VIEUX PONT DE NICHAPOOR

que Sapor, puisque sa fondation légendaire est attribuée à Thamourasp, un des rois pichdadiens, le quatrième en descendant de Noé, et sa véritable étymologie *Niw* (en persan moderne *nik*), c'est-à-dire bon, et *Sapor*.

Histoire de Nichapoor.

» Cette ville fut, dit-on, détruite par Alexandre le Grand et reconstruite soit par Sapor Ier, soit par Sapor-Zulaktaf (les deux sont constamment confondus dans la tradition persane). Le fondateur de la nouvelle cité s'était élevé une immense statue qui resta en place jusqu'à l'invasion arabe. La ville de Sapor n'était cependant pas sur l'emplacement de la moderne Nichapoor, mais considérablement plus au sud-est, où ses ruines sont encore visibles autour d'une tombe au dôme bleu, sur la gauche de la route. Nichapoor, qui a été détruite puis reconstruite, plus qu'aucune autre ville de la Perse se releva promptement sous la domination arabe, et devint successivement la capitale de la dynastie Tahéride, de Mahmoud de Ghazna, quand il fut gouverneur du Khorassan, puis de la puissante dynastie des Seldjoucides. Le premier sultan de cette dernière lignée, Togrul-Beg, en avait fait sa résidence et lui fit atteindre l'apogée de sa splendeur.

» Un grand nombre de voyageurs témoignent de sa munificence et de son renom. Au dixième siècle, le pèlerin arabe El Istakhri dit que la cité formait un carré d'une étendue d'un farsakh sur chaque côté, ayant quatre portes et deux faubourgs populeux. Au onzième siècle, Nasiri-Khosru déclare qu'elle







Les fortifications de Nichapoor vues de l'intérieur

était l'unique rivale du Caire. Un sage arabe dit de ses canaux et de son peuple : « Quelle belle cité serait Nichapoor, si ses canaux étaient au-dessus du sol et sa population au-dessous ! » Un autre écrivain, Abu-Ali-el-Alewi, déclare qu'elle était « plus grande que Fostat (Vieux Caire), plus peuplée que Baghdad, plus parfaite que Busrah et plus belle que Kairwhan. Elle avait 44 quartiers, 50 principales rues, une mosquée splendide et une bibliothèque renommée dans le monde. Elle était une des quatre cités royales de l'empire du Khorassan. »

A partir du douzième siècle, Nichapoor subit des fortunes diverses.



BOUTIQUE ET LOGEMENT D'UN BOULANGER DANS LE BAZAR DE NICHAPOOR

Après avoir été dévastée par les Turcs en 1153, puis par les hordes mongoles en 1220, la malheureuse cité fut ravagée périodiquement du douzième au quinzième siècle par de violents tremblements de terre ; puis les Mongols, les Turcs et les Tartares s'en emparèrent successivement et l'amenèrent à l'état de ruine où elle se trouvait au dix-huitième siècle. En 1747, Nichapoor tomba au pouvoir de l'Afghan Ahmed-Abdali qui, au lieu de la détruire comme ses prédécesseurs, s'appliqua au contraire à la restaurer, tant et si bien qu'en 1796 elle avait repris son ancienne splendeur. C'est à cette époque qu'elle passa aux mains de l'usurpateur Kadjar, Agha-Mohamed-Khan, et depuis lors elle resta toujours un apanage de la cour de Perse.

Actuellement, la ville de Nichapoor renferme environ 20 000 habitants.

Elle est surtout un grand centre d'agriculture, et les environs produisent en abondance le blé, l'orge, le coton et le millet. On récolte aussi une grande quantité de fruits, surtout des raisins, qui sont séchés et livrés à l'exportation.

Depuis quelques années on s'adonne dans le district de Nichapoor à la culture de l'opium, au grand détriment des autres céréales.

Le cimetière abrite la tombe du poète Omar-el-Khayam, qui se trouve dans un jardin fort négligé, et il est à craindre que les Persans modernes ne se soucient peu de faire la moindre dépense pour empêcher la disparition complète de ce monument.

La maison de poste.

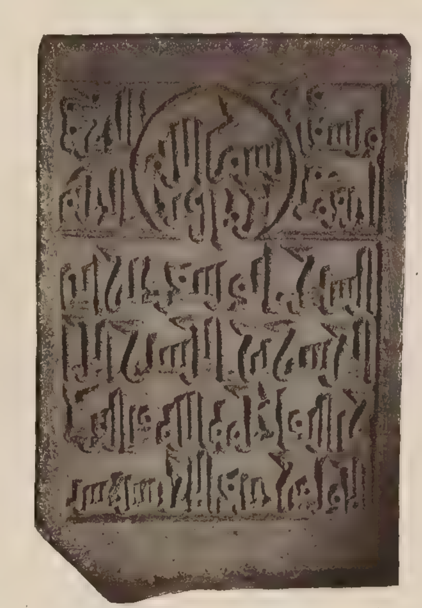
12 septembre. — Nous sommes vraiment confortablement installés dans les petites chambres du Chapar-Khaneh. Le maître de poste, décidément témoigne d'une grande confiance, il nous a laissé la garde de tous ses vêtements de cérémonie soigneusement pliés dans de grandes étoffes de cotonnade; au-dessus, et placé comme un véritable trophée, trône son magnifique chapeau d'astrakan, religieusement recouvert encore du papier de soie rose dans lequel il lui a été livré par le marchand. C'est du reste une coutume constante, pour les gens soigneux, de transporter ainsi enveloppé leur vénérable couvre-chef, qu'ils ne sortent de sa housse que dans les occasions de grandes cérémonies.

LA COUR D'UN CARAVANSÉRAIL DE MARCHANDS DE COTON A NICHAPOOR

Les Persans ont toujours la tête couverte. Les serviteurs à l'intérieur de la maison vont, viennent, vaquent à leurs différents services toujours coiffés de leur bonnet, qu'ils ne quittent sous aucun prétexte.

Sous ce bonnet d'astrakan, ils portent une petite calotte en toile blanche, souvent brodée à jour, de la forme connue chez nous sous le nom de polo.

Nos petites chambres forment une véritable lanterne, tant il y a de portes et de fenêtres. Pour rendre le logis à peu près habitable, il nous faut calfeutrer une grande partie de ces ouvertures avec des bâches et des couvertures qui empêchent un peu le vent de régner en maître dans notre habitation. Nous pénétrons dans notre domaine par un escalier rapide qui conduit sur le toit des écuries de la poste. De l'autre côté, dans une sorte de petite véranda, nous pouvons nous tenir pendant les plus chaudes heures de la journée pour jouir du coup d'œil des passants qui entrent ou qui sortent de la ville.



ÉPITAPHE TOMBALE GRAVÉE SUR SERPENTINE, 496 DE L'HÉGIRE (1102-1103), TROUVÉE A NICHAPOOR *(Collection de l'Auteur)*

Visite au banquier. Nous devons aujourd'hui nous rendre chez le banquier, sur lequel on nous a donné, à Mesched, une lettre de change. Dans les grandes villes comme la patrie de Firdausi, les petits banquiers populaires ou *sarafs* sont très nombreux, mais leurs transactions sont limitées aux prêts et aux échanges. Comme le Coran interdit le prélèvement d'intérêts, leur montant, au moment où l'opération s'effectue, doit être ajouté à la somme principale pour former l'ensemble de la dette. Le bureau de change n'est autre, généralement, qu'une petite boutique ouverte au milieu du bazar. Le banquier, même quand il est riche, a coutume de se tenir assis, les jambes croisées sur un coussin; à côté de lui se trouve une boîte en fer, sorte de coffre-fort portatif, dont la serrure à musique rend un son plus ou moins harmonieux, chaque fois qu'on tourne la clef.

Suivant son importance, le banquier est assisté d'un ou de deux mirzas, ou scribes, assis à ses côtés, et chargés de faire les calculs ou de prendre note des opérations effectuées. Sur le comptoir se trouvent des piles de cuivre (de Shahis), qui servent plutôt d'enseigne que de monnaie de change. Les cours sont réglés sur ceux de l'Europe et de l'Inde. L'argent russe, princi-

palement dans le Khorassan, est d'une circulation très courante. On emploie indifféremment les pièces d'or ou d'argent ou les roubles-papier. En 1883, le shah de Perse prohiba le commerce du papier-monnaie russe, mais, en raison des grandes facilités qu'il procure dans les échanges, ce genre de transaction n'a jamais cessé de subsister.

Ici, on ferait mentir le proverbe qui dit qu'aux gens intègres il ne reste pas d'argent entre les doigts, car, pour avoir compté quelques centaines de krans, les extrémités des mains sont complètement métallisées.

Le bureau de la Banque. Vérification du numéraire.

Notre banquier de Nichapoor n'est pas un homme facile à trouver; cependant, après d'innombrables pourparlers, des visites infructueuses à sa maison des champs, nous obtenons que cet honorable commerçant nous accompagne dans le bazar et nous conduise à son bureau situé, par un curieux hasard, précisément dans le même caravansérail où j'avais reçu l'hospitalité dix ans auparavant. Après nous avoir fait cérémonieusement asseoir sur des tapis, nous assistons à un concert exécuté par les différentes serrures que l'on ouvre pour tirer, du fond d'un énorme coffre en fer, un sac de cuir aux formes rebondies. Avec un beau geste, le banquier en verse négligemment le contenu sur les tapis de la pièce, et se met en devoir de retirer les pièces notoirement mauvaises. Il est utile, en effet, d'expliquer que toute pièce de monnaie qui a été fendue au cours de la frappe doit être refusée. Il en est de même si elle est rognée ou par trop usée. Comme il sied à des gens de qualité, nous ne nous abaissons pas jusqu'à compter nous-même notre argent, nous en déléguons le soin à notre serviteur. Celui-ci s'accroupit devant un grand plateau de bois de forme évasée. Le banquier, placé à une des extrémités, jette les pièces de monnaie sur la tablette, et Ali qui les reçoit doit les examiner d'un coup d'œil rapide pendant qu'elles glissent sur le plan incliné. Si quelque pièce lui paraît douteuse, il la jette de côté et elle est alors remplacée. En l'espèce présente, il s'agissait de compter 1 500 francs de notre monnaie, c'est-à-dire environ 3 000 krans. Pour éviter les erreurs,



BATIMENT DU HAREM D'UN RICHE PERSAN DE NICHAPOOR, AUJOURD'HUI TRANSFORMÉ EN MAGASIN A COTON
AU PREMIER PLAN SE TROUVE UNE PRESSE SERVANT A COMPRIMER LES BALLES

le banquier psalmodie le chiffre indiquant le nombre de pièces comptées jusqu'au moment où elles sont acceptées définitivement. Il faut estimer à environ une petite demi-heure le temps nécessaire pour pratiquer cette simple opération de banque (1).

En galant homme, notre *saraf* a tenu à me faire cadeau d'une curieuse épitaphe tombale gravée qui remonte au douzième siècle de notre ère (2). Par échange de politesse, je lui demandai la permission de lui faire son portrait, qu'il ne manquera pas de recevoir un jour ou l'autre; mais sera-t-il content de son photographe, c'est là une question vraiment troublante. Il s'était cependant mis en frais de toilette et avait revêtu sa plus belle robe de laine brune, tandis que sur sa tête et à la ceinture il arborait fièrement la verte couleur indiquant sa descendance plus ou moins directe du Prophète et son titre incontesté de Seyide.



NOTRE BANQUIER DE NICHAPOOR REVÊTU DE SON GRAND MANTEAU DE CÉRÉMONIE.

Les bazars de Nichapoor. Pour rentrer chez nous, nous faisons une longue promenade à travers le bazar, demandant à tous ces honorables commerçants s'ils n'auraient pas quelques antiquités curieuses à nous vendre; la récolte est nulle, nous ne rencontrons guère qu'un succès de curiosité avec nos casques et nos vêtements européens.

Les bazars sont encombrés de marchandises européennes, surtout de bimbeloterie allemande ou russe, et on ne voit guère d'articles français.

Parmi les métiers indigènes qui s'exercent sous nos yeux, nous citerons tout d'abord l'impression de ces toiles de coton connues sous le nom de *kalemkars* : ce sont de grands rideaux formés de tissus écrus, sur lesquels on imprime, à la planche, des dessins noirs d'un style assez grossier.

(1) Préface, chapitre III.
(2) Voir la description de ce monument et sa traduction dans la préface, chapitre II.

Fabrication des feutres ou koschmah.

L'une des grandes industries de Nichapoor est la confection de ces couvertures qu'on désigne, dans le pays, sous le nom générique de « *koschmah* ». La fabrication de ces feutres est assez singulière ; après avoir cardé la laine à l'aide de ces longs instruments qui ressemblent à des harpes antiques, on forme sur le sol une couche bien égale de ce fin duvet, qui est ensuite arrosé avec de l'eau de savon. Pour le réduire en pâte, le fabricant le foule d'abord aux pieds au son d'une curieuse musique rythmée. Quand cette pâte a pris un semblant de consistance, les artisans, au nombre de quatre ou cinq, se mettent à genoux devant l'étoffe, et ils la roulent très soigneusement en la frappant le long de la paume de leur main et en remontant ensuite jusqu'au coude. Cette opération se fait en cadence, et, pour se donner du cœur à l'ouvrage, les foulons chantent les innombrables couplets où est célébrée la gloire d'Allah et l'incomparable vertu de son lieutenant Ali.


OUVRIERS TRAVAILLANT A CARDER LE COTON A L'AIDE D'UN INSTRUMENT EN FORME DE HARPE


PRÉPARATION DE LA LAINE DESTINÉE A LA FABRICATION DU FEUTRE OU « KOSCHMAH »

Ce métier de foulon doit être particulièrement dur, car les ouvriers

travaillent agenouillés et le poids du corps porté en avant, de façon à donner une plus forte pression sur l'étoffe. J'ai vu notamment quelques vieux compagnons qui finissaient par avoir les muscles entièrement rongés par l'âpreté de ce tissu de laine qui, pendant 16 ou 18 heures de suite, est énergiquement frotté le long de leurs avant-bras.

Ce feutre est, en général, brun ou de couleur très foncée, la couleur crème ou blanche est réservée pour la fabrication plus soignée. Quand on veut obtenir des types de luxe, on incruste dans la pâte des laines de couleur disposées symétriquement de façon à réaliser des dessins géométriques. Cette application



FABRICATION DU FEUTRE OU « KOSCHMAH »

doit être donnée au moment où la laine est amollie par l'aspersion de l'eau de savon.

Les restaurants indigènes.

Dans toutes les rues du bazar, on rencontre d'amusants petits restaurants indigènes faciles à reconnaître à leur attirail de clochettes et de marmites suspendues au-dessus de la table, où sont exposés les plats mis en vente. Toute cette quincaillerie soigneusement astiquée devait, à l'origine, donner une idée avantageuse du soin avec lequel était entretenue la vaisselle plate, en cuivre étamé, dont les clients avaient à se servir. Les clochettes placées au centre servaient à annoncer que les plats sortaient du four et invitaient les clients à venir prendre leur repas.

Maintenant, tout cela est bien changé, la nourriture est préparée dans

d'immenses marmites, et servie aux clients dans des assiettes ou dans des écuelles de fer étamé fabriquées en Russie ou en Allemagne; on ne sonne plus les cloches pour indiquer que le repas est prêt, mais on sert à toute heure du jour un brouet verdâtre, dont l'aspect et l'odeur impressionnent bien péniblement les estomacs européens.

Derviches et rapsodes. En rentrant dans notre demeure, nous croisons, au milieu du bazar, un derviche qui psalmodie une chanson sur un rythme plutôt gémissant; à certains moments il s'anime et son récit doit devenir bien palpitant, car il se démène en poussant d'horribles cris. Très



FEMMES ET ENFANTS OCCUPÉS A LAVER LE LINGE PRÈS DES MURS DE NICHAPOOR

calmes et formant cercle autour de lui, les boutiquiers et les badauds écoutent sa voix sans que leur visage reflète la moindre émotion. Nous évitons ce groupe, car par définition les derviches aiment peu les Européens, et il suffirait d'un mot sorti de sa bouche pour que tous ces assistants, si calmes en apparence, soient ravis de trouver l'occasion de nous faire un mauvais parti.

Rupture d'un marché. Tandis que nous écoutons un chanteur populaire qui, confortablement installé dans un Kava-Khaneh, retrace d'une voix lamentable les péripéties de l'assassinat d'Ali et de Hussein, et commente les circonstances terribles de leur mort, un indigène nous apporte une petite







UNE PLACE AU MILIEU DU BAZAR

tasse de cuivre étamé assez curieusement ouvragée. « Combien demandes-tu pour cela? — Un toman, répond-il. — Je t'en donne 8 krans, c'est-à-dire 4 francs! » Après quelques légères hésitations, le marchand cède son bibelot et nous regagnons notre demeure. A peine rentrés, nous entendons un bruit infernal sur le toit des écuries formant terrasse devant notre porte : c'est un mollah accompagné d'un nombre respectable de Seyides qui vient nous réclamer la tasse tout en rapportant l'argent; nous refusons et barricadons notre porte; de l'autre côté on frappe à coups redoublés; les oisifs s'assemblent et commentent l'événement; nous refusons toujours de reprendre notre argent. Après une bonne bousculade et devant l'émeute qui devient grandissante, on nous conseille de rompre notre marché et de reprendre notre argent. Pour éviter les ennuis qui pourraient nous arriver, nous écoutons la voix de la sagesse et restituons le bol en cuivre, que le demandeur se hâte d'emporter en le cachant dans son sein. Le maître de poste veut bien nous expliquer que cette revendication provient du prix élevé que nous avons donné pour cet objet; il n'aurait pas fallu, suivant lui, offrir plus du dixième de la valeur, sous peine d'éveiller les soupçons et la cupidité des vendeurs. Bonne note est prise pour l'avenir, et nous ne nous montrerons plus si généreux.



CHARPENTE DE LA PIÈCE PRINCIPALE PROMENÉE DANS LES RUES DE NICHAPOOR LE 10e JOUR DE LA FÊTE DE MOHARREM

Les rapports que l'on a avec les disciples de Mahomet sont en général agréables. Ils sont polis avec une pointe d'obséquiosité même, et ils ne vous heurtent jamais en face. Quand on leur demande quelque chose, ils ne disent jamais non et promettent tout ce que l'on peut désirer, quitte ensuite à ne faire que ce qui leur convient, c'est-à-dire le plus souvent rien du tout.

Appareil pour la fête de Moharrem

En traversant une des places de Nichapoor, nous avons aperçu une curieuse construction en bois qui tient le milieu entre le catafalque et un appareil de gymnastique. Il paraît que cet assemblage de poutres est un des emblèmes sacrés qui sont promenés en grande cérémonie le dixième jour de la fête de Moharrem. A ce moment,

cet échafaudage est tout couvert d'oripeaux et de peintures au milieu desquels sont fixées des lanternes et d'autres appareils de luminaire plus ou moins perfectionnés. C'est en somme un emblème rappelant le fameux tapis qui est transporté chaque année en grande pompe de Constantinople à La Mecque.

Une enseigne de Kava-Khaneh.

Les Persans aiment beaucoup les représentations et les chants héroïques; ainsi à la porte du petit Kava-Khaneh, qui est près de notre demeure, des artistes du cru sont occupés à peindre des emblèmes allégoriques du plus bel effet : sur le mur qui vient d'être soigneusement passé à la chaux, le peintre a reproduit deux héros dont l'un a la tête couverte d'un casque, tandis que dans sa main se trouve une massue en forme de tête de bœuf. Lui faisant face, se trouve un autre paladin assis



UN KAVA-KHANEH ORNÉ DE PEINTURES MURALES PRÈS DES PORTES DE NICHAPOOR

près d'une table; il est revêtu de son armure et porte au côté un cimeterre. Ces deux sujets, d'allures assez archaïques, sont là pour représenter le passé glorieux de la Perse; mais le propriétaire du susdit Kava-Khaneh est un homme qui n'est pas ennemi des inventions nouvelles, et, pour prouver qu'il a beaucoup voyagé ou du moins qu'il a connu des gens qui ont été très loin, il a fait reproduire sur le trumeau de sa porte deux locomotives remorquant de problématiques wagons : cette naïve peinture donne l'impression que l'artiste a dessiné là une chose dont il a pu entendre parler, mais qu'il n'a jamais vue par lui-même. Les murs de ce petit cabaret sont décorés des emblèmes les plus variés; ici, c'est un vase tout rempli de belles fleurs, un peu plus loin, c'est une voiture portant de jeunes Persans qui semblent joyeuse-

ment mener la vie; enfin, voilà les armes parlantes, des samovars qui laissent couler dans des théières la bienfaisante eau bouillante qui va permettre de confectionner le thé réconfortant, sans lequel la vie semblerait impossible dans ce pays.

Vendredi 13 septembre. — Voici encore le désolant dimanche persan. Nous n'avons d'autre ressource que de nous installer sous le petit balcon en bois qui surplombe l'entrée de la maison de poste, et, tout en surveillant le pansement des chevaux, nous regardons une vieille corneille boiteuse qui, perchée sur le toit voisin, semble avoir pour mission de nous tenir compagnie. Nous voyant ainsi désœuvrés, le maître de poste vient s'asseoir près de nous et nous conte une petite histoire dont, paraît-il, des héros sont encore de ce monde.



CAVALIER, FEMME ET ENFANT DU KHORASSAN SOUS LES MURS DE NICHAPOOR

Histoire du banquier et du roi de Perse.

« Il y avait autrefois à Téhéran un banquier fort riche, menant grand train; ses écuries étaient remplies de jolies bêtes de la race la plus pure, et son harem peuplé de nombreuses femmes légitimes, concubines ou servantes, toutes plus jeunes et plus jolies les unes que les autres. Le palais qu'il occupait était entouré à l'extérieur d'une jolie galerie bordée par des colonnes de marbre précieux servant à supporter la terrasse supérieure. Mais cet état de félicité était trop complet pour être durable; le malheur entra chez ce trop heureux mortel sous forme d'un messager qui lui annonçait que son bien-aimé maître, le Shah, était en ce moment fort à court d'argent et qu'il serait heureux de trouver quelques fidèles sujets consentant à remplir les caisses de son trésor, à titre de prêt naturellement. Mais à bon entendeur, salut! Notre homme n'ignorait pas que prêter au roi, c'est un peu comme quand on prête à Dieu et qu'on ne revoit jamais, en ce monde, pas plus le capital que les intérêts. Le banquier, ayant

donc acheté certaines complaisances à la cour, put faire sa malle et emporter en Europe la plus grande partie de ses richesses. Quand, pour la seconde fois, le Shah envoya dans le palais du banquier, l'émissaire trouva la maison presque vide; c'est tout au plus si, dans la dernière chambre, il parvint à rencontrer le fils de la maison qui semblait désespéré, déclarant que son père l'avait privé de tout et qu'il était réduit à la plus extrême misère. Sans se laisser émouvoir par ces jérémiades et flairant là quelque mensonge, le Shah fit comparaître en son palais le jeune homme, et, sur son refus d'indiquer où était l'argent, il le condamna à la torture. Les fidèles serviteurs de Sa Majesté se saisirent du patient, lui lièrent les mains derrière le dos, puis, après lui avoir attaché les pieds à une barre de bois, se mirent à frapper en cadence. Pendant un bon moment, l'amour de l'argent soutint le courage du prisonnier et il garda un silence obstiné; à la longue, toutefois, sa douleur se trouvant trop aiguë, il déclara qu'en entrant chez lui par la porte d'honneur, la première colonne à gauche était creuse et contenait le trésor de son père. A peine la confidence eut-elle été entendue, que les sbires, armés de marteaux, se précipitèrent dans la demeure et éventrèrent la colonne, d'où les pièces d'or s'échappèrent sur les marches du perron en une jolie cascade au son argentin. Le fils du banquier fut remis en liberté, mais pendant la nuit, il profita du répit qui lui était laissé pour vider les autres colonnes qui étaient également creuses, et il jeta alors dans la boue du bassin qui se trouvait devant la porte le reste du trésor, puis s'empressa d'aller chercher un asile chez un ami sûr. Plusieurs années après, quand sa grâce lui fut accordée, il revint prendre possession de sa demeure, et retira du fond de la pièce d'eau le numéraire que personne n'avait été chercher dans une cachette cependant si simple. L'histoire raconte que, quand il se trouva à la tête de tout son pécule, il trouva plus prudent de l'envoyer dans une banque européenne plutôt que de le confier au sol ingrat de sa patrie. Notre homme vit maintenant très riche, entouré de la considération générale et à l'abri de toute vexation. »



PETITE FILLE SORTANT DU BAIN ET SE RÉFUGIANT DANS UN VERGER PRÈS DE NICHAPOOR







La traversée du cimetière aux portes de Nichapoor

Les environs de Nichapoor. Nous cherchons encore à interviewer le maître de poste, mais le malheureux a la fièvre, et il n'y a pas grand'chose à en tirer; il attribue son mal à un refroidissement ou au mauvais climat de Nichapoor, et il ne lui viendrait pas à l'idée d'accuser les moustiques ou les mouches plus ou moins mauvaises qui nous font une guerre acharnée, et contre lesquelles nous n'avons d'autre arme de défense qu'une sorte de petit drapeau en vannerie formant écran. Vers le milieu du jour, profitant du sommeil de notre guide, nous allons faire une promenade de quelques kilomètres le long d'un petit ruisselet qui coule au pied des murs de la ville. Dans le voisinage de cet important cours d'eau, il y a encore un semblant d'animation : des femmes en groupes nombreux sont occupées à laver leur linge et le laissent flotter quelque peu au courant de l'eau; plus loin, des petits garçons et des petites filles, dans le costume le plus primitif, s'amusent à patauger dans une sorte de marais, dont les potiers extraient la terre humide pour faire des briques. Ces petits enfants ont le corps aussi patiné par le soleil que les plus beaux bronzes florentins. Ils ne se trouvent nullement embarrassés de la légèreté de leur costume, mais l'appareil photographique leur cause une peur épouvantable, et, au bruit du déclic de l'objectif, ils se sauvent à toutes jambes pour aller se cacher dans les jardins voisins; l'un d'eux cependant, plus brave et plus compatissant que les autres, s'arrête un instant pour charger son petit frère sur son dos, et c'est avec ce précieux fardeau qu'il cherche à gagner les ombrages protecteurs.



LE CIMETIÈRE AUX PORTES DE NICHAPOOR
LA CHAPELLE SERVANT A LA TOILETTE FUNÈBRE DES MORTS

Tout autour de la ville de Nichapoor, des cimetières s'étendent à perte de vue. Les gens viennent là pour se reposer et deviser entre eux. Outre les indigènes, il y a aussi d'immenses troupes de corbeaux qui jacassent avec un entrain parfait et dédaignent même de s'en aller quand on passe près d'eux. Les environs de la ville sont convulsés par les trous creusés par les briquetiers, qui, de place en place, construisent de grands fours pour les nécessités de leur industrie. D'un peu loin, la plaine est assez semblable à

un champ rempli de taupinières. Après cette course d'exploration, nous rentrons au logis prendre le thé réconfortant, et nous attendons comme une suprême distraction la visite du banquier rencontré hier après midi et qui a promis de venir nous saluer. Nous continuons notre lutte contre les mouches, tout en contemplant le crépuscule qui descend peu à peu; insensiblement, le ciel prend une teinte lilas, cependant la lune s'élève graduellement; à un moment donné, toutes les choses que nous avons sous les yeux prennent une netteté plus grande sous l'effet de l'éclairage horizontal embrasant la terre, le sol de la route et les maisons elles-mêmes. Mais peu à peu les contours s'estompent et toutes les choses s'abîment dans la nuit; seule une grande tache d'or se montre encore à l'horizon et se reflète dans le ruisseau qui coule non loin de nous. Les champs de coton tranchent à peine sur la brousse un peu plus grise. Soudain, au pied d'un mur, on aperçoit une pointe lumineuse éclatante comme de l'argent : c'est la lune qui miroite dans un ruisseau au milieu d'un jardin. Les grandes bandes de corbeaux, rencontrées dans les cimetières il y a quelques heures à peine, semblent avoir terminé leurs colloques; elles traversent le ciel au-dessus de nos têtes et vont se perdre de l'autre côté de la ville. Un à un les gens rentrent dans leurs demeures, traînant derrière eux leurs puissants béliers, munis d'énormes colliers de cuivre. Tous ces gens marchent tranquillement, la pipe passée dans la ceinture. On sent qu'ils ont conscience d'avoir dignement rempli leur devoir pendant la journée écoulée, et ils vont prendre sur leur tapis un repos bien mérité.

Dans le petit Kava-Khaneh, voisin, le jongleur a fini d'entretenir ses auditeurs des hauts faits d'Ali.

On veille peu dans ce pays après le coucher du soleil, aussi le mieux est-il pour nous de suivre cette excellente coutume. Soudain, notre dîner est interrompu par des clameurs épouvantables; c'est un des cochers qui, ayant eu la langue trop longue, reçoit une correction bien méritée du chef des palefreniers. Notre guide est pris comme médiateur, et, après d'assez longs colloques, tout rentre dans le silence. On entend alors sonner le couvre-feu, et les bruits parviennent jusqu'à nous atténués par la distance et l'épaisseur des murs de notre logis.





CHAPITRE V

De Nichapoor à Sebzévar

En route vers Sebzévar. — Villages en ruines et glacières. — Chourab. — Mines de turquoises de Madan. — Exploitation du minerai. — Diverses qualités de turquoises. — La concession des mines de turquoises. — Le voisinage du Zaferanlou. — Entrée à Sebzévar. — Le caravansérail du marchand de laine. — Un drame à Sebzévar. — Fondation de Sebzévar : sa population, son commerce. — Le minaret de Khosrugird. — Première visite au bazar de Sebzévar. — Procession de pèlerins se rendant à Kerbala. — Seconde visite au bazar de Sebzévar. — Les bouchers. — Les antiquaires. — Un voyageur avisé. — Mendiant et policier. — Le chapelet musulman. — Un caravansérail. — Promenade sur les toits.



AMEDI 14 septembre. — Il s'agit de franchir en une seule étape la route qui sépare Nichapoor de Sebzévar. Jadis, on mettait trois jours pour accomplir ce trajet, mais aujourd'hui, avec les relais de poste, on peut espérer arriver dans la même journée. Au moment de notre départ, le *Mirza* de la poste se livre à une petite cérémonie des plus curieuses. Il fait semblant de se mettre en route à pied pour aller du côté de Sebzévar chercher un sien ami, qui est malade de la fièvre dans quelque maison de poste. La distance est d'une centaine de kilomètres environ, et, pour se faire inviter à partager notre équipage, il part courageusement du pied gauche, armé d'un énorme parapluie qui offre cette particularité de s'ouvrir tout seul par une simple pression sur la poignée. C'est presque par condescendance qu'il accepte une place dans notre véhicule, mais, en homme bien élevé, il payera son écot par une conversation aussi intéressante que fournie.

La région que nous traversons en quittant Nichapoor est entièrement couverte de « *kariz* » ou « *kanats* », destinés à l'alimentation en eau de la ville, et notre interlocuteur nous assure qu'il n'y a pas moins de douze mille puits.

Il est à peine sept heures du matin, et les montagnes à droite et à gauche sont encore noyées dans la brume qui recouvre en partie la terre. Les moindres objets prennent alors une valeur extraordinaire et affectent des contours à l'aspect fantastique. Nous rencontrons une caravane de paysans dont les habits bariolés et les turbans blancs rappellent tout à fait les cou-



TRAVERSÉE DES CIMETIÈRES AUX ENVIRONS DE NICHAPOOR

leurs jetées pêle-mêle sur la palette d'un peintre. De distance en distance s'élèvent des ruines; ce sont les débris des tours construites autrefois par les paysans pour se protéger contre les Turcomans pillards. La plaine s'étend au loin toute grisâtre, parsemée de champs de coton ou de ricin, qui sont reliés par des lignes de verdure marquant le passage des ruisseaux aux eaux limpides.

Villages en ruines et glacières.

A chaque instant on voit sur le flanc de la montagne des villages aux silhouettes les plus amusantes; leurs coupoles, leurs maisons en forme de pâtés d'enfants, et surtout leurs tours d'angle donnent à cet ensemble un imposant aspect; mais grande est la désolation quand on arrive auprès, car ce ne sont plus que murailles effondrées, maisons sans foyer et murs qui ne tiennent debout que par des miracles d'équilibre. Près de chaque village est une construction importante









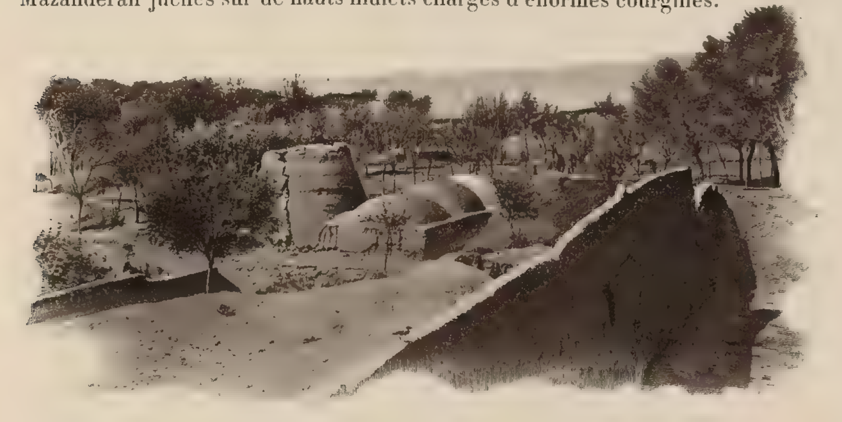
HASSEN-ABAD, PRÈS DE NICHABOOR — LA SORTIE DES ANIMAUX AU LEVER DU SOLEIL



ENVIRONS DE NICHABOOR — UNE CARAVANE DE MARCHANDS PERSANS

dont le toit, couvert en gradins, ressemble assez à une série de mesures de capacité sortant les unes des autres. Ce sont là les glacières qui contiennent la provision de fraîcheur, dont le besoin se fait si violemment sentir pendant les dures journées de la canicule. Ces constructions sont très faciles à escalader, et du sommet de leur toit on a généralement une fort jolie vue d'ensemble sur le village.

La route qui conduit à Sebzévar est pleine de monde; voici les gens du Mazanderan juchés sur de hauts mulets chargés d'énormes courgines.



GLACIÈRE EN RUINE ET MAISONS DE PAYSANS DANS LE KHORASSAN

Le cavalier peut à peine se tenir en équilibre sur cet imposant assemblage; ses pieds sont placés dans des étriers presque au niveau du col du cheval, et, malgré cette situation précaire, beaucoup n'hésitent pas à s'abandonner aux douceurs du sommeil; à côté d'eux marchent des hommes et des femmes cheminant légèrement au milieu de la poussière. Ces gens sont sans armes, ou tout au plus portent-ils un épieu dissimulé dans les colis. Mais voici venir à nous deux cavaliers qui marchent avec précaution, portant à leur bras gauche un colis de forme bizarre. Au moment où ils nous croisent, nous reconnaissons que l'objet de leur sollicitude consiste en une grande cage de forme conique où sont renfermés des rossignols, pauvres prisonniers ailés qui vont aller retrouver des prisonnières humaines soigneusement gardées dans l'*andéroun* de quelque riche Persan.

Chourab. Vers l'heure du déjeuner, nous parvenons au lieu dit Chourab; c'est un nom très commun en Perse, car il signifie « eau salée ou eau saumâtre », et nombreuses sont les localités qui peuvent prétendre à cette

appellation. On traverse à cet endroit un torrent sur un magnifique pont de briques, le premier sur lequel nous passions, car jusqu'à présent nos gens les avaient soigneusement évités, préférant descendre dans le lit du cours d'eau plutôt que de confier notre existence aux branlants travaux d'art qu'on rencontrait.

Mines de turquoises de Madan.

C'est de Chourab que part la route qui se dirige vers Madan, où se trouvent les fameuses mines de turquoises célèbres dans le monde entier. La distance qui sépare les deux bourgades est d'environ 5 farsakhs, c'est-à-dire de 30 à 35 kilomètres. Madan, ou plutôt Madan-i-Firouza (Madan-les-Turquoises), est un petit village perché en



VUE GÉNÉRALE DE MADAN-I-FIROUZA

haut d'une falaise qui paraît d'un accès assez difficile. Pour arriver à ce point, on doit suivre de véritables sentiers de chèvres, qui conduisent à l'endroit même où sont exploitées les roches contenant la précieuse matière. Les turquoises, en effet, se trouvent mêlées intimement au quartz; on dirait quelque scorie vitrifiée qui a coulé dans un terrain schisteux, dont elle a rempli les interstices.

La matière précieuse s'étend en couches très minces, et elle est presque toujours mélangée soit à la pierre dure, soit à d'autres corps qui lui enlèvent une grande partie de sa valeur.

Les ouvriers employés à l'extraction du minerai touchent des salaires variant entre 50 centimes et 1 franc 50 par jour, ce qui, étant donné le prix de la main-d'œuvre en Perse, est encore une rémunération très appréciable.

Les mines de turquoises ont fait à une époque ancienne l'objet d'une exploitation très active; la région où elles se trouvent comprend une surface de 50 à 60 kilomètres carrés, dans laquelle on rencontre également des mines de sel, des mines de plomb et des carrières de grès.

Exploitation du minerai. L'exploitation du minerai contenant les turquoises se fait de deux manières, soit en faisant sauter, dans de véritables galeries de mines creusées dans la pierre, les roches contenant les turquoises, soit en se contentant d'utiliser les débris de vieilles exploitations et de rechercher les détritus des alluvions conduits par les eaux jusqu'à la plaine. C'est cette dernière manière de procéder qui fournit encore aujourd'hui les meilleurs résultats. 1500 personnes environ sont employées journellement à ce travail.

Le lavage des roches qui contiennent les turquoises se fait d'une façon tout



LAVAGE DES TURQUOISES AUX MINES DE MADAN-I-FIROUZA

à fait primitive. Les morceaux de minerai sont placés dans une sorte de bassin que traverse l'eau courante, puis piétinés par toute une équipe de jeunes gens, qui frottent ainsi les pierres les unes contre les autres, jusqu'à ce que la partie la plus tendre de la roche se soit détachée par suite de cette macération continuelle, et que la matière précieuse apparaisse dans tout son éclat.

Diverses qualités de turquoises. On ne fait à la mine aucun travail lapidaire. Les turquoises, débarrassées des matières grossières qui les enveloppent, sont envoyées à Meschcd, où elles sont vendues par lots plus ou moins importants, suivant le cours fixé par la faveur dont jouit cet article

au moment de sa mise en vente. Les turquoises sont divisées en deux qualités : *sanghi* ou roche, et *khaki* ou poussière. La dernière, qu'on rencontre dans les torrents, ne change jamais de couleur et est la plus estimée. Toutes ces pierres sont grossièrement touchées à Mesched, et si elles apparaissent particulièrement belles, elles sont dirigées sur Moscou où se trouve un groupe de Persans assez important. Dans cette ville, les turquoises reçoivent une taille sensiblement plus soignée et sont classées suivant leur véritable qualité : elles sont alors envoyées à la colonie persane de Vienne, qui les vend aux marchands des principales villes de l'Europe.

Les turquoises défectueuses sont grossièrement gravées et remplies de poudre d'or, pour être vendues comme talismans.

Les qualités inférieures sont les plus abondantes; on en exporte des quantités considérables dans l'Inde, en Turquie et en Arabie, où elles servent généralement à faire ces jolis travaux d'encloisonnement, dont sont composés les manches de couteaux et les plaquettes servant au harnachement des chevaux.

Toutes les pierres destinées à l'étranger sont montées sur de petits morceaux de bois enveloppés de papier rouge qui les fait ressembler à des paquets d'allumettes de contrebande.

La concession des mines de turquoises.

Du temps de la dynastie des Sophis, les mines de Madan étaient exploitées directement par l'Etat.

Au dix-huitième siècle, elles furent abandonnées aux villageois, qui en tirèrent ce qu'ils pouvaient.

Lorsque Hasan-Ali-Mirza était gouverneur du Khorassan, les mines de turquoises étaient louées moyennant une redevance de 1000 tomans par an. En 1821, le prix de la ferme était de 2000 tomans. Vers 1862, Eastwick assure que le tenancier ne donnait plus qu'une redevance de 1000 tomans pour cette exploitation.

En 1874, le capitaine Napier rapporte que ce chiffre fut porté à 6000 tomans et ensuite à 8000 jusqu'en 1882, année pendant laquelle le Shah, habilement conseillé, releva le prix. Cette année-là, en effet, la concession des mines de turquoises fut remise entre les mains de Moukber-ed-Dowleh, ministre de l'Education, des Télégraphes et des Mines, qui s'engageait à payer au trésor 9000 tomans pour la première année de son exploitation et 18000 tomans pour les années suivantes.

Lord Curzon affirme qu'en 1890 l'exploitation des pierres précieuses ne se monta pas à moins de 80000 tomans, c'est-à-dire à peu près 400000 francs.

Actuellement, les mines de turquoises sont affermées 150000 francs, mais il y a lieu de croire que le prix du loyer ira encore en s'accroissant.

Le voisinage du Zaferanlou.

A la sortie de Chourab, on s'élève sur de hauts plateaux couverts d'une maigre végétation formée de quelques petites herbes toutes poussiéreuses et de chardons à larges fleurs très ramifiées. Le long de la route se dressent quelques caravansérails, où vont



UN COIN DU VILLAGE D'ALIAK

s'abriter les troupeaux de moutons qu'on pousse vers la ville. Cette région du Khorassan est peuplée de nombreux porcs-épics, qui préfèrent, pour circuler, attendre les premières heures de la nuit.



LA RÉCOLTE DU COTON PRÈS DE SEBZÉVAR

En quittant les plateaux, on pénètre dans une région voisine du Zaferanlou, admirablement irriguée à l'aide de ruisselets subdivisés en une infinité de branches, qui sont conduites vers un point déterminé, suivant les besoins de la culture.

Au coucher du soleil, la route qui, jusqu'alors, avait été presque solitaire, se couvre de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons noirs et blancs. Tous ces animaux se hâtent de rentrer au bercail; les ânes eux-mêmes, en longues caravanes, semblent secouer leur indolence habituelle. Mais la chaussée est trop étroite pour de si nombreux occupants, et nos cochers, qui eux aussi veulent arriver avant la nuit, lancent leurs attelages à toute vitesse, sans se préoccuper de ce qui peut en résulter. Un des malheureux baudets,



ANE TRANSPORTANT DES AJONCS SERVANT DE COMBUSTIBLE

n'ayant pu se garer à temps, tombe sous notre fourgon à bagages, les chevaux s'abattent sur lui, les hommes crient, tout le monde donne son avis. On coupe enfin quelques cordes, et, les uns poussant, les autres tirant, on arrive à dégager le malheureux animal aux longues oreilles, qui sort de sa critique position sans avoir eu le moindre mal, mais dans un parfait état d'ahurissement.

Au moment du crépuscule, nous voyons se profiler sur la route les silhouettes élégantes d'un troupeau de chameaux qui marchent posément en

faisant retentir un carillon où dominent les notes graves. Peu à peu, toute chose s'éclaire de cette lumière spéciale au soleil couchant; l'air devient phosphorescent et la poussière elle-même semble lumineuse, comme si elle avait conservé pendant quelques secondes l'éclat des derniers rayons du soleil. Le paysage devient grandiose; les divers plans de l'horizon se démarquent nettement par des teintes plus ou moins foncées, et l'aspect très découpé des villages suscite en nous quelque vision moyenâgeuse. Eclairés par les rayons de la lune, les hommes, sur la route, projettent devant eux une ombre colossale qui rappelle la taille des titans de légendaire mémoire. Avec cet éclairage fantastique, on croirait assister à quelque gigantesque représentation d'ombres chinoises. Voici venir un centaure aux formes étonnantes; on dirait la coupole d'une mosquée montée sur quatre fins roseaux; quand cet être étrange passe à notre portée, nous voyons que la coupole n'est autre que le volumineux turban d'un Seyide, installé sur un âne chargé d'énormes sacs remplis de pastèques. De même la forteresse branlante qui, quelques instants auparavant, semblait nous barrer la route, n'est qu'une simple charge d'ajoncs destinés aux fours des briqueteries. Quand, dans quelques instants, ce précieux combustible aura été placé à terre, il fera l'effet d'un pont dont l'arche représente la cavité où venait se loger le maigre corps du bourriquet.



GROUPE DE FEMMES DANS UN VERGER

Entrée à Sebzévar. Nous ne devons plus être bien loin de Sebzévar, car depuis un instant déjà nous traversons les cimetières qui s'étendent à perte de vue. Voici des maisons de potiers de terre et de briquetiers. Quelques têtes curieuses s'aventurent par l'entre-bâillement de la porte, et

nous entendons des paroles qui ne doivent ressembler évidemment à rien moins qu'à des souhaits de bienvenue... Un petit pont à franchir et entre deux énormes tours nous voyons se découper la porte principale de la ville. Comme on pénètre directement dans le bazar, nos quatre chevaux de front ne peuvent continuer leur office; deux sont donc envoyés en éclaireurs, mais ils ont sans doute mauvaise mémoire, car à chaque carrefour ils se trompent de rue; il faut alors arrêter la caravane, aller les chercher et les remettre dans la bonne voie, ce qui ne se fait pas sans de longs discours : la tâche est vraiment ingrate, car la nuit est obscure maintenant et pas le moindre fanal ne brille dans les rues. Nous rencontrons enfin un homme envoyé au-devant de nous; il tient une grande lanterne et nous précède en écartant à l'aide d'un long bâton les curieux, que notre arrivée sensationnelle a amenés au milieu de la rue. Cette entrée dans une ville complètement silencieuse a quelque chose de bien impressionnant. Le pas des chevaux retentit d'une manière lugubre sous ces hautes voûtes où le soleil, même au milieu de la journée, ne pénètre que par de bien étroites ouvertures.



NOTRE CAMPEMENT DANS LA CHAMBRE D'UN CARAVANSÉRAIL PARTICULIER, A SEBZÉVAR
Au premier plan les sacs d'argent contenant les krans

Le caravansérail du marchand de laine.

Après avoir circulé ainsi pendant un long moment, on nous fait mettre pied à terre et notre guide nous invite à nous engager dans un sombre défilé entre les maisons. Après de nombreux détours, on pénètre dans une immense cour qui abrite le commerce d'un gros négociant en laines : c'est là où nous allons trouver pour quelques jours une hospitalité vraiment charmante.

On nous octroie deux chambres aux vastes dimensions, dont les hautes voûtes en arc brisé donnent l'impression d'une chapelle gothique. Après une dure journée de marche, cet abri nous paraît un véritable palais, et, comme depuis longtemps les vivres sont épuisés, nous acceptons avec reconnaissance le *chichlick* qui nous est libéralement offert.



DERVICHE MENDIANT.

(D'après un album d'aquarelles de M. le Dr Feuvrier   XIXe siècle





Un drame à Sebzévar. Cette ville de Sebzévar a été, il y a six mois à peine, le théâtre d'un drame affreux. Un certain Arménien, qui pour des raisons plus ou moins avouables, n'était pas précisément regardé d'un bon œil par les indigènes, fut surpris au moment où il introduisait subrepticement chez lui une femme de race bohémienne. Le témoin de cet acte ameuta les gens du bazar en criant qu'un chien de chrétien détournait les femmes persanes de leur devoir, et les attirait chez lui pour abuser lâchement de leur faiblesse. Les Seyides s'étant mis de la partie, la foule se précipita sur leurs pas à l'intérieur du caravansérail où était le malheureux Arménien. La femme fut saisie la première et immolée sur le coup. Quant à l'homme, après avoir été brutalisé et frappé de mille coups, il fut traîné tout pantelant à travers le bazar, à l'aide d'une longue corde attachée à ses pieds, puis on l'enduisit de pétrole et on le brûla sur la place publique, en présence de la foule assemblée. On tenta quelques vaines remontrances pour punir ce forfait, et on assure même que quelques douzaines de coups de bâton furent généreusement distribués à ceux qui s'étaient mis le plus en avant dans cette affaire. L'auteur du meurtre, un Seyide, fut condamné à être pendu, mais, malgré l'intervention des cosaques, ce châtiment ne put être exécuté; peu après les choses reprirent leur mouvement habituel et l'incident fut oublié.



NICHES MÉNAGÉES DANS LES MURS EXTÉRIEURS D'UN CARAVANSÉRAIL

Fondation de Sebzévar. Sa population. Son commerce. La ville de Sebzévar tire son origine de deux mots persans qui signifient « Ayant vert », probablement par allusion à la ceinture verdoyante des jardins qui l'entourent. En 1871, Sebzévar subit une famine épouvantable qui réduisit à dix mille le nombre de ses habitants, lesquels étaient jadis trois fois plus nombreux. En 1907, on estimait la population à 15000 âmes. Dans la partie nord de la ville se trouve l'Ark ou citadelle, monument qui est aujourd'hui complètement en ruine.

On attribue la fondation de la ville à la dynastie des Seldjoucides, mais elle fut plusieurs fois détruite, notamment en 1380 par Tamerlan, qui ne fit que continuer le travail commencé par Mohammed, shah de Kharizm. La cité actuelle de Sebzévar n'a pas plus d'un siècle d'existence, ayant été reconstruite et fortifiée par Ali-Yar-Khan, de Mazinan, un des gouverneurs rebelles de la province de Khorassan sous le règne de Fath-Ali-Shah. Elle doit sa prospérité à la culture du coton et au commerce des laines, qui est presque entièrement entre les mains des Arméniens.



ANE CHARGÉ DE COURGINES AUX ENVIRONS DE NICHAPOOR

On exporte une grande quantité de fruits secs et notamment d'amandes, qui jouissent sur les marchés d'une véritable réputation.

On fabrique dans les bazars de grossiers vêtements de laine et des poteries de cuivre qui sont particulièrement achetées par les habitants des villages voisins.

Le minaret de Khosrugird. A 6 kilomètres à l'ouest de Sebzévar se trouve le minaret de Khosrugird, qui devait faire partie d'une mosquée située dans l'enceinte de la ville détruite par Tamerlan. C'est une tour haute de quelque trente mètres, construite en briques disposées de façon à former sur la surface un dessin convergeant vers le sommet, qui est enveloppé de deux bandes d'inscriptions en caractères coufiques. Le couronnement de la tour est aujourd'hui brisé, ce qui la fait ressembler à quelque colonne inachevée. Ce minaret s'élève sur un socle carré, fait en béton et gravier, de 2 mètres d'épaisseur, placé lui-même sur une première terrasse de 2 mètres 50 de haut, aux coins de laquelle se trouvent les portes. Le monument entier est enclos dans une ceinture de bas piliers et de petits murs de boue. Les voyageurs qui peuvent lire les caractères coufiques ne gardent pas le moindre doute sur l'histoire de cette intéressante relique. L'inscription constate, en effet, qu'elle fut élevée en l'année 505 de l'Hégire, c'est-à-dire en 1112,

quand le sultan Sandjar gouvernait le Khorassan sous le règne de Mohammed Ier. Ce monument souffrit beaucoup pendant l'invasion des Afghans en 1722, mais il fut restauré par Nadir-Shah, et c'est maintenant le seul édifice témoin d'une cité et d'une splendeur aujourd'hui disparues.

Première visite au bazar de Sebzévar.

Dimanche 15 septembre. — Notre première nuit dans le grand caravansérail du marchand de laines nous a paru vraiment trop courte, et, vers le lever du soleil, j'ai maudit de tout mon cœur la piété de certains ouvriers musulmans qui ont cru de leur strict devoir de saluer l'astre du jour en chantant à tue-tête les louanges du Prophète. Il paraît que c'est la tradition du pays et personne ici ne trouve mauvaise cette manifestation quelque peu bruyante.

De bonne heure, nous circulons dans le bazar; ce sont les mêmes rues couvertes, où de distance en distance une étroite ouverture, percée au sommet de la coupole, laisse pénétrer un rayon de soleil. Dans le bazar au cuivre, où le métal battu à tour de bras se plaint d'assourdissante manière, on trouve quelques centaines de chaudronniers qui, suivant la méthode antique, martèlent des vases et des marmites. A côté d'eux, à la porte des hamams, les baigneurs et les masseurs, à moitié nus, attendent les clients en fumant négligemment leur kalian.

En repassant devant la poste aux chevaux, je jette un coup d'œil dans l'écurie pour voir les braves bêtes qui nous ont courageusement amenés jusqu'ici hier. Au hasard, je remarque alors que l'une d'elles, une superbe jument blanche, porte le long des flancs une longue inscription sacrée destinée probablement à lui donner du cœur au ventre. Ses autres compagnes ou compagnons ont leur pelage agrémenté de carrés et de points rappelant assez la décoration des faïences du pays. Les chevaux ne sont pas les seuls animaux qui inspirent la verve des teinturiers de Sebzévar, et, non loin de là, j'avisai une certaine brebis dont la laine était parsemée de taches rouges et vertes du plus bizarre effet.

MINARET EN BRIQUES CUITES FORMANT DES DESSINS EN RELIEF, KHORASSAN

Après cette visite sommaire dans le bazar, et à la suite de quelques mots habilement glissés dans l'oreille des courtiers, nous n'avons plus qu'à rentrer au logis pour attendre qu'on nous apporte les antiquités plus ou

moins curieuses, dont les habitants de Sebzévar veulent bien se défaire. Sous la galerie extérieure de la maison du marchand de laines, en haut d'une terrasse où l'on accède par un escalier de 40 marches, nous nous installons pour recevoir les propositions qui ne tarderont pas à se produire. En effet, notre demeure est bientôt envahie par une nuée de courtiers apportant les bibelots les plus divers : faïences en terre bleue aux formes archaïques, plats et bols à fond blanc ou lie de vin, puis c'est une théorie de cruches et de vases en cuivre sans anses, mais dont le long col sert de poignée. Les marchands de la ville accourent vêtus de leur large vêtement flottant, dans lequel ils se drapent avec une superbe majesté; le haut turban blanc dont ils sont coiffés leur donne un air parfaitement vénérable, mais il faut cependant s'en défier presque autant que des Arméniens à la calotte de fourrure qui, avec des mines obséquieuses, vous prient d'accepter les marchandises qu'ils apportent pour le prix que vous voudrez bien leur offrir, mais se gardent naturellement de céder, si la proposition ne leur paraît pas suffisante.



FOURGON ET ANES CHARGÉS DE FOURRAGE (ENVIRONS DE NICHAPOOR)

La cour de ce grand caravansérail ne manque pas de pittoresque; les ânes et les poules y vivent en parfaite concordance d'idées. Les petits bourriquets, heureux d'être débarrassés de leurs lourdes charges de laine ou de coton, cherchent un coin ombragé où ils puissent se rouler à l'aise et frotter leur échine contre les durs cailloux du sol. Les poules sans queue, grosses à peine comme des perdrix, picorent çà et là au milieu des ballots de marchandises. Quand vient le soir, elles vont se percher sur une balance monumentale qui sert à peser les laines et les cotons. La plupart des volatiles grimpent ou volent tout en haut de la lourde balance, et, comme l'espace est trop réduit pour le nombre des hôtes qui veulent s'y installer, les derniers arrivants se posent délibérément sur le dos des premiers, jusqu'à ce que ceux-ci, fatigués de cette charge intempestive, les fassent glisser tout doucement sur le sol, ce qui provoque la chute des volatiles les plus près du bord; ces derniers vont alors chercher un refuge sur le large plateau de la machine à peser, où ils semblent prendre un véritable plaisir à se livrer au jeu de la bascule.

Procession de pèlerins se rendant à Kerbala. Soudain, nous entendons un bruit étrange dans le bazar. C'est une procession de fidèles musulmans qui se rendent là-bas, bien loin, en pays turc, accomplir leur pèlerinage à Kerbala. A leur haute coiffure on reconnaît les gens du Mazanderan.

Les musulmans attachent aux pèlerinages une idée de pénitence dans le sens chrétien du mot et ils estiment qu'une visite à la tombe du Prophète, à La Mecque, ou aux tombeaux d'Ali et d'Hussein, à Nejef et à Kerbala, légitimera la possession d'un bien mal acquis : les petits vols sont transformés en actions pieuses du moment que le coupable a fait ses dévotions au lieu de repos éternel d'un saint vénéré.

Seconde visite au bazar : les forgerons. Après le déjeuner, nous regagnons le bazar. La lumière qui pénètre par la haute voûte donne des effets tout à fait inattendus, avec de singuliers clairs obscurs; mais le spectacle le plus extraordinaire se trouve dans la partie réservée aux ouvriers travaillant le fer. On voit les modernes Vulcains, à moitié nus, frappant à coups redoublés sur le métal incandescent pour forger ces curieuses bêches en forme de cœurs, qui servent à remuer le sol desséché du Khorassan. Sous leurs coups redoublés, la matière jaillit en myriades d'étincelles, tandis qu'un pur rayon de soleil, pénétrant par une fissure du toit, traverse comme un dard aigu cet antre tout noirci par la fumée de la forge; cette opposition des tons et des lumières donne à certains moments l'impression de ces vieux vitraux des cathédrales du Moyen Age, au moment où le soleil traverse presque à regret les tons pourpres des robes des cardinaux.



UN CAMP DE PÈLERINS

Nous retrouvons à Sebzévar une coutume constatée déjà autrefois dans la sainte Russie : c'est l'absorption d'eau bénite dans un but de sanctifi-

cation. Au milieu du bazar, près d'une grille qui doit masquer le tombeau d'un saint, si nous en jugeons par les innombrables chiffons accrochés aux barreaux, se trouve un immense bassin de cuivre ciselé; une poche en fer étamé remplace le moderne gobelet de nos fontaines Wallace.

Les bouchers. Un boucher nous appelle pour nous montrer les curieux plateaux de ses balances, au centre desquels un soleil rayonnant est entouré de toute une série de frises remplies de feuillages et d'animaux chimériques : il faut bien se garder de toucher tant à l'appareil instable qu'aux autres ustensiles de cet honorable commerçant, car notre qualité d'êtres impurs nous créerait des ennuis à l'infini, dont le moindre serait de payer au poids de l'or les objets que nous aurions contaminés par notre contact.


PRÉPARATION DU PILLAU ET ÉGORGEMENT D'UNE CHÈVRE

Chaque bazar a son aspect différent. Dans les uns on travaille sans interruption, et sans se soucier des passants : tels sont ceux des serruriers, des taillandiers, des fabricants de feutre, des selliers, etc... Dans d'autres quartiers de la ville, au contraire, c'est le commerce qui remplace l'industrie : semblable à l'araignée au milieu de sa toile, le marchand assis, ou plutôt accroupi, dans un coin de sa devanture, attend les passants qu'il cherche à induire en erreur et à voler avec le plus grand sang-froid; bien plus, si cet acheteur est un chrétien, c'est une œuvre sainte que de lui soutirer son argent.

Les antiquaires. Vers la fin de la journée, les marchands assiègent de nouveau notre demeure. Les jolis petits pots bleus se succèdent avec rapidité; les couleurs et les formes en sont si séduisantes que je me laisse aller à en acquérir tout un monceau, qu'il faudra ensuite songer à emballer et à emporter : ce sera là le revers de la médaille.

Entre temps, les verres de thé succèdent aux verres de thé; c'est vraiment merveilleux de constater les facultés que possède l'estomac d'un Euro-

péen en voyage, d'absorber presque sans discontinuer ces innombrables mesures d'un liquide aussi incolore que bienfaisant.

Notre domestique, un pauvre garçon dont la mentalité est à peu près celle d'un enfant de dix ans, fait un excellent ménage avec l'Arménien qui nous a cédé les deux pièces ogivales où nous sommes établis. Ce brave Ali semble s'amuser follement de nous voir acheter un tas d'objets qui pour lui seraient sans valeur, sauf, bien entendu, s'il en était le propriétaire et pouvait nous les vendre. Aidé de son ami l'Arménien, notre serviteur organise la police et endigue le torrent envahisseur des gens venus apporter leurs marchandises; il les traite de fils de damnés, de fils de chiens et autres aménités qui ne tirent nullement à conséquence dans cet ineffable pays.

Un voyageur avisé.

Ce soir, nous sommes invités à dîner en ville; la course ne sera pas longue, nous n'avons qu'à passer de l'autre côté du caravansérail dans l'habitation du marchand de laines, dont la femme vient de rentrer après un séjour d'un mois à Askhabad. Ce sont des Russes d'un commerce très agréable; ils nous offrent une hospitalité parfaitement cordiale et surtout dénuée de toute arrière-pensée de lucre. Notre hôte parle un peu allemand, ce qui me permet de converser longuement avec lui et de me passer des offices de l'interprète, dont la pensée ne coïncide pas toujours avec la mienne. A table, notre amphitryon nous raconte une petite histoire de médecin. Il nous dit comment un homme parvint à accomplir le voyage de Constantinople à Téhéran presque sans bourse délier. Au moment de son départ il avait fait acquisition de quelques douzaines de flacons de formes et de couleurs différentes. Partout où il couchait, il avait le soin de faire proclamer qu'il était un célèbre médecin appelé par le shah de Perse, et qu'il possédait dans son sac des remèdes pour toutes les maladies. Les clients étaient assez nombreux naturellement, et ils payaient d'autant mieux que notre homme avait toujours une drogue spéciale qui devait apporter au malade un soulagement immédiat. L'eau parfaitement pure, dont étaient remplis tous ses récipients, agissait à tel point sur l'esprit des clients, que ceux-ci se déclaraient infiniment mieux et récompensaient leur bienfaiteur



LE CARAVANSÉRAIL DE GEJIN DASH

dans la mesure de leurs moyens. Le pseudo-médecin parvint ainsi jusqu'à Téhéran, et, à l'encontre des autres voyageurs qui vident leur bourse au cours de leur voyage, celui-ci avait vu au contraire son escarcelle s'arrondir avec le nombre de farsakhs parcourus depuis son départ.

Au moment de prendre congé de notre hôte, comme nous lui adressions



UN COIN DE BAZAR A SEBZÉVAR

nos bien vifs remerciements, il nous déclara que le passage des Européens était si rare qu'il éprouvait un véritable bonheur de les recevoir à sa table et de leur montrer, par une petite fête de famille aussi intime que cordiale, combien il avait été sensible au plaisir de leur visite.

Mendiant et policier. Ce n'est pas sans regret que nous quitterons cette ville, car nous avons fini par y prendre presque nos habitudes. Descendions-nous au bazar, aussitôt nous avions toute une clientèle qui se serait crue déshonorée, si elle n'avait formé autour de nous une véritable garde d'honneur. Le voisinage de tous ces pauvres gens n'eût pas été autrement désagréable, s'ils avaient su se montrer un peu plus discrets à regarder ce que nous faisions, ce que nous achetions, et surtout s'ils s'étaient dispensés de nous donner leur avis. Un mendiant, plus vieux et plus sale que tous les autres, avait entrepris de faire la police autour de nous; à coups de bâton









ENVIRONS DE SEBZÉVAR — LE FERRAGE D'UN BŒUF



ENVIRONS DE SEBZÉVAR — CHARIOT DE POSTE TRANSPORTANT DES INDIGÈNES

il écartait les plus audacieux, et permettait tout au plus à une dizaine de ses confrères de venir frotter leurs loques contre nos vêtements. On dit qu'en France, à chaque événement mémorable, se trouve mêlé un petit pâtissier; là-bas, à Sebzévar, le jeune mitron était remplacé par un gamin d'une dizaine d'années, qui traînait derrière lui une petite voiture faite d'une vieille boîte de conserve montée sur des roulettes; ce jeune *batshah*, avec son véhicule improvisé, ne nous abandonna pas un instant pendant les trois jours que nous passâmes à Sebzévar.

Au nombre de nos gardes d'honneur figurait un magnifique derviche, dont les longs cheveux incultes pendaient sur les épaules. Il avait le torse couvert d'une fourrure et sa main gauche était armée d'une hache à deux tranchants. Son attitude vis-à-vis de nous fut plutôt bienveillante, mais je soupçonne fort ce saint homme d'avoir quelque peu voyagé en Europe et même d'avoir été soudoyé par la maison Cook and Son, car à un moment donné il accepta sans difficulté de se laisser photographier, moyennant une redevance de cinquante centimes, juste prix de sa complaisance.



UN DERVICHE COMPLAISANT

Le chapelet musulman.

Lundi 16 septembre. — C'est la dernière journée de grâce que nous nous sommes accordée pour notre séjour à Sebzévar. Réveillés de très bonne heure par ces essaims de mouches qui n'épargnent pas plus le chrétien que le musulman, nous jetons un coup d'œil sur la terrasse et constatons que tous les lits disposés le long des murs sont déjà vides. Le plus vieux des marchands nos voisins, plein de majesté même dans ses plaisanteries, est assis sur une chaise à la place d'honneur; autour de lui les membres de sa famille sont accroupis, portant encore le traditionnel costume décrit si souvent dans les *Mille et une Nuits*. Ils se racontent entre eux des histoires ou rêvent en égrenant leur interminable chapelet. Chez nous, les oisifs sont accusés de se tourner les pouces; en Orient, on emploie pour cet exercice de petites boules d'une matière plus ou moins précieuse, suivant le rang social de son propriétaire. Ce chapelet est le complément indispensable de l'équipement de tous les bons musulmans; c'est à la fois leur compagnon, leur passe-temps et leur fétiche; ils lui demandent des conseils sur leur santé, sur leurs affaires, et aucune décision grave ne se prend sans avoir consulté ce précieux auxiliaire.

Un caravansérail. Avant de quitter Sebzévar, on ne peut s'empêcher d'aller faire un dernier tour en ville. Le hasard de notre course nous amène dans un autre caravansérail, au milieu duquel est une pièce d'eau de forme polygonale; tout autour se trouvent des magasins et des écuries, au-dessus est une galerie sur laquelle s'ouvrent les boutiques. Ces dernières ne possèdent pas de portes, mais elles se ferment au moyen d'une devanture com-



COUR INTÉRIEURE D'UN CARAVANSÉRAIL, SUR LE TERRE-PLEIN A DROITE SONT DES BALLES DE COTON

posée de petits panneaux carrés faits de bois savamment assemblés. Ces fermetures se lèvent tout droit, dans le genre des fenêtres à guillotine, et, quand vient le soir, on clôt les maisons en baissant les volets qui sont assujettis par de longs cadenas cylindriques. On trouve, à la devanture des boutiques, les babouches du propriétaire placées en avant, bien en évidence. Le sol est couvert de tapis et de coussins. Pour leur comptabilité, les négociants se servent de petits bureaux plats sur lesquels sont posés ces encriers en laque, consistant en une longue boîte en carton finement décorée au vernis, que leur propriétaire enferme ensuite dans une gaine en étoffe.

Dans l'après-midi, il s'agit de faire les emballages et d'insérer dans d'anciennes caisses à bière tous ces petits pots bleus, sur l'avenir desquels je

suis loin d'être tranquille, car ils vont avoir bien des milliers de kilomètres à parcourir, et Dieu sait dans quelles conditions.

Pour nous charmer dans ce travail monotone, nous écoutons la voix d'un derviche qui, presque sous nos fenêtres, psalmodie sur un air lugubre. Ses paroles manquent totalement d'intérêt, mais l'air est tout à fait étrange. Il paraît que cette chanson signifie à peu près ceci : « Bottes jaunes (c'est de lui qu'il parle), Bottes noires (c'est de nous les voyageurs européens), de Meschcd à Sebzévar, en voiture, en fourgon, bro, broun, broum......., un mouchoir hors de la poche..... » Et ainsi de suite, pendant des heures et des heures, ce brave disciple du Prophète met en musique tout ce qui lui passe par la tête.



UN DERVICHE

Promenade sur les toits. On nous engage à grimper sur le toit de notre caravansérail pour avoir une vue d'ensemble sur Sebzévar. De cet observatoire élevé, la ville se transforme en une masse de taupinières; les eaux pluviales ont creusé de profonds sillons entre chacune des coupoles qui surmontent les divers édifices. A cette hauteur, toutes les maisons semblent se tenir les unes les autres et n'être séparées que par d'étroits fossés carrés, formés par les cours intérieures. Les habitations du pays sont dominées par les minarets et la coupole de la mosquée. Sur la gauche, une ligne de toits cintrés plus régulière que les autres indique la grande artère du bazar. D'un autre côté, on aperçoit certaines coupoles ornées de culs de bouteilles semblables à quelques monstrueux chatons de bagues tout pavés de diamants : ce sont les établissements de bains qui se procurent ainsi de la lumière, et, au cours de notre route, nous aurons plus d'une fois l'occasion de retrouver cette disposition. Le plus souvent cependant, les bains, au lieu d'être en élévation, sont creusés dans le sol à l'instar de nos serres chaudes.

Les toits sont, à certaines heures de la journée, la partie la plus fréquentée de la ville, car c'est là que l'on peut espérer trouver un peu de fraîcheur. En général, il est interdit aux Européens de se promener sur ces terrasses, les musulmans, gens d'un naturel particulièrement jaloux, craignant toujours que ces misérables Roumis ne profitent de la circonstance pour plonger un regard indiscret dans leurs intérieurs et voir leurs femmes à visage découvert.

Un caravansérail. Avant de quitter Sebzévar, on ne peut s'empêcher d'aller faire un dernier tour en ville. Le hasard de notre course nous amène dans un autre caravansérail, au milieu duquel est une pièce d'eau de forme polygonale; tout autour se trouvent des magasins et des écuries, au-dessus est une galerie sur laquelle s'ouvrent les boutiques. Ces dernières ne possèdent pas de portes, mais elles se ferment au moyen d'une devanture com-



COUR INTÉRIEURE D'UN CARAVANSÉRAIL, SUR LE TERRE-PLEIN A DROITE SONT DES BALLES DE COTON

posée de petits panneaux carrés faits de bois savamment assemblés. Ces fermetures se lèvent tout droit, dans le genre des fenêtres à guillotine, et, quand vient le soir, on clôt les maisons en baissant les volets qui sont assujettis par de longs cadenas cylindriques. On trouve, à la devanture des boutiques, les babouches du propriétaire placées en avant, bien en évidence. Le sol est couvert de tapis et de coussins. Pour leur comptabilité, les négociants se servent de petits bureaux plats sur lesquels sont posés ces encriers en laque, consistant en une longue boîte en carton finement décorée au vernis, que leur propriétaire enferme ensuite dans une gaine en étoffe.

Dans l'après-midi, il s'agit de faire les emballages et d'insérer dans d'anciennes caisses à bière tous ces petits pots bleus, sur l'avenir desquels je

suis loin d'être tranquille, car ils vont avoir bien des milliers de kilomètres à parcourir, et Dieu sait dans quelles conditions.

Pour nous charmer dans ce travail monotone, nous écoutons la voix d'un derviche qui, presque sous nos fenêtres, psalmodie sur un air lugubre. Ses paroles manquent totalement d'intérêt, mais l'air est tout à fait étrange. Il paraît que cette chanson signifie à peu près ceci : « Bottes jaunes (c'est de lui qu'il parle), Bottes noires (c'est de nous les voyageurs européens), de Meschcd à Sebzévar, en voiture, en fourgon, bro, broun, broum......., un mouchoir hors de la poche..... » Et ainsi de suite, pendant des heures et des heures, ce brave disciple du Prophète met en musique tout ce qui lui passe par la tête.



UN DERVICHE

Promenade sur les toits. On nous engage à grimper sur le toit de notre caravansérail pour avoir une vue d'ensemble sur Sebzévar. De cet observatoire élevé, la ville se transforme en une masse de taupinières; les eaux pluviales ont creusé de profonds sillons entre chacune des coupoles qui surmontent les divers édifices. A cette hauteur, toutes les maisons semblent se tenir les unes les autres et n'être séparées que par d'étroits fossés carrés, formés par les cours intérieures. Les habitations du pays sont dominées par les minarets et la coupole de la mosquée. Sur la gauche, une ligne de toits cintrés plus régulière que les autres indique la grande artère du bazar. D'un autre côté, on aperçoit certaines coupoles ornées de culs de bouteilles semblables à quelques monstrueux chatons de bagues tout pavés de diamants : ce sont les établissements de bains qui se procurent ainsi de la lumière, et, au cours de notre route, nous aurons plus d'une fois l'occasion de retrouver cette disposition. Le plus souvent cependant, les bains, au lieu d'être en élévation, sont creusés dans le sol à l'instar de nos serres chaudes.

Les toits sont, à certaines heures de la journée, la partie la plus fréquentée de la ville, car c'est là que l'on peut espérer trouver un peu de fraîcheur. En général, il est interdit aux Européens de se promener sur ces terrasses, les musulmans, gens d'un naturel particulièrement jaloux, craignant toujours que ces misérables Roumis ne profitent de la circonstance pour plonger un regard indiscret dans leurs intérieurs et voir leurs femmes à visage découvert.

En face de nous, sur un toit plus plat que les autres, des enfants jouent avec un grand cerf-volant qui ne quitte le sol qu'à regret; près de ce premier groupe, de petits camarades s'amusent avec des pigeons apprivoisés, qui voltigent tout autour d'eux et viennent se poser sur leur main. Sous nos pieds, dans le profond trou noir que forme maintenant la cour du caravan-



CHAMEAUX DANS LA RUE D'UN VILLAGE

sérail, on entend un grand chameau s'avancer d'un pas lent et mélancolique pour regagner son écurie; son chamelier le suit en psalmodiant quelque pieuse prière. Peu à peu, tous les bruits s'éteignent, c'est la nuit profonde qui tombe. Nous allons absorber sous notre galerie un frugal repas et prendre des forces pour effectuer la longue route que nous avons à parcourir demain avant d'arriver à Sharoud.





CHAPITRE VI

De Sebzévar à Sharoud

Départ de Sebzévar. — Les fileurs de laine. — Dans la steppe. — Un harem en voyage. — La chasse aux parasites. — Mezinan. — Un trésor dans la montagne. — Une fumerie d'opium. — Pèlerin fumeur d'opium. — Le village de Abbas-Abad. — Le cocher et les pèlerins. — A travers la chaîne du Jagataï. — Femmes en voyage. — Les caravanes de chameaux et leurs cloches. — Miandasht et son caravansérail. — Un chasseur maladroit. — Mianeh. — Les punaises de Mianeh. — Une correction bien méritée. — Khérabad. — En route vers Sharoud. — Les environs de Sharoud. — La maison de poste de Sharoud. — Un caravansérail à deux étages. — Bureau de poste défectueux. — Les inscriptions graphiques du caravansérail. — Départ de Sharoud.



ARDI 17 septembre. — Levés presque avec le jour, nous assistons à l'embarquement de nos bagages. On ne se doute pas du temps qu'il faut pour transporter quelques malles et quelques paquets à une distance de cent mètres à peine; c'est qu'en Orient, tout est sujet à longs palabres et à d'interminables discussions. Quand tous les colis sont chargés sur le fourgon, on nous annonce avec un superbe sang-froid que, les chevaux n'ayant pas fini de manger l'orge, il y aura encore une heure à attendre. Cette réponse sera du reste l'éternel refrain qu'on nous servira toutes les fois que nous aurons à demander le renouvellement de notre attelage. Le maître de poste sait mettre dans sa réponse une certaine insolence pleine de dignité, contre laquelle on sent à la longue qu'il est inutile de lutter. Enfin, au bout de deux petites heures de patience, notre caravane s'ébranle et nous traversons les faubourgs de la ville.

Tous ces bas quartiers se ressemblent; après l'encombrement des rues du bazar, on rencontre quelques caravansérails qui décèlent leur présence par des caisses de lauriers-roses, placées de chaque côté de la porte. Plus on avance, plus les rues sont délabrées et misérables les maisons qui les bordent. Enfin, nous voici dans le quartier des potiers, puis nous traversons les cimetières; encore quelques tours de roues et nous serons sortis de ces immenses champs de repos.

SUR LA GRANDE PLACE DE RIVAN

La campagne qui s'étend autour de Sebzévar est assez cultivée; des buffles à la massive allure labourent péniblement le sol. Sur la route, de petits ânes trottent allègrement, portant au marché des chargements de foin, de fruits, de pastèques et de raisins. En s'éloignant de la ville, on voit peu à peu diminuer la végétation qui disparaît même complètement, un peu avant la première station. Ce village n'est qu'une immense masse de ruines dans les recoins desquelles vivent quelques paysans.

Les fileurs de laine.

Les équipages font de longs détours avant d'arriver au caravansérail où sont les chevaux de rechange. La longueur du relai nous permet de faire plus ample connaissance avec le pays. La place principale est toute bordée de mûriers, à l'ombre desquels sont campées des troupes de bohémiens. Dans ce pays, il semble que les occupations soient renversées, et on ne peut faire un pas sans rencontrer des hommes gravement occupés à filer la laine à l'aide d'une quenouille et d'un fuseau qu'ils font prestement virevolter entre leurs doigts. Quelques habitants ont même trouvé le moyen de supprimer la quenouille en entourant directement leur avant-bras de la laine à filer, tandis que de

l'autre main ils font tourner le fuseau très large et quadrangulaire sur lequel vient s'enrouler le fil.

Les habitants de ce village vivent là comme de véritables lapins dans leurs terriers. Une nichée d'enfants qui nous suivaient et que je menaçai de mon appareil photographique, s'engouffrèrent et disparurent soudain sous



RIVAN. — INDIGÈNES FILANT LA LAINE

une coupole presque au ras du sol, où l'on pénétrait par un véritable orifice de terrier à renard. Nous jetons les yeux dans cet antre obscur, et nous n'apercevons qu'une longue galerie sinueuse dans laquelle, peu après, une femme s'engage et disparaît presque aussitôt.

Dans la steppe. Nous voici de nouveau dans la steppe ; c'est tout au plus si la lande est coupée par deux ou trois petits ruisseaux, puis une série de terrains desséchés où végètent misérablement quelques arbres rabougris. A droite, les rochers brillent sous le soleil qui maintenant tombe d'aplomb sur nos crânes. Cette montagne qui borde notre horizon affecte des teintes tour à tour saumonnées, puis brunes, puis vertes ; elle prend à certains moments

des aspects vert de cuivre d'un charmant effet. Cette palette de couleurs est tachée de place en place par de longues traînées de roches blanches provenant des éboulis qui glissèrent du sommet de la montagne. Le pas des chevaux résonne bruyamment sur la terre dure et luisante, et, sous le violent éclairage du soleil que n'obscurcit aucun nuage, on éprouve presque le sentiment du voyageur perdu dans l'océan, qui, de tous côtés, voit miroiter l'eau.



CHÈVRES ET MOUTONS A L'ABREUVOIR, A RIVAN

Un harem en voyage.

Un bruit de grelots nous annonce la rencontre imminente de voyageurs venant en sens inverse. Dans une diligence aux stores bien mal fermés, on aperçoit une douzaine de femmes entassées les unes contre les autres; quelques-unes même sont fort jeunes et jolies. Très loin, sur son fourgon dételé, le maître, ou peut-être seulement le gardien de ce harem, nous surveille d'un air plutôt hargneux; les jeunes personnes qui sont à côté de nous ne se gênent nullement pour nous dévisager, et nous serions bien mal venus de ne pas leur rendre leur politesse, si toutefois politesse il y a. Tout à coup un individu se détache du fourgon isolé et vient nous faire une violente scène de jalousie, en nous priant de ne pas regarder plus longtemps son harem en déplacement. Notre domestique Ali veut s'interposer, mal lui



STATION DE POSTE DE RIVAN







Repos d'une caravane à Mézinan
La prière de midi

en prend, car notre brutal interlocuteur le saisit au menton, l'accable de quelques injures bien senties et le renvoie à son fourgon à bagages.

La querelle se termine par un simple échange de chevaux, et nous repartons avec l'attelage de l'irascible voyageur.

La chasse aux parasites. Nous nous arrêtons à un petit kava-khaneh, où un saint pèlerin est occupé à se débarrasser de ses parasites. A cet effet, il a quitté sa chemise et se livre à l'intérieur d'icelle à une chasse qui paraît être fructueuse. Notre cocher lui lance alors une plaisanterie qui est, paraît-il, du plus fin goût persan. Parlant des insectes que le pèlerin remet en circulation, il lui crie : « Fais donc attention à ces petites bêtes, si elles tombaient sur la tête, elles pourraient se faire bien du mal. » Tout le monde rit à ce trait d'esprit, et nous continuons notre route jusqu'à un endroit où, au milieu de quelques misérables cahutes, s'élève un arbre séculaire dont la tête forme au-dessus de la route un véritable berceau de verdure.



TRANSPORT DU HAREM D'UN RICHE PERSAN A LA STATION D'ABDUL-ABAD

Cet endroit semble peu fréquenté des voyageurs, surtout des Européens, car nous avons bientôt un triple rang de spectateurs pour assister à notre repas. Notre domestique leur explique alors avec force de détails, que, quoique des Européens, nous sommes exactement faits comme les autres hommes, que nous mangeons et que nous buvons tout comme les Persans, et qu'il faut qu'ils soient bien désœuvrés pour perdre ainsi un temps précieux au lieu de chanter les louanges d'Allah, ce qui serait infiniment plus profitable pour leur salut éternel.

La route se déroule toujours à travers le désert, monotone et brûlante. A l'heure du crépuscule, nous voyons des villes mortes qui se détachent en tons de sépia noire sur les montagnes violettes. Le ciel, vu à travers les ouverture des tours démantelées, apparaît comme autant de gueules de fours embrasés : ce sont les restes d'anciennes villes guèbres.

Mezinan. Après un court arrêt à Mezinan, au pied du Jagataï, nous faisons l'ascension d'une glacière dont les marches incertaines nous permettent de nous élever à 10 ou 12 mètres au-dessus du sol. De ce point, on

aperçoit toutes les taupinières servant d'habitations aux paysans, tandis que là-bas, bien loin à l'horizon, le soleil descend lentement pour disparaître peu à peu et ne laisser dans les nuages que cette étonnante gamme de rouge



L'ENTRÉE DU CARAVANSÉRAIL DE MÉZINAN

mêlé d'orangé, qui indique, suivant les régions, du vent ou une chaleur torride pour le lendemain.

Un trésor dans la montagne. Nous poursuivons notre chemin dans la nuit jusqu'à une station où le maître de poste veut évidemment éprouver notre crédulité : « Là bas, dit-il, dans la montagne, à un jour ou deux de marche, il y a un trou profond dont l'entrée n'est signalée que par la silhouette d'un chameau gravée sur la pierre; au fond de ce gouffre ont été cachés 3 karvars d'or, c'est-à-dire environ 1 000 kilogrammes, mais, comme le trou est fréquenté par des génies malfaisants, je n'ai pas osé y descendre. » Je crois qu'il ne faudrait pas le presser beaucoup pour qu'il nous offre de nous conduire près de cette nouvelle grotte d'Ali-Baba, mais nous nous abstenons de profiter d'une aussi bonne aubaine.

Une fumerie d'opium. Après deux longues heures d'attente, nous partons enfin; on nous a assuré qu'au bout de quelques farsakhs, nous allions rencontrer des chevaux de la station voisine qui nous amèneraient promptement à l'endroit où nous devons dîner. Malheureusement pour nous, il y a deux

routes et les gens que nous devions croiser n'ont pas pris la même que nous, aussi est-ce à grand'peine que nous atteignons la station annoncée où, pour toute salle, nous ne trouvons qu'un bouge où des individus entassés les uns contre les autres fument l'opium en s'intoxiquant avec délices. En sortant de



VUE GÉNÉRALE DU CARAVANSÉRAIL DE MEZINAN

la large plaine où souffle un air si pur, cette odeur de l'opium est une des sensations les plus pénibles que puisse éprouver un Européen.

Pèlerin fumeur d'opium. Parmi les gens qui fréquentent ce petit cabaret, un saint pèlerin se faisait particulièrement remarquer par la dévotion avec laquelle il récitait sa prière du soir. J'étais pour ma part profondément édifié de voir combien ce brave homme savait s'affranchir du respect humain, source de tant de maux; mais mon admiration s'évanouit brusquement quand je vis cet austère personnage venir nous demander 20 chahis pour payer ses consommations d'opium et continuer sa route sur Mesched. Nous nous montrons insensibles à ses demandes et poussons même la cruauté jusqu'à lui faire un brin de morale.

« L'opium est très cher dans ce pays, n'est-il pas vrai?

— Oui, certes.

— Eh bien alors, tu n'as qu'à économiser tout l'argent qui part ainsi en fumée, et il te restera encore pas mal de chahis quand tu arriveras à la ville sainte. »

Ces bons conseils étaient loin de faire l'affaire du mendiant, qui nous tourne le dos en nous vouant à tous les dieux infernaux.

Pour réparer notre dureté de cœur, notre brave Ali tire de sa bourse une petite pièce blanche et la remet au saint homme en lui demandant ses prières. J'ai bien peur qu'en fin de compte ce ne soit nous qui payions la susdite

prière, et que notre brave Ali ne fasse danser un peu plus violemment l'anse du panier pour se rembourser de sa générosité.

Le village de Abbas-Abad.

Il est une heure du matin quand nous arrivons à la station où nous devons prendre quelque repos. Il n'est pas aisé de réveiller le patron du caravansérail, qui a tiré les énormes verrous fermant la porte de la maison. Après bien des pourparlers, il se décide à nous céder pour le reste de la nuit la salle publique du kava-khaneh, où nous nous arrangeons tant bien que mal pour dormir dans une des niches occupées pendant le jour par les consommateurs. Il faut croire que nos figures n'inspirent pas grande confiance à cet aubergiste, car il veut absolument coucher près de nous et surveiller son samovar, ainsi que sa boîte à sucre et sa théière. Il faut encore discourir longtemps pour lui promettre que nous ne toucherons à rien, que nous serons très généreux à son égard; convaincu, il nous laisse enfin dormir tranquillement chez lui.



AIGUIÈRE EN BRONZE FONDU, GRAVÉ ET CISELÉ (DIX-HUITIÈME SIÈCLE *Collection de l'Auteur*)

Mercredi 18 septembre. — Le village de Abbas-Abad, où nous avons passé la nuit, fut, paraît-il, bâti par les Grégoriens amenés là au seizième siècle par l'illustre Shah Abbas. Notre hôte, qui a constaté avec satisfaction que nous n'avons mis dans nos bagages ni son samovar, ni même ses minuscules verres à thé, est, ce matin, tout à fait bavard. Il nous raconte que ses ancêtres étaient des chrétiens de Tiflis, et que c'est le voisinage et la fréquentation des musulmans qui ont obligé la génération suivante à changer de religion.

Le cocher et les pèlerins.

Nous nous rapprochons de plus en plus du Jagataï, que nous longeons depuis Sebzévar à notre droite; du côté gauche, la plaine s'étend à l'infini. La route commence à monter d'une façon assez rapide, et à certains endroits la piste suit des défilés accidentés. L'herbe est complètement desséchée et prend des teintes gris-fer qui lui donnent l'apparence du lichen. Nous rencontrons un chariot venant en sens inverse; après avoir fait le classique échange de nos chevaux contre ceux du fourgon, le cocher va trouver ses derniers clients, c'étaient de vénérables pèlerins, et il leur demande son cadeau; il faut croire que les chahis ne tombaient pas bien vite dans ses mains, car pour se venger il injuria respectivement chacun des

douze pèlerins qui formaient son précédent chargement. Le spectacle était d'autant plus curieux que notre homme possédait un répertoire d'anathèmes si varié qu'il put en décocher une nouvelle à chacun de ses voyageurs. Inutile d'ajouter que le mot de *Peder Sucta* (fils de damné) était l'éternel refrain, le véritable leit-motiv qui ponctuait chacune de ses apostrophes.

Le ciel se couvre, seule la dernière ligne de montagnes qui paraît à l'horizon reste éclairée. Tous les premiers plans prennent dans ce demi-jour des formes fantastiques aux proportions grandioses. Le sable de la route lui-même revêt une teinte sombre, on dirait que nous approchons des portes de l'enfer. Encore quelques farsakhs, et nous rencontrerons une vieille hôtellerie du seizième siècle, l'un des 999 caravansérails en pierre que fit construire l'illustre Shah Abbas, de vénérée mémoire.



PASSAGE D'UN GUÉ AUX ENVIRONS DE NICHAPOOR

Nous passons devant une haute muraille qui entoure un jardin d'oliviers, qu'on est étonné de voir cultiver avec tant de succès dans une région cependant assez froide, puis nous arrivons au pied de la montagne.

A travers la chaîne du Djagataï. Nous voici maintenant dans une des passes de la chaîne du Djagataï, et là on nous montre avec précision l'endroit où, trois ou quatre mois auparavant, les Kurdes d'Imam-Kuli sont venus dévaliser la poste et enlever 40 000 tomans en billets de banque russes; nous avons du reste, en parlant d'Imam-Kuli, raconté ce vol qui est resté fameux dans la mémoire des habitants de la contrée.

Le cocher qui nous conduit depuis plusieurs relais est un Turc, c'est-à-dire un homme de la région de Tauris; c'est un garçon très sympathique. Il est vêtu proprement et même avec une certaine recherche. A un relai, il nous conta son histoire. La civilisation russe l'avait fasciné et il était venu

s'installer à Askhabad où il exerçait je ne sais quel métier; mais un jour, dans la chaleur d'une discussion, il trouva que le meilleur moyen de convaincre son contradicteur était de lui plonger un couteau dans le cœur. Ce mode de terminer les discussions n'étant pas du goût de la police russe, notre homme, pour éviter des ennuis, dut rapidement mettre la frontière entre les magistrats trop curieux et sa précieuse personne; depuis cinq ou six ans il est au service de l'entrepreneur de la poste persane, et il vit là, parfaitement heureux et tranquille, à la condition de ne pas trop s'approcher du territoire russe.

Femmes en voyage. Les caravanes que nous rencontrons de temps à autre sur la route sont en grande partie formées d'ânes, de chameaux ou de mulets transportant des femmes qui ne manquent pas d'accompagner leurs maris dans leurs pieux pèlerinages; pour celles qui sont un tant soit peu jalouses, cette surveillance n'a rien d'excessif, étant données les mœurs des



PALANQUIN SERVANT A TRANSPORTER LES NOBLES DAMES EN VOYAGE

pèlerins *meschedi*. Les femmes sont le plus souvent assises à califourchon sur le dos de petits ânes. Parfois aussi leurs maris les prennent en croupe, et la malheureuse monture, sous cette double charge, n'en continue pas moins à fournir des étapes journalières de 50 à 60 kilomètres. D'autres voyageuses se font transporter dans des cacolets installés de chaque côté du bât d'un mulet ou d'un cheval. Il faut distinguer entre le cacolet découvert et le cacolet surmonté d'une tente en toile maintenue par un arceau en bois. Quelques Européens, peu initiés avec l'art de l'équitation, ont voulu tenter ce mode de locomotion, mais il paraît que c'est un véritable supplice renouvelé des Chinois, car dans ce cadre de bois on ne peut se tenir que dans une position accroupie, les genoux à hauteur du menton, et chaque pas de l'animal imprime une secousse violente à l'infortuné voyageur.

La première classe des transports persans consiste dans l'emploi des palanquins, véritable petite chambre garnie de portes et de fenêtres minuscules; cet appareil est porté à dos de cheval et l'on peut dormir étendu dans une position supportable.

Je ne parle que pour mémoire des transports en phaéton ou en calèche, ce mode de voyage étant réservé aux étrangers ou aux dignitaires persans qui ne craignent pas de semer ainsi quelques centaines de tomans le long de leur route. Notons sur notre passage de petites chouettes à peine grosses comme des merles, qui restent, tout le jour durant, perchées sur le fil du télégraphe sans aucun souci de ce qui se passe sur la route (1).

Les caravanes de chameaux et leurs cloches.

L'un des plus grands charmes du crépuscule et même de la nuit est d'entendre le passage des caravanes de chameaux, dont l'approche est signalée par de multiples sonneries de cloches suspendues au cou de ces ruminants. Par une sorte de coquetterie, ces cloches sont entrées les unes dans les autres, et celle qui est à l'intérieur sert de battant à celle qui l'enveloppe. Formées d'un métal très mince, elles ont des proportions gigantesques et quelques-unes sont certainement aussi grosses que le seau en métal qui, dans nos contrées, sert à donner à boire aux animaux.

Miandasht et son caravansérail.

Vers le milieu du jour, nous arrivons au caravansérail de Miandasht, qui est certainement l'un des plus grands de la région. C'est une véritable ville, formée de trois immenses cours communiquant ensemble par d'étroits passages. Toutes ces constructions sont bordées, à l'intérieur et à l'extérieur, de niches élevées au-dessus du sol, et dans lesquelles des groupes de 5 à 6 personnes peuvent à l'aise se reposer et faire leur cuisine.

Ce caravansérail a son boucher attitré, et sur la demande des pèlerins on immole aussitôt quelques-unes des chèvres alertes ou des inoffensifs moutons qui circulent dans les cours. Il y a également plusieurs barbiers, des savetiers, un atelier de réparation pour les harnais, en un mot tout ce qui peut être utile à des voyageurs.

Le tarif de l'hospitalité de ce grand hôtel du désert est du reste sensiblement plus élevé que partout ailleurs, et, malgré les prix de faveur que l'on fait toujours payer aux étrangers, nous avons trouvé que l'hospitalité de ces braves Persans semblait s'être inspirée, pour la fabrication des notes, des meilleures leçons des hôteliers suisses.

(1) C'est une de ces petites chouettes qui fut abattue par Pierre Loti dans son voyage et dont il raconte l'enterrement d'une façon si charmante.

Un chasseur maladroit.

Partis vers deux heures et demie de l'après-midi, nous continuons la route qui se déroule très accidentée à travers la montagne. A chaque pas on rencontre des rochers en forme de tête d'animaux. Notre cocher s'était embarrassé d'un immense fusil à fourche. « Je vous promets, nous disait-il quand on le plaisantait sur cette arme terrible, qu'avant ce soir vous aurez au moins une douzaine de perdrix pour votre dîner. Nous traversons une contrée particulièrement giboyeuse et je suis, sans me vanter, le premier tireur du Khorassan. »

Au bout d'une demi-heure de marche, notre homme arrête les chevaux, nous fait signe d'observer un silence religieux, et, armé de sa canardière, se coule comme un serpent le long des roches et des herbes vers une compagnie de perdrix, qui piétait fort tranquillement à quelque 25 ou 30 mètres de là. Il installe tranquillement son arme d'extermination, cherche une position convenable pour viser tout à son aise, appuie sur la gâchette, mais rien ne part. C'était, paraît-il, la capsule qui était tombée en cours de route. Un second essai n'est pas sensiblement plus fructueux, et les innocentes victimes en expectative continuent tranquillement leur chemin. Au troisième coup, on entend un bruit sec : cette fois-ci la capsule est bien partie, mais elle n'a pas enflammé la poudre contenue dans le fusil. Les perdrix se déclarent cependant satisfaites de l'avertissement et prennent leur volée vers une contrée plus hospitalière.



LE FUSIL A FOURCHE

Heureusement pour nous, à quelques pas de là nous trouvons un petit kava-khaneh, dont le propriétaire nous cède pour quinze sous deux paires de perdrix qu'il avait prises le matin même dans ses filets.

Tout l'après-midi de ce jour est employé à monter et à descendre par de véritables sentiers tout remplis de roches aux pointes aiguës. Un peu avant

le coucher du soleil, nous arrivons dans une vallée très large au milieu de laquelle serpente un frais ruisseau qui descend de la montagne. Là on rencontre de jolies herbes bien vertes, tandis que d'énormes touffes de menthe sauvage poussent de chaque côté du ruisseau. Dans le pré voisin, un aigle s'ébroue et s'envole majestueusement à notre arrivée.

Un peu plus loin, nous croisons un paysan qui porte à la station voisine les fruits de son verger, et sa provision contenue dans deux paniers forme la



BROCANTEURS JUIFS A LA RECHERCHE DES ANTIQUITÉS

charge d'un docile baudet. D'un côté sont les raisins aux grains longs et très pâles, de l'autre se trouvent les pêches à la peau rouge et duvetée, dont les couleurs sont si vives qu'elles semblent avoir retenu quelques-uns de ces beaux reflets de coucher de soleil. Nous voulons pour notre repas du soir acheter quelques fruits; pour nous servir, le paysan plonge la main dans son panier, mais, la charge étant mal équilibrée, pêches et raisins roulent pêle-mêle sur le sol en formant une jolie cascade de couleurs. Impassible, l'homme recharge tranquillement les fruits plus ou moins écrasés et continue sa route.

A l'horizon, on aperçoit la silhouette d'un village reconnaissable aux longues cimes des peupliers qui se profilent sur le ciel. La nuit tombe peu à peu calme et sereine, et dans le lointain on ne reconnaît plus le passage des caravanes qu'à la poussière lumineuse qu'elles soulèvent.

Mianeh. Nous traversons une petite agglomération qui s'appelle Ismaïl-Pacha, et, après deux heures de marche, nous parvenons à Mianeh. Pour accéder à ce village, on fait une longue route entre ces murs interminables construits en terre qui servent à délimiter et à ombrager ces jolis vergers où poussent des fruits merveilleux, poires énormes, pêches succulentes, pommes dignes de faire commettre encore une fois le péché originel. Tous ces fruits savent se conserver frais et savoureux, malgré la poussière de la route qui est toute proche.

Nous traversons une place garnie de trois énormes platanes qu'entoure un mur tout rempli de terre, en sorte qu'ils semblent sortir de quelque gigantesque pot de fleurs. De jolis ruisseaux d'eau courante descendent de la montagne; l'un d'eux traverse la place publique sur laquelle s'ouvre la boutique ordinaire du boulanger et du boucher. Ce dernier n'éprouve aucune gêne à immoler au-dessus du ruisseau les animaux, dont la chair va servir à réconforter les pieux pèlerins qui se dirigent vers Mesched.



UN PÈLERIN RETARDATAIRE AUX ENVIRONS DE KHÉRABAD

Devant nous s'ouvre un grand caravansérail, au bord duquel stationnent la voiture et les chevaux. Sur un banc en briques placé dans l'embrasure de la porte, un homme prie; sa voix s'élève en notes graves et peu à peu se perd dans la nuit.

Les punaises de Mianeh. Mianeh est célèbre dans tous les livres de médecine par ses punaises, dont la piqûre donne une fièvre tenace; aussi avons nous les meilleures raisons du monde pour ne pas séjourner dans ce lieu et d'éviter tout contact avec la population qui grouille autour de nous.

Les indigènes sont depuis longtemps vaccinés contre les terribles piqûres, mais la peau plus délicate des Européens attire ces immondes bestioles, dont la morsure donne à celui qui est atteint une sorte de maladie de langueur durant quelquefois sept à huit mois.

Un très maigre repas absorbé dans notre véhicule est arrosé de deux grands verres de thé, qui n'ont de cette infusion que le nom, car les herbes de la montagne ont complètement remplacé les feuilles de l'arbrisseau si



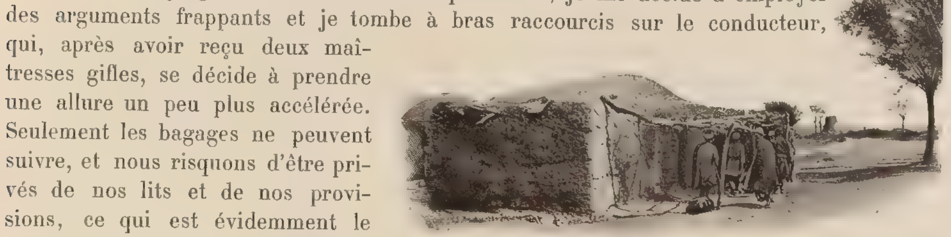


Environs de Khérabad. - Mulets à l'abreuvoir

cher aux Chinois. De longues heures durant nous déambulons dans cette cour, attendant toujours les chevaux qu'on nous promet, mais qui n'en finissent pas de manger l'orge. Nous aurions du reste mauvaise grâce de nous impatienter, car nous avons comme compagnons de misère deux troupes de pèlerins calmes et dignes qui, pour tromper leur attente, chantent à plein poumon la gloire du Prophète.

Enfin vers 10 heures du soir, on attelle les animaux. Pour sortir du village, les palefreniers prennent les chevaux par la bride afin de les guider à travers les ponceaux branlants qu'on rencontre à chaque pas dans l'inextricable dédale de ruelles avoisinant la place publique. Nous côtoyons les derniers jardins et nous voici dans la plaine. La route est couverte de sable et de petites pierres, et les chevaux ne tirent la voiture qu'à grand'peine. Le cocher en profite pour marcher à pas de tortue, et il est impossible de prévoir l'heure à laquelle nous atteindrons la station voisine.

Une correction bien méritée. Vers minuit, tout le monde dort dans la voiture, aussi bien le cocher que mes compagnons. Après un certain nombre d'objurgations aussi réitérées qu'inutiles, je me décide à employer des arguments frappants et je tombe à bras raccourcis sur le conducteur, qui, après avoir reçu deux maîtresses gifles, se décide à prendre une allure un peu plus accélérée. Seulement les bagages ne peuvent suivre, et nous risquons d'être privés de nos lits et de nos provisions, ce qui est évidemment le pire malheur qui puisse nous arriver. Pour éviter cette fâcheuse aventure, malgré l'avis contraire de l'automédon, nous faisons passer le fourgon devant et tout semble arrangé pour le mieux lorsque, arrivés à une descente abrupte, les chevaux de notre voiture s'emballent, et dans une course vertigineuse passent si près des roues du chariot, que avons vu le moment où tout allait rouler pêle-mêle dans le ravin.



PETIT KAVA-KHANEH PRÈS DE SHAROUD

Khérabad. Vers deux heures du matin nous sommes à la station, mais quel misérable endroit ! Il n'y a en tout que deux maisons en terre et un hangar formé de branchages pour les chevaux. On voudrait bien dormir, mais pour tout gîte on ne peut nous offrir qu'un trou enfumé où couchent les cochers. D'ailleurs, on nous promet que la halte sera très courte, juste le temps de faire manger l'orge aux chevaux.

Cette station est Khérabad, une des plus misérables que l'on puisse trouver; il n'existe même pas une goutte d'eau potable, et tout le liquide dont on a besoin est apporté dans des tonneaux qu'on va remplir bien loin dans la montagne. Une heure, deux heures se passent, et la réponse que nous recevons, quand nous demandons à continuer notre route, est toujours la même : les chevaux n'ont pas fini de manger, dans un petit moment vous allez repartir.

Tout à coup, dans la nuit, on entend un bruit de grelots; c'est une voiture qui arrive en sens inverse, une voiture véritablement fantastique : imaginez une sorte d'immense corbillard n'ayant qu'une seule porte, et dans



LES MURS DU CARAVANSÉRAIL DE KHÉRABAD

lequel, nous raconte-t-on, sont enfermées des femmes de haute naissance, qui doivent être envoyées à Téhéran dans le plus bref délai. Quelles que soient la fraîcheur et la qualité de cette expédition en grande vitesse, nous ne pouvons nous empêcher de la maudire de tout cœur, car ces gens vont nous prendre nos chevaux et nous laisser en échange les leurs, qui sont fourbus par la longue course qu'ils ont fournie.

Le cocher qui a reçu une si magistrale correction pour sa mauvaise volonté triomphe évidemment, mais il a le triomphe modeste, et c'est en toute humilité qu'il vient nous demander son petit cadeau que nous ne saurions lui refuser, car, en somme, il nous a habilement amenés jusqu'ici.

Les cochers se sont retirés dans un compartiment voisin des écuries, ils ont allumé un immense feu de bois et leurs silhouettes se découpent sur le mur du fond en ombres chinoises à l'aspect fantastique.

Un peu avant le lever du soleil, nous reprenons notre chemin. La nuit est encore très obscure, et, pour nous laisser passer, les ânes et les chevaux

grimpent sur les talus de la route, profilant sur le ciel leurs silhouettes qui paraissent immenses.

En route vers Sharoud. Jeudi 19 septembre. — Le matin se lève radieux, les teintes du ciel sont du rose le plus tendre, mais nous sommes légèrement brisés et le côté poétique de la situation nous échappe un peu.

Le balancement régulier du véhicule qui, depuis quelques heures, berce notre sommeil cesse tout d'un coup. Nous arrivons à la station et nous retrouvons là de vieilles connaissances : ce sont les bandes de pèlerins que nous avions rencontrées à Mianeh, les mêmes qui ont veillé avec nous une partie de la nuit à Khérabad; partis un peu avant le jour de ce poste, ils arrivent ici en même temps que nous. Les misérables jambes de leurs baudets les ont portés aussi rapidement, sinon d'une manière aussi confortable, que les vigoureux jarrets de nos huit chevaux. Dans les trous ombreux que forment les niches extérieures du caravansérail, ces religieux voyageurs prennent déjà leurs dispositions pour leur repas matinal.



FONTAINE PUBLIQUE DE KHÉRABAD

Ce village semble être un point de croisement très important, car de minute en minute des groupes nombreux de pèlerins arrivent, tandis que d'autres prennent déjà le chemin du retour. La place semble presque aussi mesurée en ce coin du désert que dans une ville surabondamment peuplée; ânes et Persans, mulets et Seyides, tous se tiennent pressés les uns contre les autres comme s'ils redoutaient quelque danger extérieur. Sur le sol gisent deux ou trois haches de derviches, dont le fer brillant jette un éclair.

Au milieu des pèlerins, on distingue quelques femmes qui suivent à pied, et leurs silhouettes, enveloppées de longs voiles, se reflètent gentiment dans la claire nappe d'eau.

La route, dans la direction de Sharoud, ne manque ni de grandeur ni de beauté. Sur notre droite, la chaîne de montagnes se profile avec une netteté impeccable sur le ciel bleu. Les roches qui en forment le soubassement ont de jolies colorations blanches, vertes ou rouges. Toute une série de dunes de sable s'amoncellent à leur pied en formant des lignes parallèles, dont les crêtes sont découpées ou arrondies suivant les caprices du vent, qui dans quelques semaines, peut-être, aura complètement modifié la savante ordonnance que nous admirons aujourd'hui.

Les environs de Sharoud.

Nous longeons un petit ruisseau que des chèvres franchissent d'un bond gracieux. Il y a là une véritable oasis qui, au moment de la fonte des neiges, doit être entourée d'une immense étendue d'eau. Une ligne de peupliers s'élève au-dessus des murailles, indiquant les jardins qui forment à la ville une ceinture verdoyante.

La voie que nous suivons fait les plus bizarres détours. Il faut, en effet, venir chercher la chaussée au point où aboutissent les différentes pistes qui se croisent près de Sharoud. Le chemin est maintenant longé par quatre ruisseaux, deux de chaque côté, et les rives sont plantées de haïes de peu-



L'ENTRÉE DU BAZAR DE SHAROUD

pliers et de saules : Sur la gauche se trouve un talus un peu haut et nous apercevons encore un petit ruisseau. Cette belle eau courante est la fortune du pays, et c'est à juste titre qu'elle fut si souvent célébrée par les anciens poètes persans.

Voici un spectacle tout à fait inattendu, une cascade, une vraie cascade, est là sur notre gauche; le barrage amenant le cours d'eau s'est trouvé rompu et laisse échapper le précieux liquide.

La grande rue de Sharoud est bordée d'échoppes d'artisans. Au milieu, les quatre petits ruisseaux aperçus en entrant ont confondu leurs eaux et forment un fleuve en miniature. De petits ponts permettent de passer d'une

rive à l'autre; le tout est gentiment agrémenté de feuillage et de verdure qui donne à ce coin un pittoresque aspect.

La maison de poste de Sharoud.

Nos équipages s'arrêtent devant la station de poste; une grande pancarte indique que là se trouve une succursale de l'entreprise de roulage du Khorassan. Un peintre plein de bonne volonté a même essayé d'inscrire quelques mots en français que nous déchiffrons à grand'peine : « Dilidjane à louer » ; au-dessous, une sorte de cage verte munie de petites ouvertures nous permet de voir qu'il s'agit de la forme de voiture désignée sous le nom de diligence. Le tout est surmonté des armes de la Perse : un lion à l'honnête figure de caniche qui ne semble nullement incommodé par l'énorme soleil qu'il a dans le dos.

Un caravansérail à deux étages.

Toute une armée de porteurs s'empare de nos bagages, car le maître de poste ne veut pas prendre sur lui de garantir l'inviolabilité des caisses que nous lui proposons de laisser à sa garde. A quelque cinquante mètres de là s'élève un magnifique caravansérail, au premier étage duquel on nous trouve deux cases, où nous allons pouvoir nous reposer de nos quarante-huit heures de marche consécutive. A peine installés, un Seyide fait son apparition en haut de l'escalier qui mène à notre demeure; il a plutôt l'aspect d'un bandit de la plus belle eau, mais, après interrogatoire, nous apprenons que c'est l'antiquaire de l'endroit et qu'il va nous apporter toutes les curiosités qui se trouvent à Sharoud. Il insiste pour nous faire acheter un vieux sabre rouillé qu'il prétend remonter à l'époque de Shah Abbas. Pendant la journée, nous prenons un léger acompte de sommeil et nous attendons la visite de l'antiquaire, qui revient le soir exactement avec les mêmes objets, en renouvelant ses protestations relatives à son sabre du temps de Shah Abbas. Nous lui faisons remarquer que, pour un bon musulman, il a oublié d'ôter ses sandales pour pénétrer dans notre demeure, dont le sol, cependant, est couvert d'une bien belle bâche de toile verte apportée de France.



ARTISANS ET MARCHANDS DEVISANT DEVANT LEURS BOUTIQUES A SHAROUD

Vendredi 20 septembre. — Cette nuit, passée sous un toit presque convenable, nous a paru infiniment douce et précieuse. Quand nous ouvrons les yeux, le soleil est déjà bien haut à l'horizon, et nos voisins de chambre ont semé devant notre porte des paquets d'herbes médicinales qu'ils font sécher pour leurs provisions d'hiver. Rien n'est agréable comme cette situation à quelque huit ou dix pieds au-dessus du sol, car on n'a pas à redouter la visite des importuns et on se sent véritablement chez soi. De quelque côté qu'on se tourne, la vue est vraiment charmante; des jardins nous entourent



ENVIRONS DE SHAROUD
MULET MUNI D'UNE PAIRE DE CACOLETS DESTINÉS AU TRANSPORT DES FEMMES PERSANES

de toute part, et au pied même du caravansérail nous avons remarqué hier au soir un joli petit cours d'eau qui baignait les pieds de toute une rangée d'arbres. Ce matin, ce ruisseau ne contient plus une goutte d'eau, la terre est à peine mouillée : les animaux et les gens se promènent tranquillement à pied sec, là où hier encore se pressaient des flots argentés dont les murmures montaient jusqu'à nous. Après enquête, nous apprenons que c'est une simple question de barrage; pour donner un peu de fraîcheur aux divers quartiers de la ville, on fait, à des heures déterminées, des saignées au cours d'eau principal, qui sont ensuite rebouchées, pour être ouvertes dans d'autres directions et permettre aux habitants de profiter de la bienfaisante humidité.

Dans le jardin voisin, un joli concert de grenouilles nous apprend que la sécheresse n'est pas trop à redouter dans ce coin du Khorassan : pour ma

part, j'ignore si les susdites grenouilles demandent un roi, mais elles paraissent fort occupées de leur mélodie et ne s'effrayent nullement du passage d'une femme voilée qui vient ramasser les hardes qu'elle avait mises à sécher là, probablement hier, après les avoir lavées dans le ruisselet.

Bureau de poste défectueux.

Cette journée de repos à Sharoud est consacrée à la correspondance, car c'est un peu causer avec les siens et revivre un instant la vie de famille, que de confier aux minces feuilles de papier les agréables sensations que procure, au déclin de l'été, une promenade dans ce beau pays. Il ne reste plus maintenant qu'à faire partir notre épître. Dans la province, il n'existe aucune boîte aux lettres ni aucun service organisé; il faut se trouver juste à temps pour remettre son courrier au maître de poste; cet ineffable fonctionnaire refuse, en effet, de se charger des correspondances plusieurs heures à l'avance, il a si peu confiance en sa prévoyance, avoue-t-il lui-même ingénument, qu'il craint de les perdre ou tout au moins de les égarer pendant longtemps. A trois reprises, nous faisons des tentatives infructueuses pour saisir le moment propice d'imposter nos lettres; à chaque fois on nous répond qu'il est encore trop tôt, il faut attendre encore un petit moment. A la fin de la journée, un dernier essai est plus désastreux encore : on nous annonce, en effet, que la poste est partie depuis une heure et que maintenant il n'y a plus de courrier avant trois jours. Force nous est donc de prendre notre mal en patience et d'attendre une meilleure occasion.



CARAVANE DE CHAMEAUX TRAVERSANT LA GRANDE PLACE DE SHAROUD

Les heures qui précèdent le coucher du soleil ont, à cette époque de l'année, un charme tout particulier. Il fait maintenant très doux et les ombres s'allongent indéfiniment; seules les chaînes de montagnes qui forment la toile de fond reçoivent les derniers rayons du soleil. Dans les jardins, tout autour

de nous, c'est déjà le crépuscule qui tombe peu à peu; la fraîcheur du soir ne s'élève pas encore, mais la terre dégage cette odeur particulière qui indique la légère humidité des nuits. Sous nos yeux, la place s'étend calme et presque déserte; dans l'embrasure d'une porte, des hommes fument le kalian. Comme des ombres, les femmes portant des enfants se glissent le long des haies de peupliers. Au milieu du silence de la nuit tombante, la voix d'un derviche monte lentement vers le ciel; il chante une mélopée en allant quêter de porte en porte, et son chant est un refrain qui rappelle les nocturnes de la Semaine Sainte.

Tout à fait dans le lointain se fait entendre le bruit du carillon des caravanes qui défilent. Autour de notre toit des pigeons tournent en rond, tandis que nos voisins ramassent les herbes maintenant desséchées dont ils avaient, ce matin, parsemé la terrasse.

C'est notre dernière soirée de repos, car demain il faudra reprendre la longue route qui nous ballottera de poste en poste jusqu'à la capitale de la Perse. Il faut une certaine dose de patience, je dirais même une véritable endurance, pour supporter ces perpétuels cahots, qui usent les effets contenus dans les valises presque autant que s'ils avaient été passés sur une meule à émeri. Dans les boîtes en métal le savon se réduit en poudre impalpable, et les ingénieux systèmes accrochés dans les voitures de la compagnie des wagons-lits n'ont jamais été capables de faire une poudre aussi fine que celle que nous procure gratuitement les cahots de la grande route royale de Téhéran.

UN GRAND-DUC ET SON PROPRIÉTAIRE, A SHAROUD

Les inscriptions graphiques du caravansérail.

Pour passer le temps, nous nous faisons déchiffrer les inscriptions graphiques dont sont couvertes les murailles de notre caravansérail. Il y a là des dessins politiques, d'autres d'un style moins fin, mais qui ont le don de faire rire jusqu'aux larmes notre domestique Ali. Un certain faisan attire tout particulièrement son attention;



Menuisiers débitant un arbre dans le bazar de Sharoud

cet oiseau est représenté faisant la roue, il porte sur la tête et sur le cou de longues inscriptions; près de lui se tient un derviche armé de sa hache à double tranchant, qui voisine avec un personnage représenté debout, la tête couverte d'un long bonnet pointu agrémenté de pompons. C'est évidemment un grand seigneur, car à sa ceinture est passé un riche poignard et son vêtement est couvert de broderies. Nous demandons les explications de cette énigme, mais on ne nous juge pas digne de la connaître, on nous donne à entendre que, pour saisir la finesse de toutes ces allusions, il faudrait être né en Perse et y avoir toujours habité : ce sont des jeux d'esprit auxquels les étrangers ne peuvent pas être initiés.

Départ de Sharoud. Samedi 21 septembre. — Nous avons dès l'aube d'interminables discussions avec le maître de poste pour qu'il mette à notre disposition le nombre de chevaux nécessaires auxquels nous donne droit notre « tessère ». Pendant ce temps, la foule s'assemble autour de nous. Les équipages, entourés d'oisifs, sont l'objet des commentaires les plus variés. Au premier rang se tiennent des mendiants aux yeux malades, à la figure rongée d'herpès, sur laquelle la crasse forme comme des écailles de serpent. A quelques pas de là s'élève la tente d'un derviche qui, sans se préoccuper des règlements de voirie, a dressé au-dessus du fossé quelques mètres d'une toile sous laquelle il a élu domicile. La peau de lion, qui, dans l'exercice de ses fonctions, forme son manteau, est suspendue avec sa hache à double tranchant à l'arbre contre lequel il a adossé sa fragile demeure.

Heureusement pour nous, une diversion s'opère sur la place publique : c'est l'exhibition d'un magnifique grand-duc, que son propriétaire vient de sortir de sa maison. L'oiseau, ébloui par la lumière intense du soleil, ouvre de grands yeux jaunes et se laisse caresser par son maître avec une suprême indifférence. Ce dernier pousse même la bonté jusqu'à me permettre de photographier l'animal, qui se prête avec la meilleure grâce du monde à notre désir.

Nous sommes assaillis par toute une armée de mendiants; à leur tête une vieille, dont la figure est si laide et si répugnante qu'elle trouve inutile de se voiler, insiste pour avoir un souvenir de nous. Nous cherchons à lui persuader que notre argent est impur et qu'elle commettrait un péché en l'acceptant; elle proteste, nous lui tendons alors un kran qu'elle enfouit aussitôt dans sa poche, mais, dès que nous avons le dos tourné, elle va laver la pièce de monnaie dans l'eau courante, pour faire disparaître toute trace de souillure.

Sur la place, il y a tout un régiment de fillettes de 5 à 6 ans qui commencent déjà à porter le voile; elles le rejettent du reste la plupart du temps sur leur épaule et montrent d'amusantes figures de souris effarouchées. A côté d'elles, des petits gamins, environ du même âge, n'ont pour tout

vêtement qu'une courte redingote jadis rose, que le temps et le soleil ont rendue d'une couleur indéfinissable. Leur tête est couverte d'un bonnet brodé, mais jamais personne ne pourra décrire l'état de malpropreté que dissimulent ces élégantes arabesques.

Dans un coin de la place passe un jongleur portant à sa ceinture une énorme boucle de cuivre doré ornée d'un cabochon de cristal. Sur son bonnet blanc est une longue inscription noire relatant des paroles cabalistiques. Notre homme va s'installer sans façon près d'un groupe de paysans qui prennent le thé en fumant le kalian, et partage d'office leur modeste repas. Il pousse même la bonté jusqu'à m'inviter à venir m'asseoir près de lui, en me présentant une tasse de thé et un morceau de pain que je m'empresse de décliner fort civilement. J'ai, paraît-il, été trop poli, et j'apprends un peu plus tard que c'est par pure raillerie que cet individu faisait ce simulacre de bienvenue; la seule manière de conserver ma dignité était, me dit-on, de lui tourner purement et simplement le dos.

Enfin les chevaux sont attelés, tous les comptes réglés, et nous allons pouvoir nous lancer sur la route. Mais nous avions oublié le palefrenier qui, sans se préoccuper de nos protestations, glisse un léger tréteau sous la voiture et, le plus tranquillement du monde, enlève les unes après les autres les quatre roues qu'il graisse avec un soin parfait, puis, l'opération finie, vient nous réclamer la juste rémunération de sa peine.





CHAPITRE VII

De Sharoud à Téhéran

Les environs de Sharoud. — Deh-Mollah. — Le vieux Damghan. — Le pansage des animaux de bât. — Shérif-Abad. — Gouché. — Une étape à travers la montagne. — Une primitive auberge. — Ahuan. — Une caravane de Mongols. — Souakim. — Semnan. — La collection du grand prêtre de Semnan. — Le télégraphe de Semnan. — Sorkhé. — Lasguird. — Abdul-Abad. — Deh-Nemek. — Ali-Abad. — Un barbier-dentiste. — La bonne foi de l'hôtelier. — Le Mazenderan. — Kishlak. — Le réveil d'une petite ville. — Départ mouvementé. — Une rivière salée. — Aiwan-i-Kaif. — Véramine. — Un essai de route officielle. — Shérif-Abad près Téhéran. — Khanoun-Abad. — Histoire du dentiste du Shah. — Un cheval rétif. — En vue de Téhéran. — Le cimetière de Téhéran. — La porte du Khorassan. — L'Hôtel de France. — Une visite à la légation de France.



Pour sortir de Sharoud, nous empruntons le lit desséché d'un torrent. A chaque instant on manque de verser, mais nous ne tardons pas à voir la fin de nos peines et nous débouchons dans une jolie vallée. Dans le fond, partout où il y a de l'eau, s'élèvent des jardins entourés de murailles, tandis que de distance en distance des villages fortifiés se marient avec la teinte uniforme du sol. La montagne est tantôt veinée comme une belle agate avec des teintes vert de cuivre, pourpres ou brunes, tantôt, au contraire, elle se couvre d'un beau rouge foncé analogue à la couleur des scories retirées des hauts fourneaux.

Deh-Mollah. A quelque 20 kilomètres de là, nous arrivons à Deh-Mollah. Pendant qu'on change les chevaux, un noble indigène vient nous offrir un magnifique plat de figues. Il nous fait entendre que c'est un pur

cadeau qu'il veut nous faire et qu'il n'entend recevoir pour cela aucune rémunération. Les fruits étaient mûrs, et une si aimable manière d'exercer l'hospitalité ne pouvait nous laisser insensibles. Toutefois, en partant, pour répondre à cette politesse par une autre, nous faisons à son serviteur un cadeau de trois krans, ce qui représente environ dix ou quinze fois la valeur des fruits offerts.

La chaleur est torride maintenant, c'est tout au plus si de temps à autre une légère brise permet de respirer un peu.

Vers deux heures de l'après-midi, nous parvenons à la station de Mehmandost, une agglomération de huttes en terre sans aucun caractère spécial. Là encore, nous rencontrons des pèlerins dont le chef, vêtu de loques rouges qui cachent mal sa nudité, arbore fièrement une main d'Ali en cuivre, placée à l'extrémité d'une lance en bambou.



RENCONTRE D'UN FOURGON ET D'UNE VOITURE DE POSTE AUX ENVIRONS DE DEH-MOLLAH.

Notre domestique commence à devenir passablement paresseux. L'ayant envoyé acheter quelques fruits pour notre déjeuner, il nous répond, après une courte absence, que le pays n'en produit aucun. En quittant le village, nous manquons d'accrocher cinq ou six paniers tout remplis de melons et de raisins. Devant nos remontrances, Ali nous répond avec un sang-froid superbe : « Oh ! il faisait trop chaud pour que j'aille dans les rues chercher des provisions, et vous en aviez suffisamment mangé hier, vous pouviez bien vous reposer un peu aujourd'hui. »

La plaine qui sépare Deh-Mollah et Mehmandost de Damghan est fauve et peu fertile ; c'est seulement aux environs de cette dernière ville que le sol, tout convulsionné par les kanats, porte quelques traces de verdure. De distance en distance on retrouve ces éminences artificielles, sorte de véritables « kourganes » sur lesquelles étaient autrefois bâtis les villages, ou qui servaient de support à des tours d'observation. La plaine est alors cultivée et l'on voit de grands champs de maïs et de ricin. Cette dernière plante donne une huile qui est employée un peu à tous les usages.

Le vieux Damghan. Un peu avant le coucher du soleil, nous traversons une ville en ruines : c'est le vieux Damghan. On ne saurait se douter de l'infinie variété de formes que prennent tous ces pans de murs

qui se déchiquettent sous l'influence du vent et de la pluie, et paraissent, dans cette fin de journée d'automne, être une réunion de monstres antédiluviens auxquels la mosquée en ruine, semblable au squelette de quelque diplodocus, servirait de chef d'orchestre.

Cette ville morte est habitée maintenant par des bandes de corbeaux, qui daignent à peine se déranger à notre passage. Nos hommes nous racontent que ces murs en ruine recèlent des monceaux d'or et d'argent; d'habiles et heureux chercheurs, ajoutent-ils, ont déjà découvert des trésors. C'est presque l'histoire du prisonnier espagnol, qui demande quelques billets de 1000 francs pour exploiter un trésor caché, qu'on nous réédite là-bas.



PUITS DANS LE DÉSERT AUX ENVIRONS DE DAMGHAN

Le pansage des animaux de bât. Il fait nuit quand nous arrivons à Damghan; c'est bien dommage, car c'est une très curieuse petite ville. De chaque côté de la route on voit des murailles flanquées de tours en briques cuites, et les matériaux sont disposés de telle sorte qu'ils forment des arabesques aussi gracieuses que délicates. Un bazar aux boutiques closes est bientôt traversé, et, après avoir franchi un pont, nous arrivons dans une sorte d'île formée par les deux bras de la rivière. C'est là qu'est installé le caravansérail où se tient le relai de poste. Dans cette longue bande de terrain toute plantée d'arbres, sont venus s'abriter pour y passer la nuit les nombreux voyageurs qui sillonnent la route. Je remarque avec quel soin ils pansent et étrillent leurs baudets. Ce travail, pour être bien fait, demande près d'une heure à son propriétaire. On se sert à cet effet d'une étrille en fer toute garnie à l'intérieur de rondelles du même métal, qui s'agitent en faisant un petit bruit strident; c'est, paraît-il, pour empêcher les animaux de s'endormir pendant qu'on procède à leur toilette et pour écarter les mouches. Je crois qu'il y a plutôt là une question de tradition et d'usage, car, dans les autres régions que j'ai visitées, je n'ai jamais rencontré d'étrilles à musique et les animaux n'en sont pas pour cela moins bien soignés par leurs maîtres. Après le pansage, on lave l'animal à l'aide d'un peu d'eau jetée à la main, puis avec un morceau de feutre on le frotte et on le bouchonne pour ramener la circulation. Pour nettoyer le museau, l'homme crache violemment sur le front de l'animal et avec la

paume de sa main frictionne et astique avec vigueur ; un bon coup de torchon et la toilette est finie, l'âne va pouvoir alors enfoncer jusqu'aux oreilles sa tête dans le large sac qui lui sert de mangeoire.

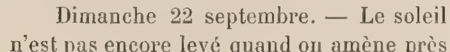
De petits campements se montent instantanément près des animaux maintenant couchés. Un peu de braise soufflée par des poumons vigoureux permet de faire le thé. On allume le kalian, et les voyageurs accroupis regardent curieusement passer les nouveaux arrivants qui trouvent difficilement une petite place dans cet espace déjà si restreint.

Notre présence a été signalée, et de nombreux Arméniens, vêtus à l'européenne, viennent se promener de long en large pour nous dévisager tout à leur aise.

Shérif-Abad. Vers neuf heures du soir nous quittons Damghan, car sans l'étape de nuit nous arriverions difficilement à couvrir les 100 kilomètres que nous avons pris la tâche d'accomplir chaque jour. Nous revoyons cette fois, éclairés par la lune, les petits jardins tout remplis de grenadiers, de figuiers et de poiriers chargés de fruits. Le vent s'est maintenant élevé assez fort et souffle sans contrainte à travers la plaine dénudée que nous parcourons trois heures durant avant d'arriver à Shérif-Abad (1). Il n'y a là, pour recevoir les étrangers, qu'une misérable hutte en terre au niveau même de la route. Il est minuit passé, nous absorbons rapidement un maigre dîner et nous nous endormons avec l'espoir que nous serons logés un peu plus confortablement demain.



PETITS « BATCHAHS » A SHÉRIF-ABAD



Dimanche 22 septembre. — Le soleil n'est pas encore levé quand on amène près de notre porte les chevaux attelés. Devant nous la montagne est toute rose, et de petits nuages mauves y restent encore accrochés comme de légers fichus de soie séchant au soleil. Sur notre droite, une petite rivière ombragée de saules sert d'abreuvoir aux animaux qui sortent du village placé de l'autre côté. Les bergers poussent devant eux des troupeaux de moutons, les âniers hèlent leurs montures, tandis que les pèlerins arrivés pendant la nuit fouettent, avec une mince chaîne de métal accrochée à leur poignet, leurs bêtes encore mal réveillées.

(1) Il est à peine besoin d'indiquer qu'en Perse les localités portant la terminaison *Abad* sont presque aussi nombreuses qu'en France les villages avec la terminaison en *neuve* ou *court*...

Gouché. Au sortir d'une longue vallée nous arrivons à Gouché, importante station, au milieu de laquelle se dresse un immense caravansérail. Là, sont campés des nomades qui ont installé leurs feux parallèlement aux lignes d'arbrisseaux arrosés par un ruisselet. Chaque groupe, ayant ses bagages autour de lui, forme un amusant petit tableau de genre. Des femmes fument le kalian ou travaillent à préparer la soupe dans une petite marmite en cuivre toute couverte de suie.

L'un des principaux aliments des pèlerins en voyage consiste en crème



UNE HALTE DANS LA STEPPE, PRÈS DE MEZINAN

desséchée qui présente l'aspect de la craie. On casse cette substance, que l'on met à bouillir dans l'eau avec un peu de graisse et d'herbes aromatiques. Il paraît qu'on obtient ainsi une soupe des plus succulentes; mais, malgré les offres qui nous en ont été faites à maintes reprises, je n'ai jamais eu le courage de la goûter.

Pendant que les femmes travaillent ainsi à préparer le repas du matin, les hommes, mollement allongés à l'ombre de petites tentes maintenues à l'aide de leurs bâtons de route, dorment paisiblement; près d'eux se trouvent leur cara-

bine et leur ceinture remplie de cartouches, montrant ainsi le peu de confiance qu'ils ont dans la sécurité des grandes routes.

Les chevaux sont déjà tout caparaçonnés et l'un d'eux, une bête de fort belle allure, porte à l'arçon de la selle un long yatagan à la poignée délicatement ciselée, tandis que des fontes on voit sortir la crosse de deux gros revolvers.

Le caravansérail est tout neuf, le centre en est occupé par un débit de thé ou kava-khaneh. Une grande fontaine rectangulaire occupe le milieu de la salle; c'est là que les employés du *cafetdji* vont laver les verres et les soucoupes, puis jettent les résidus des théières.



OFFICIER RUSSE ET SON COSAQUE

Pour prendre une photographie de ce camp, je me hisse sur le toit du caravansérail et là je constate que la terrasse sert de dortoir; des lits en terre battue sont en effet aménagés le long des murs, où un artiste, dans une heure de désœuvrement, a pris soin de dessiner une jolie tête de femme.

Il faut un peu réparer les véhicules qui ont pas mal souffert de la dernière étape, et le maître de poste lui-même ne craint pas de mettre la main à la besogne; il n'éprouvera du reste aucune honte à obtenir une juste rémunération pour sa peine.

Une étape à travers la montagne.

L'étape que nous allons avoir à fournir est longue de 46 kilomètres environ à travers la montagne. Au bout d'une heure de route, nous croisons un officier russe qui, au milieu de ce désert, semble une véritable apparition. Vêtu avec une suprême élégance, il s'avance seul et sans aucuns bagages, trottant légèrement sur une bête de prix. Un peu après lui marche un officier de cosaques persan, puis vient un cavalier portant attachée à sa selle une carabine, tandis qu'en bandoulière est passé un fusil de chasse destiné à lui procurer son repas du soir. A plus de deux kilomètres derrière eux, des mulets pesamment chargés portent en même temps les domestiques et les bagages.

La vallée se resserre et la route monte toujours; par moment, nous sui-

vons un torrent actuellement à sec, à d'autres instants nous devons descendre dans le lit même du cours d'eau, ce qui ne s'accomplit pas sans infliger à tout l'équipage une inclinaison qui le rapproche violemment du sol. Toutefois, la route se poursuit sans incidents, et, après une longue marche au milieu de la poussière et sous un soleil de feu, nous atteignons une hutte en branchages à moitié creusée dans le sol. Il n'y a rien à espérer d'un si misérable logis, mais les cochers, fidèles à leurs habitudes, viennent s'y installer en buvant une infusion bizarre qui n'a du thé que le nom.

Une auberge primitive.

On continue à monter, la chaleur est maintenant insupportable, bêtes et gens sont également exténués. Chacun se renferme dans un silence qui n'a rien d'éloquent, et l'on attend péniblement le moment où l'on pourra prendre un peu de repos. Cet instant tant désiré arrive enfin, et notre



PRIMITIVE AUBERGE

gîte se présente sous la forme d'une maison fortement en ruine, où les branchages ont servi à réparer le toit en partie effondré. « Arrêtez-vous ici, nous suggère le cocher, le propriétaire de ce kava-khaneh est un homme très estimable, il a du bon pain, du lait et des œufs, vous y serez mieux qu'à l'étape suivante. » Comme nos estomacs crient misère, nous ne nous faisons pas prier pour accepter ce conseil et entrons résolument dans le logis enfumé. En arrivant de l'éblouissante clarté de l'extérieur, on ne distingue absolument rien au premier abord; mais peu à peu les yeux se font à la demi-obscurité, et les quelques parcelles des rayons de soleil qui percent à travers les branchages permettent de remarquer quatre bancs en terre qui forment l'unique mobilier de la hutte.

Notre cocher avait dit vrai, notre hôte possède une appréciable quantité d'œufs frais, dont la moitié va être légèrement bouillie pour former le premier service de notre déjeuner, les autres réduits à l'état d'œufs durs remplaceront le rôti, le tout arrosé de quelques bols de lait; c'est un vrai déjeuner des bergers de Virgile, mais il est loin d'être le plus mauvais de tous ceux que nous fîmes jusqu'à présent au cours de notre route.

Il faut maintenant songer à repartir, car la fumée qui s'est accumulée dans les branchages supérieurs de la toiture retombe maintenant sur nous en lamelles de suie. Les cochers, qui se délectent d'une énorme jatte de « mast », ne semblent nullement disposés à continuer la route, et ce n'est qu'après de nombreuses sollicitations qu'ils cessent leur interminable palabre pour reprendre leurs rênes.

La route continue à travers la montagne toujours la même; sur notre droite, nous apercevons de nombreux colis qui forment la cargaison d'une caravane de chameaux venus d'Afghanistan. Les bêtes ont été livrées à elles-mêmes et elles courent de côté et d'autre, cherchant une maigre pâture au milieu des chardons et de plantes de la famille des cactées, qui poussent dans ce terrain chargé de sel.

Ahuan. Au milieu du jour nous sommes à Ahuan. Il y a là un très antique caravansérail entièrement construit en pierres roulées. L'édifice, nous



PORTE DU VIEUX CARAVANSÉRAIL EN PIERRE D'AHUAN

assure-t-on, est du temps de Shah-Abbas. Comme toujours, cette vénérable construction, quoique passablement délabrée, eût pu être avantageusement employée encore pour abriter les voyageurs, mais les Persans ne comprennent

pas qu'on puisse entretenir ou restaurer un ancien monument, ils préfèrent l'abandonner et le laisser tomber en ruine pierre par pierre, tandis qu'à côté, pour les besoins des passants, ils élèvent quelque cabane en terre aussi peu confortable qu'éphémère dans sa durée.

Ce vieux caravansérail forme une masse tout à fait imposante. Quatre tours d'angle sont reliées entre elles par une haute muraille que flanquent deux autres tours intermédiaires, et toutes les voûtes sont en larges briques cuites. Dans les murs latéraux, de profondes saignées, jadis garnies de ciment, servent d'écoulement pour les eaux de pluie qui sont projetées au dehors par de longues gargouilles creusées dans des troncs d'arbres. La porte principale, toute montée avec des briques, a été, à une époque déjà très ancienne, recouverte d'un enduit où sont gravés de faux joints tracés en rouge. Dans le tympan est dessinée une jolie arabesque en rouge et blanc. Le sol, au milieu de la cour, se trouve considérablement exhaussé par les déblais provenant des ruines de l'étage supérieur. En traversant cet espace, nous ramassons un mince fragment provenant d'un vase en terre émaillée bleue de la plus belle couleur turquoise qu'on puisse rêver. Ce n'est certainement pas un ustensile ayant servi à quelque pauvre pèlerin; ce débris doit marquer le passage de quelque riche seigneur venu du centre de la Perse en pèlerinage à Mesched. Si ce misérable tesson pouvait dire son histoire, quel émouvant roman d'aventure ne nous raconterait-il pas! Nous visitons l'intérieur du monument. Pour entrer dans la chambre principale qui, autrefois, devait être de plain-pied avec la cour, il faut se glisser par d'étroits passages analogues aux entrées d'un terrier de renard. En pénétrant dans une des salles, la première à droite dans la cour, on voit que la chambre a été partagée en trois étages par une division postérieure. Il y a là tout un enchevêtrement de distribution des plus compliqués. Dans la pièce qui fait face à la cour, le plafond est à hauteur d'homme. La chambre du centre communique avec l'étage supérieur par une ouverture carrée percée dans le plafond. Au milieu, on a construit une sorte de petite chapelle dont la voûte est supportée par des angles donnant prétexte à des motifs d'architecture. Quelle a bien pu être la destination de ces séries de petits logements? On sent



ÉTANG AUX ENVIRONS D'AHUAN

que le constructeur a eu l'idée de faire de petits locaux plus faciles à occuper et surtout à chauffer que ces immenses cases du caravansérail de Shah-Abbas. Toutes ces habitations étaient-elles destinées au gardien et à son harem, ou bien une partie servait-elle de cachette pour remiser les objets précieux? ce sont là autant d'hypothèses qu'il est aujourd'hui difficile de vérifier d'une manière certaine.

Devant cette ruine imposante s'étend une grande pelouse, au bas de laquelle est un petit étang. Sous les rayons obliques du soleil, cette pièce d'eau prend une importance considérable, et les quelques arbres qui l'entourent, vus à une certaine distance, donnent l'impression du mirage.

Sur la droite sont de petits parcs formés de murs en terre dans lesquels sont enfermées quelques centaines de chèvres; deux bergers obligent les bêtes à passer isolément par une étroite ouverture, et un grand bassin de bronze reçoit les quelques gouttes de lait qu'une main exercée tire des mamelles gonflées de chacun de ces animaux.

Caravane de Mongols. Voici venir le coucher du soleil. Le long de la piste s'égrène une longue caravane de Mongols, faciles à reconnaître à leurs pommettes plates et à leur teint jaune; les femmes, nullement voilées, nous dévisagent avec curiosité.

A côté de ces nomades passent de rudes montagnards venus de l'Afghanistan. Ce sont de beaux hommes portant de grandes barbes noires. Ils marchent avec une véritable dignité, appuyés sur de longs bâtons, et la nuit tombe peu à peu, tandis que nous suivons l'interminable route.

Pendant la longue étape qui se déroule sur un parcours de 46 kilomètres, nous traversons des lignes de *kanats* creusés tout au fond de la vallée; sur les bords s'élèvent des rochers brûlés et des contreforts convulsionnés; à mi-hauteur sont des grottes profondes qui ont dû servir de refuge aux premiers habitants de cette contrée. La nature des roches est une sorte de pudding qui, par quelque phénomène géologique, se trouve maintenant désagrégé; les galets s'échappent de leur gangue et roulent peu à peu sur la piste. On sent que dans cet étroit passage quelque gigantesque torrent s'est frayé un chemin avec une violence sans égale; des myriades de petites pierres ont été déposées sur toutes les surfaces planes avec une telle régularité, qu'on croirait qu'un peuple de pygmées s'est amusé à venir installer là de minuscules châteaux forts.

Souakim. Au milieu de cette vallée, il y a un arrêt pour permettre aux chevaux de prendre un peu de repos. C'est la station de Souakim. Le propriétaire du petit kava-khaneh nous raconte que cette région est d'une fertilité telle, que le prix du terrain vaut au moins aussi cher qu'aux portes de Téhéran.







CARAVANE DE CHAMELIERS AUX ENVIRONS DE SCHERIFF-ABAD



UNE CARAVANE D'ANES TRANSPORTANT DES ANNEAUX EN TERRE CUITE POUR LA CONSTRUCTION DES " KANATS " (CANAUX SOUTERRAINS)

On peut, paraît-il, facilement faire deux récoltes par an, et la provision de bois qui pousse le long des ruisselets est une abondante source de bénéfices pour les propriétaires.

La nuit est complètement tombée quand nous quittons Souakim. Le chemin tourne brusquement à mi-côte, et nos équipages sont sur un plan violemment incliné. Nos chevaux aux robustes jarrets ne se laissent pas intimider, et pour une fois encore nous échappons à la terrible culbute. La rapidité de la montée diminue vers la crête et nous parvenons à un plateau parfaitement désert; on ne voit même plus ces petites touffes d'herbe rabougries qui, dans la nuit, semblent être des hérissons ou des porcs-épics endormis.



LES RUINES DU VIEUX SEMNAN

Encore quelques kilomètres et nous allons arriver à Semnan; mais Dieu sait comment nous ferons pour franchir la plaine sablonneuse qui se déroule devant nous.

Le cocher de notre fourgon à bagages que nous avons fait marcher en avant s'est profondément endormi, et les pires objurgations ne peuvent le faire sortir de son apathique sommeil; il faut que l'un de nous, après lui avoir bourré les côtes de quelques sympathiques coups de poing, prenne sa place sur le siège et fasse ainsi au milieu de la nuit une entrée triomphale à Semnan.



LES RUINES DU VIEUX SEMNAN

Semnan. Le caravansérail où nous devons nous arrêter est situé en dehors de la ville. C'est une magnifique construction complètement neuve, qui présente l'aspect d'un immense cube sans ouverture extérieure; on sent que l'architecte a voulu se défendre par tous les moyens possibles contre le soleil. On nous offre deux immenses chambres qui ouvrent sur une grande salle voûtée, au centre de laquelle est un bassin orné d'un jet d'eau toujours jaillissant. Si spacieux que soit le local, mon compagnon,

M. Vinchon, prend le parti d'aller coucher sur le toit, pour pouvoir plus à son aise admirer la limpidité du ciel et l'inoubliable éclat des étoiles. De ce poste aéré, on entend le hurlement des chacals qui s'aventurent jusque sous nos murs.

Lundi 23 septembre. — Il paraît que la nuit passée ainsi à la belle étoile a été particulièrement douce et agréable, aussi mon compagnon se propose-t-il de n'avoir plus d'autre chambre à coucher. Le matin, cependant, il a quelque peu souffert des rayons du soleil qui, sans égard pour lui, ont piqué son épiderme de mille pointes d'aiguille ; il éprouva aussi quelques désagréments du voisinage d'une bande de pigeons qui avaient élu domicile sur le toit et l'assourdissaient de leurs cris aigus.



LA GRANDE SALLE DU CARAVANSÉRAIL DE SEMNAN. NOTRE CAMPEMENT

La grande salle sur laquelle s'ouvrent nos chambres s'anime un peu. On prépare les kalians, dont les têtes en bois tourné, ornées de coupelles en terre cuite, tentent les consommateurs. Le débitant de thé de l'endroit a coquettement disposé sur un étalage en gradin les divers ustensiles de son petit commerce : boîtes à thé, faïences semblables aux belles turquoises, samovars en cuivre étincelant, tout engage le client à s'arrêter un bon moment et à profiter du réconfortant breuvage qui lui est offert au plus juste prix.

Dans toute cette région de la Perse, les potiers ont conservé le secret de ces belles faïences bleu turquoise qui, depuis plusieurs siècles, sont une des caractéristiques de la région. Ainsi, le bassin occupant le milieu de la grande salle octogonale est entièrement construit à l'aide de ces jolis carreaux qui semblent un reflet de la pureté du ciel. L'eau courant sur ces dalles à l'impeccable émail prend elle-même une jolie teinte azurée, qu'agrémente un gai rayon de soleil tombé de l'ouverture ménagée dans la clef de voûte de la salle.

La collection du grand prêtre de Semnan.

Dès le début de notre voyage, on nous avait entretenu d'une importante collection de faïences qui était pieusement conservée par le grand prêtre de la mosquée de Semnan. C'est l'agent du télégraphe qui doit nous mettre en rapport avec le dépositaire de ce trésor, mais

les pourparlers seront longs et difficiles, car bien des voyageurs déjà sont passés par là sans obtenir que l'on brise pour eux les cachets de cire dont est scellé le grand coffre de métal où sont renfermées toutes ces merveilles. Toutefois, grâce à la puissante protection de M. Césari, inspecteur général des douanes du Khorassan, on va faire pour nous une exception et nous allons être admis à voir ces pièces uniques. Un homme nous attend à la porte du bazar, devant le télégraphe. Il prend les devants et nous guide à travers le dédale de ruelles bordées de maisons ou de hautes murailles de terre. Nous avons peine à le suivre dans ces artères si étroites que c'est à peine si la lumière du soleil arrive jusqu'au fond; la



FOURS A CHAUX SUR LA ROUTE DE KHORASSAN

monotonie de ces interminables couloirs est seulement rompue de place en place par la basse ouverture d'une porte en plein cintre. Enfin on nous fait signe de modérer notre allure, notre guide se détache en avant et va frapper à une habitation au-dessus de laquelle passe une petite bande de verdure : quelques feuilles de vigne et de maigres rameaux de figuier, indiquent la présence d'un jardin servant de cour intérieure à une maison. Nous pénétrons alors dans une pièce bordée de lits en terre où se tiennent quelques mollahs. Ils sont vêtus de leur ample robe et la tête est couverte de l'immense turban blanc, symbole de leur dignité. C'est la demeure du grand prêtre. Ce dernier nous adresse un salam, parfaitement correct du reste, et nous invite à le suivre dans le jardin dont les allées sont pavées de briques. Au milieu se trouvent deux massifs qui forment un fouillis inextricable de verdure. De cette forêt vierge en miniature s'élève un grand rosier

qui grimpe le long du mur; les fushias, les bégonias et les géraniums poussent en abondance. Dans le fond du jardin s'élève un bâtiment dont les fenêtres, soigneusement grillagées de *moucharabiehs*, décèlent le département des femmes. A droite, un mur en terre très élevé préserve la sainte habitation des indiscrets regards des voisins. Enfin, du côté gauche, un petit escalier de quelques marches seulement donne accès à un sombre corridor : c'est là que gît dans sa masse imposante l'énorme coffre-fort qui contient les faïences aux reflets irisés. Certainement on attend notre visite, car un véritable conseil de fabrique se tient dans le coin de la cour. Le grand prêtre est là, au milieu d'un groupe de personnages assis sur un tapis étendu à l'ombre. Les kalians sont tout prêts, et c'est à cet accessoire indispensable de la vie musulmane que l'on va demander l'inspiration nécessaire pour répondre à nos propositions d'achat. Après quelques formalités



COFFRE GARNI D'UNE SERRURE A MUSIQUE, TRAVAIL DE CERTOSINE, XIXe SIECLE

indispensables, et non sans nous avoir fait sentir tout le poids de l'insigne faveur qui nous est faite, on brise les cachets de cire, et, après trois ou quatre tours de clef qui font rendre à la serrure des sons plus ou moins harmonieux, le couvercle s'ouvre lentement. Emballées dans de la menue paille, on sort une trentaine de pièces de faïence de toutes les qualités; il y a là deux ou trois carafes de kalian à reflets métalliques rouges qui certainement en Europe se vendraient plus qu'au poids de l'or. Mais à côté, que d'horreurs, des fragments de porcelaine de Chine, de grossières reproductions d'anciennes faïences de Damas, des morceaux de plaques de revêtement incomplètes et enfin toute une série de pièces véritablement à reflets métalliques, mais fabriquées par nos bons amis les Anglais il y a quelque 30 ou 40 ans.

Nous demandons le prix de cette collection; c'est maintenant une nouvelle complication, car personne ne veut prendre de décision. On nous envoie dans le bazar attendre la réponse devant le bureau d'un Arménien. Lassés de ne voir

venir personne, nous nous décidons au bout d'une demi-heure à regagner notre domicile, lorsque nous sommes rejoints par l'émissaire du grand prêtre, qui nous fait savoir que le prix demandé est de 3000 tomans; mais, ajoute-t-il, vous pourrez faire telle offre que bon vous semblera!

Notre intermédiaire, l'employé du télégraphe, sur un ton plein de désintéressement, assure qu'il ne veut accepter aucune somme d'argent pour prix de sa commission, mais qu'il nous serait bien reconnaissant de lui donner en souvenir un beau fusil à trois coups dont il a particulièrement envie en ce moment.

Le télégraphe de Semnan.

Avant de partir, je désire envoyer une dépêche à ceux que j'ai laissés en France et je me fais conduire à la station du télégraphe. Je n'ai jamais vu nulle part au monde un bureau installé d'une manière aussi simple et aussi charmante à la fois : dans un magnifique jardin, qui sert de cour à un petit palais, sont étendus à terre quelques beaux tapis aux chatoyantes couleurs; sur l'un d'eux, un vénérable seyide est gravement accroupi, tandis que gît à ses côtés un petit sac contenant quelques feuilles de papier blanc et un de ces encriers longs en carton laqué. C'est là tout le matériel du bureau. On accepte nos télégrammes, mais en langue persane, bien entendu. Pour parvenir en Europe, il faudra que ce message soit expédié d'abord à Téhéran, où un obligeant correspondant le traduira en français et l'expédiera ensuite par la ligne indo-européenne.



SEMNAN
LA MAISON DU TÉLÉGRAPHE ET SON PROPRIÉTAIRE

De retour à notre caravansérail, on nous invite à nous remettre en route sans tarder, car, si la poste venant de Téhéran ou de Mesched arrivait, elle userait de son droit de préemption et nous devrions attendre de longues heures qu'il y ait de nouveaux chevaux à notre disposition.

En sortant de la ville de Semnan, on entre brusquement en plein désert; sur une très grande longueur nous traversons le lit d'un immense lac salé, desséché depuis longtemps et dont le fond est recouvert, par place, d'efflorescences qui

luisent sous le soleil. Notons encore un petit ruisseau où sautillent gentiment des bergeronnettes; nous ne rencontrerons plus une goutte d'eau avant d'arriver ce soir à Lasguird.

Plus loin, la route traverse une vallée remplie de roches portant sur leurs parois la trace de violentes érosions, qui sont évidemment d'origine volcanique.



LA COUR DU CARAVANSÉRAIL DE SEMNAN

Sorkhé. A la station de Sorkhé, nous demandons à acheter quelques-uns de ces magnifiques dindons qui font si bien la roue en notre honneur, mais leur propriétaire nous regarde avec une pitié mêlée de mépris et daigne nous expliquer que, les dindons étant des animaux de luxe, c'est presque un crime de les mettre à mort; aussi les conserve-t-on soigneusement, comme dans nos jardins nous élevons des paons.

Lasguird. Le soleil se couche quand nous arrivons à Lasguird. De tous les points de la campagne, les bestiaux rentrent à pas lents et regagnent individuellement leur étable. Le village s'endort tandis que les employés du service des eaux ouvrent les vannes pour remplir le lit du ruisseau tout à l'heure desséché. Les habitants du lieu qui se sont dérangés pour faire « *tomashah* », c'est-à-dire qui sont venus nous regarder, se dispersent les uns après les autres. Seul un vieux mendiant semble ne pouvoir détacher ses yeux de nous. On dirait un pauvre hère échappé de la cour des miracles : il dépasse par son bizarre accoutrement les plus folles imaginations de Callot. Longtemps encore il reste immobile, appuyé sur son bâton tout raccommodé avec de minces cordelettes de chanvre; quelques chahis qu'on lui jette pour l'engager à aller se reposer ne peuvent le détourner du troublant spectacle de nos personnes.



GLACIÈRE ET MUR D'UN CARAVANSÉRAIL, PRÈS DE SEMNAN

Dans le kava-khaneh, où nous avons absorbé d'innombrables verres de thé, deux





Vue intérieure du village de Lasguird en 1848

(D'après un dessin de Jules Laurens. Bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts)

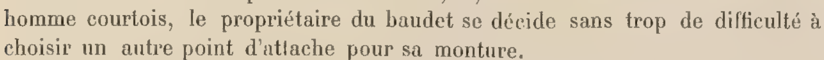
ou trois hommes sont encore accroupis, tirant les dernières bouffées de leur kalian.

Il est dix heures et demie du soir quand nous reprenons le chemin de Téhéran. La vallée s'élargit en sortant de Lasguird et on entre en plein désert. Partout du sable et des cailloux; de temps à autre on entend un craquement sinistre : ce sont les roues de la voiture qui ont rencontré la carcasse blanchie par le soleil d'un chameau ou de quelque misérable bourriquet. Brusquement, le cocher arrête son attelage et nous montre toute une bande de sangliers qui débouchent devant nous. Il y en a une dizaine : ce sont des marcassins qui, précédés d'une laie, changent de quartier; sans se préoccuper de notre voisinage, ils continuent à avancer tranquillement.



VIEUX MENDIANT

Abdul-Abad. Vers le milieu de la nuit, on s'arrête enfin à Abdul-Abad, misérable kavakhaneh, dont les murs grossièrement blanchis à la chaux sont couverts de dessins tracés à l'aide d'un morceau de charbon. Je reste seul à contempler les productions de l'artiste du cru, car mon ami va coucher dehors dans un jardinet, la tête appuyée contre un arbre. Certes, le logis intérieur est loin d'être somptueux, et l'âcre fumée de l'opium en rend le séjour bien pénible, mais on n'est pas sensiblement mieux dehors; mon compagnon en fait la triste expérience, car un pèlerin sans scrupules vient attacher son âne précisément à l'arbre contre lequel s'était endormi M. Vinchon. Protestations violentes de la part de ce dernier, et, en homme courtois, le propriétaire du baudet se décide sans trop de difficulté à choisir un autre point d'attache pour sa monture.



Cette station d'Abdul-Abad est extrêmement fréquentée; toute la nuit, il y a un mouvement incessant de caravanes. Les conducteurs s'arrêtent quelques minutes sous l'auvent de ce petit cabaret, juste le temps nécessaire pour avaler quelques verres de thé et fumer l'opium. Dans un demi-sommeil, j'entends l'aubergiste raconter des histoires à tous ceux qui viennent s'asseoir à son foyer. Tous l'écoutent avec un religieux silence, et je reste étonné de la fécondité de son imagination qui lui permet d'être si éloquent; mais, toute réflexion faite, c'est peut-être bien la même histoire qu'il raconte à chaque hôte nouveau, et il n'y aurait rien d'étonnant que ce soit notre propre personnalité qui fasse ainsi les frais de la conversation.

Mardi 24 septembre. — La région dans laquelle nous entrons est plus désolée que toutes celles que nous avons rencontrées jusqu'à présent. La plaine s'étend immense, miroitant de place en place en raison des dépôts de sel qui transforment cette vaste étendue en quelque gigantesque miroir à alouette. Vers l'horizon s'élèvent des montagnes d'un ton fauve très éclairé. Le sol est parsemé de cailloux, parmi lesquels on trouve des fragments d'écailles d'huîtres et d'autres coquillages marins. Un torrent desséché très profond traverse la route; sur la droite, dominant le passage, une tour surmonte trois pans de mur indiquant qu'en cet endroit quelque seigneur abusait de sa force et tirait des malheureux voyageurs des subsides qui n'avaient rien de spontané.



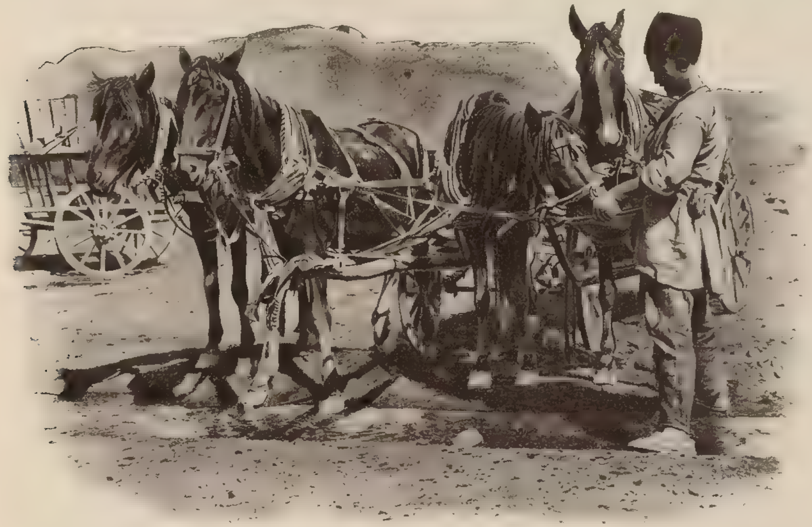
LES ABLUTIONS D'UN BON MUSULMAN, PRÈS DE LASGUIRD

A un tournant, la piste plonge dans un gouffre par une pente qui se rapproche de la verticale, et notre malheureux fourgon à bagages en reçoit un dommage tel qu'il menace de s'effondrer complètement. Il faut travailler pendant de longues heures à consolider les ballots et à repasser les chaînes pour ne pas risquer de perdre en route son chargement si précieux pour nous.

Deh-Nemek. La station où nous devons prendre le repas de midi porte un nom tout à fait caractéristique : elle s'appelle Deh-Nemek, c'est-à-dire « village du sel ». Ce nom n'est malheureusement que trop justifié, car c'est un endroit tout à fait pauvre, et c'est à peine si l'on aperçoit la trace d'une culture de pastèques qui n'est plus indiquée que par des rigoles symétriquement disposées. Pour notre déjeuner, nous ne pouvons disposer que de quelques verres d'eau saumâtre avec laquelle nous faisons un thé salé qui n'a rien de bien réjouissant, surtout par une chaleur de plus de 40°.

Le voyage se continue au milieu d'une désespérante monotonie; les seuls accidents du sol sont formés par les nombreux lits de torrents où l'eau en séchant a laissé de blanches efflorescences indiquant sa riche teneur en sel. Au bout de deux heures, on retrouve enfin un petit coin de verdure; un joli tamaris

ombrage un ruisseau au-dessus duquel vole une libellule. Des fontaines bordées de grosses pierres indiquent que cet endroit sert fréquemment de halte aux voyageurs. Bien loin à l'horizon se profilent des villages au centre desquels est une montagne artificielle rappelant les « mothes » du moyen âge. C'étaient sur ces buttes que les populations installaient le village, où chacun se serrait l'un contre



RENCONTRE D'UN RUISSELET AU MILIEU DE LA PLAINE, PRÈS DE LASGUIRD

l'autre afin de se prêter un mutuel appui et pouvoir plus victorieusement résister aux incursions des Turcomans.

Ali-Abad. Vers quatre heures de l'après-midi, nous arrivons à Ali-Abad, et on commence à discuter à perte de vue sur le nombre de farsakhs que nous venons de parcourir et sur celui qu'il nous reste encore à faire pour atteindre la station voisine. Comme aucun de nos interlocuteurs n'est d'accord sur les distances, un gamin à l'esprit plus éveillé que les autres nous apprend qu'en Perse l'administration des transports postaux a une manière particulière de compter les distances. Tout farsakh commencé (Allah lui-même n'a certainement jamais pu savoir la longueur officielle du farsakh), tout farsakh commencé, disons-nous, est compté comme s'il était entièrement accompli et facturé comme tel; c'est du reste un peu le système adopté en France pour le transport par piéton des télégrammes, aussi serions-nous mal

venus de reprocher aux Persans d'être aussi civilisés que nous sous ce rapport.

Pour tuer le temps à Ali-Abad, nous absorbons une quinzaine de verres de thé qui, par exception, se trouve être de bonne qualité. J'occupe mes loisirs en changeant, à l'aide d'un manchon, mes plaques de photographie en présence de tout ce que le village compte d'hommes adultes. Tous ces spectateurs se demandent avec effroi quel sortilège je suis en train d'accomplir et ce que je vais leur montrer quand je sortirai les mains des profondeurs de ce sac noir



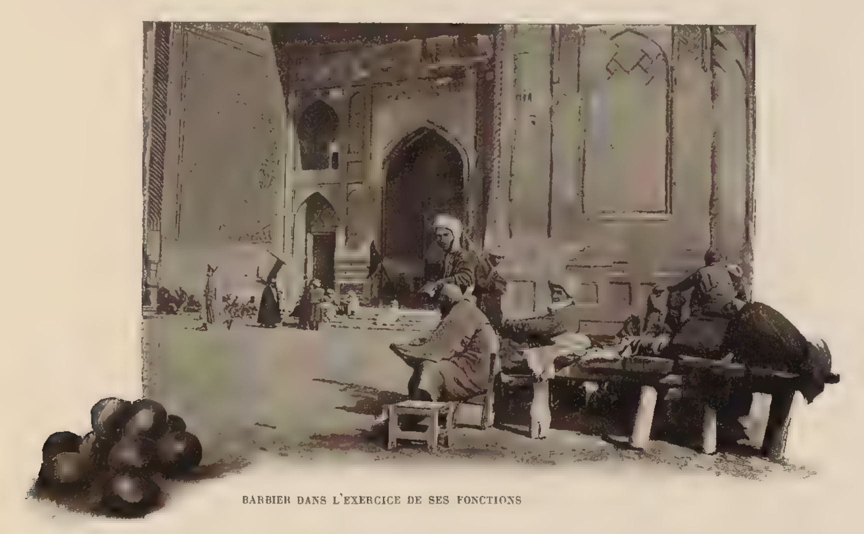
LE CARAVANSERAIL DE DEH-NEMEK

doublé de rouge. La diabolique apparition attendue leur paraît tellement intéressante que les cochers qui, il y a un instant, se disputaient au point de se prendre à la gorge en ont oublié leurs dissentiments. Les gens qui sont au premier plan sont assis par terre ou se tiennent accroupis sur leurs talons. Derrière eux viennent les voyageurs appuyés sur leur bâton; ou les ouvriers agricoles arc-boutés sur leur bêche au long manche, aucun de ces oisifs ne perd le moindre de mes gestes. Les arrière-plans eux-mêmes sont garnis : sur le toit d'une maison à l'aspect de pyramide, toute une famille contemple curieusement ce spectacle; mais, heureusement pour moi, l'intérêt de mon opération va être éclipsé par un chirurgien-dentiste qui exerce en même temps les modestes fonctions de barbier.



Ruines et Caravansérail de Deh Nemeck en 1848
d'après un dessin au crayon de Jules Laurens (Bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts)

Un barbier-dentiste. Notre praticien s'approche d'un homme qui avait probablement requis son ministère et l'invite à s'accroupir devant lui contre un mur; gravement il lui passe autour des épaules un de ces chiffons de toile rouge en usage dans les bains publics, et il se met en devoir de lui faire la barbe avec une habileté que lui envieraient certes beaucoup de nos figaros parisiens. Ce barbier a sur ses collègues d'Europe l'avantage de porter sur lui tout son matériel. Une large ceinture de cuir serrée contre ses reins sert à supporter les objets les plus divers : ciseaux, couteaux, peignes, rasoirs, etc..., sont soigneusement classés dans de petites gaines de cuir. A sa gauche est suspendue une gourde contenant de



BARBIER DANS L'EXERCICE DE SES FONCTIONS

l'eau de savon à l'aide de laquelle il frictionne le menton du patient; quelques instruments de chirurgien, et notamment un davier, complètent son armement. Il ne faut cependant pas oublier le petit miroir rond qu'il sortira tout à l'heure quand l'opération sera terminée, en prononçant probablement les mots sacramentels : « Monsieur est-il satisfait? » Les clients, avant de se regarder dans la glace, font un véritable signe de croix avec cet objet, et il paraît que ce geste est destiné à conjurer le mauvais sort, car la loi de Mahomet interdit ce genre de coquetterie.

La bonne foi de l'hôtelier. Deux heures environ avant le coucher du soleil, nous parvenons à quitter Ali-Abad non sans avoir envoyé en avant le trop encombrant fourgon à bagages. A peine avions-nous démarré, que le propriétaire du kava-khaneh vient avec des larmes dans la voix réclamer le prix des

quinze verres de thé que nous avions absorbés. Il invoque l'Imam-Reza et affirme que notre domestique ne les a pas payés, qu'il est un pauvre homme et qu'il va être ruiné si nous ne lui donnons pas ce qui lui est dû. Comme ,par un hasard assez curieux, nous avions précisément pendant la halte réglé les comptes de notre fidèle Ali, comptes sur lesquels cette dépense se trouvait portée, nous avons opposé une fin de non-recevoir très nette à ce faux créancier et nous lui avons proposé de monter sur notre voiture et de rejoindre le fourgon afin de tirer la chose au clair en présence de notre domestique. Ce genre de confrontation ne devant pas se terminer à son avantage, il préféra nous laisser partir en jurant ses grands dieux que nous lui causions un préjudice terrible et que nous étions les derniers des derniers.



PORTRAIT DES VOYAGEURS
M. JEAN VINCHON ET M. HENRY D'ALLEMAGNE
AU BORD DU RUISSEAU SALÉ, PRÈS D'AIWAN-I-KAIF

Le Mazanderan. La région se modifie maintenant d'une façon radicale. Nous entrons dans la province du Mazanderan, qui est à la fois un pays rempli de pierres et de marécages. Tous les trois ou quatre cents mètres, on traverse une rivière aux eaux très vives et très pures. Tous ces cours d'eau descendent d'une vallée toute verte qui s'étend jusqu'à la montagne. Les villages ont un air de prospérité que nous n'avons pas remarqué jusqu'à présent; on sent qu'en cet endroit la bienfaisante humidité est la cause de la fortune du pays. Un peu partout on rencontre des champs de roseaux que surmontent des tamaris, et les libellules animent cette région toute remplie d'herbes parfumées; on se croirait presque dans un paradis terrestre si, de distance en distance, on ne rencontrait d'étroites bandes de terre recouvertes de menues pierres et de sable : c'est la perpétuelle menace du désert toujours prêt à tout envahir aussitôt que les bienfaisantes sources se seront taries. Dans toute cette partie on voit de nombreuses cultures de ricin et de coton; la terre par place est soigneusement labourée pour permettre de récolter des céréales.

A une époque très ancienne, cette région devait être la propriété de quelque khan fameux dont on aperçoit encore le château fort perché bien haut sur une large « mothe » de terre. La construction est encore bien intacte, et les meurtrières creusées dans le mur à la partie supérieure indiquent des dispositions peu pacifiques de la part de l'ancien propriétaire.

En traversant cette plaine si abondamment irriguée, on éprouve un regret de

voir ainsi gaspiller une richesse qui pourrait faire le bonheur de plusieurs centaines de kilomètres, si, au lieu de laisser l'eau s'éparpiller en tout petits filets, on avait le soin de la canaliser et de la diriger vers des régions moins favorisées. Mais ce sont là de grands travaux qui impliqueraient l'idée d'une préoccupation du bien-être général : c'est beaucoup demander pour le moment.

Kishlak. Avec le coucher du soleil nous parvenons à Kishlak, petite station de poste qui ne manque pas d'agrément, mais que nous serions heureux cependant de ne pas habiter trop longtemps. Toutefois, le maître de



LES ABLUTIONS DANS LA RIVIÈRE

poste est d'un avis opposé au nôtre, et naturellement ce sera sa manière de voir qui prévaudra. Il nous déclare que, bien qu'il soit à peine sept heures du soir, il lui est impossible de donner des chevaux avant onze heures, et qu'en partant maintenant, nous devrons voyager toute la nuit avant d'atteindre la maison de poste suivante. Nous faisons notre lit dans le belvédère du caravansérail, mais cette chambre est une véritable lanterne ouverte sur les quatre faces : elle ne possède ni porte ni fenêtres. C'est évidemment l'habitation rêvée des amateurs de maison à courant d'air, mais, au point de vue du confortable, je préfère, pour ma part, un poste un peu moins éventé. Heureusement, les solides bâches apportées de France permettent d'obstruer les ouvertures sur trois côtés, et la nuit du reste s'annonce sereine au milieu du calme de la campagne environnante.

Une petite promenade faite sur les toits montre que les habitants de l'endroit sont déjà pour la plupart plongés dans le sommeil; c'est tout au plus si dans les rues de cette minuscule petite ville les feux de quelques lanternes

piquent d'une pointe lumineuse l'obscurité des ruelles. Du caravansérail voisin sort une pâle lueur falote, et autour de nous des tentes en toile blanche, dressées sur les toits des maisons, permettent de suivre les gestes de ceux qui les habitent, comme en un théâtre d'ombres chinoises. Les gens de petite condition dorment sur les toits voisins, enroulés dans de vastes couvre-pieds, et il faudra demain l'ardeur des premiers rayons du soleil pour les obliger à quitter cette situation qui leur paraît si délectable. A la limite du village, une haute glacière au toit parsemé de degrés se profile sur le ciel déjà sombre; plus loin, une tour garnie de mâchicoulis semble être une sentinelle avancée



VUE GÉNÉRALE DU VILLAGE DE KISHLAK

qui veille pendant la nuit sur la sécurité des habitants. A droite et à gauche la montagne encadre le village derrière lequel la vallée se continue. Subitement, le silence de la nuit est déchiré par des cris aigus; tout près de nous, au pied du mur de notre habitation, un singulier fourmillement d'hommes indique qu'il se passe un drame : c'est le maître de poste qui fait des observations à un ou deux cochers dont il a eu à se plaindre, et frictionne leur épine dorsale à l'aide d'un énorme bâton servant en temps ordinaire de bas-flanc aux chevaux. Encore quelques cris auxquels répondent des injures, un grand sanglot qui suit un coup plus fortement appliqué que les autres, et c'est le profond silence de la nuit qui ne sera plus rompu que par le braiement d'un âne troublé dans son sommeil par quelque terrible cauchemar.

Le réveil d'une petite ville.

Mercredi 25 septembre. — En arrivant hier à Kishlak, j'avais remarqué tout près de nous une somptueuse caravane escortant un palanquin en bois laqué vert, dans lequel étaient enfermées les femmes de quelque seigneur de qualité. Aussitôt le jour levé, je me précipite pour photographier cet imposant équipage, mais il a disparu dans le milieu de la nuit; à sa place campent maintenant des cavaliers qui ont appuyé leurs fusils contre le mur, tandis qu'une partie de leurs compagnons font des ablutions dans la rivière.

Sur de nombreux faîtes de maisons, on aperçoit des crânes de gazelles



SUR LES BORDS DE LA RIVIÈRE SALÉE, PRÈS D'AIWAN-I-KAIF

maintenus le long du mur à l'aide d'un peu de mortier : ce sont les trophées cynégétiques des propriétaires du lieu. Rien n'est amusant comme d'assister du haut de notre observatoire au réveil de la petite ville endormie. A nos yeux, dans l'encadrement obscur des portes, on voit de petites roues de feu : ce sont de minuscules paniers en fil de fer contenant un peu de braise, qu'un rapide mouvement de rotation va rendre promptement incandescente pour permettre d'allumer le précieux samovar.

Ici, presque sous nos yeux, un vaste tapis semble animé d'une vie inusitée :

toute une famille est couchée dessous; un bras sort, puis une tête, enfin la ménagère, plus courageuse que le sexe réputé fort, est bien vite sur pied et descend par l'escalier aux marches rapides préparer le repas du matin. Le père et les enfants se contentent de ramener sur eux l'étoffe pour se garantir contre les chauds rayons du soleil, et ne paraissent nullement pressés de se lever.

Un peu plus loin, ce sont deux jeunes filles dormant dans la rigole formée par deux coupoles d'un caravansérail voisin; elles se lèvent prestement, roulent le tapis sur lequel elles ont passé la nuit, et, à notre vue, ramenant d'un geste pudique le voile qui les couvre, disparaissent à leur tour par l'étroit orifice qui fait communiquer le toit avec la salle du rez-de-chaussée.

Départ mouvementé. Après bien des pourparlers, nous arrivons à faire charger nos bagages et à reprendre la route de Téhéran. A peine avons-nous fait quelques pas, que le maître de poste arrive en courant nous dire qu'une de ses bêtes s'est échappée dans la plaine et qu'il faut lui donner la chasse. Sans nous demander autrement notre avis, on dételle aussitôt deux des chevaux de notre véhicule, puis cocher et palefrenier enfourchant ces montures courent après le pauvre animal, qui paraissait si heureux de profiter de quelques moments de liberté. Au bout d'une heure on ramène le fugitif, mais nos deux coursiers sont maintenant fourbus, et c'est bien péniblement qu'ils vont fournir l'étape que nous sommes contraints de leur demander.


LES CHARIOTS DANS LE LIT D'UN TORRENT

Une rivière salée. Nous côtoyons une rivière salée, et rien n'est plus curieux que cette traversée à côté d'un cours d'eau qui, au lieu d'apporter la verdure et la fertilité, n'entraîne que désolation et solitude : sa forte teneur en chlorure de sodium permet aux seules plantes des marais salants, passe-pierre et autres, de pousser sur cette terre aride. Les rives du courant, sur une très large étendue, sont couvertes d'une épaisse couche de cristaux blancs qui

crépitent sous les pieds, et donnent un peu l'impression que l'on éprouve en marchant sur un sol qui vient d'être congelé, et où l'opale de minces flaques d'eau solidifiée se brise sous les pas du promeneur. Le fond même de la rivière est tapissé d'une espèce d'algues semblables aux plantes marines.

Nous traversons le ruisseau et longeons pendant un certain temps une corniche étroite qui le surplombe; à un moment donné nous descendons dans le fond même du lit du courant, et les chevaux semblent alors tout regaillardis de ce salutaire bain de pieds. En avant, la vallée devient de plus en plus étroite et les flancs de la montagne offrent une singulière configuration. Le rassemblement des eaux à la fonte des neiges a creusé dans le flanc des pentes une série de sillons parallèles, qui donnent l'aspect de quelque collerette aux plissés gigantesques. A l'intersection des différentes couches géologiques se trouve un arrêt brusque qui forme une sorte de cascade : vu d'un peu loin, on dirait un toit aux tuiles convexes emboîtées les unes dans les autres.

Au passage d'un petit col, on doit de nouveau descendre dans le lit du torrent; les rives sont très abruptes et la végétation, aux environs, est plus abondante. Les roseaux se font nombreux, et au milieu des plantes des marais salants poussent quelques herbes bien vertes. De petites sources s'échappent à droite et à gauche des flancs de la montagne, elles sont animées par de jolis petits poissons aux écailles argentées qui passent rapides comme l'éclair.

Au sortir de ce défilé, la vallée s'ouvre très large devant nous. D'énormes blocs de roches ont dévalé de la montagne, des cailloux de toutes les couleurs couvrent le sol : ceux qui sont d'un beau vert de cuivre sont en plus grande abondance que les autres.

Voici encore une fortification qui devait autrefois commander la passe : c'est un massif pâté de briques flanqué d'énormes tours aux angles. Ce logis semble avoir été transformé à une époque plus récente en un caravansérail, et maintenant il paraît à peu près abandonné.

Aiwan-i-Kaif. Dans un très humble kava-khaneh, où pêle-mêle grouillent pèlerins, poules, moutons et chèvres, nous restons quelques instants pour permettre aux attelages de se reposer. La route va maintenant descendre directement jusqu'à Aiwan-i-Kaif; c'est un très gros village construit au bord de ce Jaj-Rud qui est, à la fonte des neiges, aussi large que le plus important fleuve d'Europe. On distingue encore très nettement les piles en briques cuites d'un pont qui, trois ou quatre siècles plus tôt, servait à relier une rive à l'autre. Maintenant on emploie, pour traverser cette rivière, la simple méthode du passage à gué, pour laquelle les Persans semblent doués d'une véritable prédilection. Du reste, à l'heure actuelle, de cette immense étendue d'eau qui peut avoir plus d'un demi-kilomètre de largeur au printemps, il n'y a plus que deux

petits bras étroits où les voitures enfoncent jusqu'aux moyeux. Tout un peuple de gamins prend ses ébats dans cette eau presque chaude.

De l'autre côté du torrent s'élève la maison de poste, où nous allons prendre le repas de midi. On nous offre naturellement la chambre d'honneur placée au-dessus du passage qui conduit à la cour intérieure. Il y a dans ce réduit les objets les plus variés, et on voit que le maître de poste a en nous une confiance illimitée pour nous laisser ainsi séjourner au milieu de son garde-meuble. Nous préférons de beaucoup, du reste, une petite terrasse découverte d'où l'on aperçoit la rivière, et notre hôte ne se gêne pas pour nous faire sentir qu'il trouve que nous manquons complètement de goût.



LES RUINES DU PONT D'AIWAN-I-KAIF

Pendant que les chevaux mangent leur orge, je cours le long des rives du torrent, en quête de quelque sujet inédit; mais, là aussi, les indigènes se méfient de tout ce qui peut ressembler à un appareil photographique; en criant le mot « Ax », qui veut dire image, soleil, photographie, ils se cachent la tête et s'arrangent de façon à ne présenter, à la manière du hérisson, qu'une boule informe bien faite pour rebuter le plus tenace des touristes.

Vers deux heures de l'après-midi, on nous annonce que tout est prêt. Notre cocher, un beau gars à redingote rouge, grimpe lestement sur le siège. A son cou est suspendue une précieuse amulette, maintenue par une chaîne qui se partage en deux sens sur sa poitrine. Il est du reste armé jusqu'aux dents : à sa gauche



VILLAGEOISES D'AIWAN-I-KAIF, PRÈS DE LA RIVIÈRE

est un poignard circassien et un énorme revolver; du côté droit, pend un long couteau à lame plate et large. Pour compléter cet attirail de foudre de guerre, notre homme porte au moins une centaine de cartouches fixées à une ceinture.

L'allure avec laquelle il entraîne ses chevaux indique qu'il va tout pourfendre. Ses mouvements sont tellement inattendus, que peu s'en faut qu'il ne passe sur le corps d'une mignonne fillette de 12 ou 14 ans, occupée à laver son linge dans le cours d'eau. La malheureuse paraît tellement émue, qu'elle en laisse échapper à la fois son voile et la charge de toile mouillée qu'elle



CHEVAUX A L'ABREUVOIR DANS LA RIVIÈRE, A AIWAN-I-KAIF

tenait entre ses bras. Elle pousse des cris stridents et va se réfugier dans le sein de sa mère.

Nous ne sommes plus maintenant qu'à 17 farsakhs de Téhéran, c'est-à-dire à environ 100 kilomètres de la capitale; mais, du train dont vont les choses, je doute fort que nous puissions y arriver ce soir même.

Vers le milieu du jour, nous faisons halte dans un endroit où le passage d'un ruisselet a provoqué quelques cultures, et, comme conséquence immédiate, une petite auberge n'a pas tardé à y dresser ses murs. Pour bien marquer le droit qu'il compte prélever sur les voyageurs, l'hôtelier a construit sa chaumière juste au-dessus d'une grande partie du cours d'eau : ce *cafetdji* ne se gêne en aucune façon pour y jeter les résidus des théières, tandis qu'à peu de distance au-dessous, on puise de l'eau réputée propre destinée à la fabrication du thé.

Dans cet endroit, nous rencontrons des cavaliers qui portent la carabine Martini en bandoulière. L'un d'eux pousse la politesse jusqu'à nous accompagner pendant un temps assez long, en devisant gaiement avec nos cochers. Voici encore une longue suite de pèlerins qui couvrent la route, puis des chameaux dont le pas est empreint d'une nonchalante gravité. C'est le dernier souvenir du désert, car maintenant nous pénétrons dans la plaine de Téhéran, et dans quelques heures nous verrons la verte oasis, au milieu de laquelle se cache la ville.

Veramine. A Veramine, on entre tout à fait dans la plaine. A chaque pas, il faut traverser des ruisseaux descendant des flancs de la montagne; la brousse est très haute et verte. La vie prend ici une activité nouvelle. Des champs bordés de buissons sont soigneusement cultivés. Un grand épervier plane quelques instants au-dessus de nos têtes et fond brusquement sur un petit martin-pêcheur aux ailes d'un beau vert émeraude. Les libellules font une ronde endiablée, tandis que des myriades de petits insectes tournent follement au-dessus de l'eau. Combien dans ce coin si peuplé d'animaux, si frais et si verdoyant, on se trouve loin du désert que nous avons quitté il y a quelques heures à peine. Cette brusque transition est du reste une des principales caractéristiques de la Perse, où on passe de l'extrême désolation à la vie la plus intense et à la plus productive culture.

Le jour descend lentement, des chameaux reviennent à vide après avoir été déposer à Téhéran les précieuses marchandises qu'ils y ont transportées depuis la frontière de l'Afghanistan. A cette heure, la plaine ressemble à un paysage japonais où la couleur sépia rehaussée d'or indique les différents plans. La seule vision nette qu'on ait en ce moment est la curieuse découpure d'un village accroché au flanc de la montagne : il forme comme un écran ouvragé devant le disque rayonnant du soleil qui disparaît lentement à l'horizon.

Un essai de route officielle. Sur notre droite, on aperçoit les travaux considérables entrepris par l'administration des ponts et chaussées : c'est un de ces tronçons de route qui, dans un temps indéterminé, devra rejoindre la capitale. Les ingénieurs qui ont entrepris cette voie ne semblent du reste avoir aucune notion de ce genre de construction, et là où ils ont trouvé un sol dur et roulant, ils se sont empressés, sous prétexte de nivellement, d'apporter des terres et du sable que jamais le pilon ou le rouleau compresseur ne viendront écraser; quant aux travaux d'art, il n'en est nullement question, deux petits fossés de cinquante centimètres de profondeur accostant cette voie indiquent vaguement qu'on a eu l'intention d'établir là une route. Les cochers, qui savent parfaitement à quoi s'en tenir sur la valeur de la chaussée, évitent avec un soin jaloux cette route officielle que mon compagnon, M. Vinchon, définit : un chemin







SCHERIFF-ABAD — L'IMMOLATION D'UN MOUTON



SCHERIFF-ABAD — UN MARCHAND DE BOIS A BRÛLER

à côté duquel on passe, mais qu'on doit éviter à tout prix sous peine des pires malheurs.

Shérif-Abad près Téhéran.

Il est cinq heures et demie quand nous arrivons à Shérif-Abad. Ce n'est ni le premier ni le dernier endroit de ce nom que nous rencontrerons. Il y a là une agglomération très intense de forgerons, de selliers, etc..., tout un peuple qui vit de la présence et du passage des voyageurs. De fort beaux jardins tout entourés de hautes murailles engagent le passant à venir se reposer sous leurs frais ombrages. A peine sommes-nous arrivés, qu'on nous annonce que tout est prêt pour le départ et il est à peine six heures quand nous nous remettons en route pour Khanoun-Abad, où nous n'arrivons que très tard dans la soirée.

Khanoun-Abad.

C'est un important caravansérail, à peu de distance du but de notre voyage. Nous aurions bien voulu arriver le soir même dans la capitale, mais le maître de poste nous fait de telles difficultés que nous renonçons à partir. Pour nous engager à rester, on invoque la fermeture des barrières de Téhéran où nous ne parviendrions que vers trois ou quatre heures du matin, et où nous serions obligés de rester devant les portes closes pendant deux ou trois heures, ce qui ne serait ni réjouissant ni même prudent.



LES PETITS « BATCHAHS » DANS LA PLAINE

Khanoun-Abad signifie, paraît-il, la source des femmes. Nous avons vainement demandé à quelle légende pouvait bien faire allusion cette désignation plutôt bizarre dans un pays musulman, mais aucune réponse satisfaisante ne nous a été donnée. Toutefois, pour nous faire prendre le temps en patience, le susdit maître de poste nous raconte l'anecdote du dentiste suédois de Naser-ed-Dine Shah.

Histoire sur le dentiste du Shah.

« Ce monarque, qui avait un certain penchant pour la plaisanterie, s'était complu à donner à son chirurgien-dentiste le titre de « Mâchoire du royaume », et cette fois par hasard la désignation n'était pas mal trouvée. Notre spécialiste joignait à ses qualités chirurgicales un fort agréable talent de patineur, et par les grands froids, qui sont très fréquents ici, il émerveillait son royal client par son habileté à décrire sur la lame d'acier tranchant les courbes les plus savantes. Naser-ed-Dine, pris d'une fantaisie subite

de voir ses courtisans exécuter d'aussi habiles ronds-de-jambes, ordonna au serrurier du palais de confectionner pour chacun de ses ministres une paire de patins. Les dignitaires de la Cour, furent bon gré mal gré, obligés de s'élancer sur cet instable appui, et les inconcevables gambades auxquelles ils se livrèrent divertirent au plus haut point le roi, qui trouva ainsi le moyen de chasser un instant les noires idées que lui donnait le souci de son gouvernement.

» Le même dentiste s'était montré très habile, à la chasse, pour donner le coup de grâce aux lièvres blessés. Cette manière d'exécuter le classique coup du lapin fut tellement du goût du roi, que de nombreux lièvres vivants furent apportés pour être exécutés devant lui par son chirurgien suédois. »

Jeudi 26 septembre. — Quatre farsakhs seulement nous séparent de Téhéran et notre nuit s'est passée sans encombre. Nous n'avons eu à déplorer que la perte de notre provision de lait, qu'un indélicat félin est venu nous voler en soulevant avec sa tête et sa patte le lourd couvercle qui recouvrait le vase contenant notre premier repas.

Un cheval rétif. A l'approche de la grande ville, les départs sont moins laborieux, chacun y met un peu du sien et en moins d'une heure nous sommes prêts à abandonner le caravansérail. A peine partis depuis quelques instants, notre fourgon s'arrête pour réparer la petite panne habituelle. On nous avertit charitablement que nos bagages sont traînés par trois bonnes bêtes, mais que la quatrième est un cheval rétif et assez dangereux. Nous marchons devant pendant un bon moment sans prendre le souci de l'attelage qui devait nous suivre à quelque cent mètres. Soudain, un regard jeté en arrière nous montre les quatre chevaux du fourgon complètement emballés, et arrivant sur nous à bride abattue. Nous n'avons comme cocher que le Mirza de la poste, homme à la langue aussi experte que la plume, mais complètement étranger à l'art de conduire. En entendant nos exclamations, le conducteur improvisé voit le danger et, abandonnant lestement son siège, laisse la voiture au milieu de la route où elle va être tamponnée par le fourgon dont le cocher est complètement incapable de maintenir l'attelage. Sautant à notre tour au bas du véhicule, nous voyons le fourgon arriver sur nous comme une avalanche dans un nuage de poussière. Nous ne saurons jamais comment les deux voitures ont pu passer si près l'une de l'autre sans s'accrocher. Notre pauvre Ali, qui avait déjà recommandé son âme à Dieu, trouve le moyen de s'échapper avant le télescopage éventuel et nous le retrouvons tout pantelant sur le talus de la route. Par une habile manœuvre, le cocher du fourgon pousse son attelage sur le tronçon de la route officielle qui se trouvait là pour notre sauvegarde, et au bout de quelques pas le chariot s'arrête, enfoncé jusqu'aux moyeux dans le sable et les cailloux non pilés : le danger est conjuré. Il nous faut maintenant, en dépit des règlements de la poste, obtenir l'exclusion

de ce cheval rétif. Après une bonne demi-heure de discussion, nous avons gain de cause et pouvons nous considérer comme tirés d'affaire encore une fois.

Avant d'entrer dans la montagne, on aperçoit, là-bas, très loin à l'horizon, au milieu d'une oasis de verdure, le clocher tout brillant d'or pur de la mosquée de Shahzadeh-Abdul-Azim, le vénéré sanctuaire voisin de Téhéran.

En vue de Téhéran. Nous entrons dans la vallée qui mène à la ville. Vers la droite se profilent de hautes montagnes dont les premiers plans ont une teinte jaune pâle, tandis que plus loin se dessinent de larges taches foncées formées par les ombres des nuages. Devant nous se dresse le Demavand, dont la cime s'élève à 5915 mètres environ. Il n'y a aucun arbre, nulle part la moindre humidité; on sent le désert dans toute son âpreté.



VILLAGE AU PIED DU MONT DEMAVAND

Parvenus à l'extrémité de la vallée, nous dominons alors toute la plaine de Téhéran. La ville semble complètement perdue au milieu des jardins et de la verdure. Semblables à de longs bras, des allées d'arbres s'écartent de la capitale persane pour gagner les éminences voisines, où sont installées les maisons de campagne du Shah ou les riches villas des seigneurs de la Cour. On nous montre même le village tout boisé dans lequel les légations étrangères vont s'installer pendant la brûlante saison d'été.

A notre gauche, en bas des contreforts de la montagne, se dresse la fameuse tour du Silence, ou cimetière des Guèbres.

Voici un arrêt. On sent l'approche de la grande ville, et le chapar-khaneh d'où l'on va extraire nos chevaux de rechange est une construction sensiblement plus soignée que celles que nous avons vues jusqu'à présent. On a substitué à la terre l'emploi de la brique cuite, et, au lieu des uniformes voûtes en coupoles, la construction est pourvue d'un toit plat légèrement incliné qui donne au monument un aspect confortable.

Il faut abreuver les chevaux, car la chaleur est étouffante; on puise l'eau à l'aide de longs récipients qui se déversent lentement dans le seau. Cette opération nous paraît interminable. Enfin nous repartons ; la route est toute jonchée de cadavres de chevaux ou de chameaux. Sur ces squelettes aux trois quarts rongés par les hyènes et les chacals flottent encore quelques lambeaux de peau, qu'on pourrait comparer aux misérables restes de bâche qui recouvraient notre



CHIENS ERRANTS DÉVORANT UN CADAVRE DE CHEVAL

fourgon. Il nous a fallu abandonner cette voiture à la dernière station, car les routes du Khorassan l'avaient mise en si piteux état qu'elle ne serait jamais parvenue intacte à destination. Ces véhicules, quoique complètement dépourvus de ressorts, sont cependant d'une remarquable solidité; ils sont, paraît-il, fabriqués par une colonie allemande qui s'est fait une véritable spécialité de cette indus-



IMAGE POPULAIRE REPRÉSENTANT LE HÉROS RUSTAM
AU MILIEU DES « *Divs* » ET DES « *Jins* », HÔTES HABITUELS DES CAVERNES DU MONT DEMAVAND

trie dans les environs de Rostow sur le Don. Les voitures sont amenées par la route jusqu'à Tiflis et de Tiflis à Tauris par Djoulfa.

En approchant de l'oasis de verdure, la vie semble renaître et se manifeste de la façon la plus variée. De grands papillons gris, portant de larges yeux sur leurs ailes, volent sur les côtés de la route. Perchés sur les fils télégraphiques, une masse d'oiseaux guêpiers semblent tout recouverts de belles turquoises incrustées d'or, et leur plumage étincelle au soleil comme une pièce d'artifice. Ces volatiles semblent du reste très familiers, ne se dérangent nullement à notre passage, et rasent presque les naseaux des chevaux quand ils ont à passer d'un côté à l'autre de la route.


CHAMEAUX A L'ABREUVOIR PRÈS DE TÉHÉRAN

Le cimetière de Téhéran. Au hasard des nombreux lacets du chemin, la ville de Téhéran apparaît et disparaît tour à tour. Voici un immense cimetière qui s'étend à perte de vue; il est parsemé de chapelles le long de la route. En parcourant ce champ de repos, on comprend mieux les contes des *Mille et une Nuits,* où presque à chaque page il est dit que les voyageurs en quête de logis aux portes d'une ville vont se réfugier dans quelque somptueux tombeau. Dans ce cimetière les précautions sanitaires doivent être fort peu observées, et l'odeur caractéristique qui se dégage des tombes laisse à penser combien peu profondes sont toutes ces sépultures.

Tout près de l'enceinte de la ville s'élèvent des murs de terre d'une hauteur prodigieuse. C'est là que l'on vient patiner pendant l'hiver, à l'abri des murailles servant à la fois à protéger les patineurs contre les rafales de vent et à favoriser la formation de la glace qui, sans cela, ne pourrait subsister.

La porte du Khorassan. La porte principale de la ville n'est pas, sous le rapport des couleurs, d'un bien heureux effet; le ton jaune des briques est d'un goût douteux, rendu plus navrant encore par les lignes noires qui rehaussent les dessins; à voir ces assemblages de nuances qui hurlent ensemble, on se demande vraiment ce que les Persans ont fait du goût si fin et si délicat que leur avaient légué leurs aïeux.

Une fois la porte passée, on a peine à se croire entrés dans la capitale. Il n'y a, à perte de vue, que des terrains vagues au milieu desquels se trouve la chaussée fréquentée par des groupes de voyageurs semblables à ceux que l'on rencontre sur les routes.





Une porte d'accès dans la ville en 1848

(D'après un dessin de Jules Laurens. Bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts)

Le premier symptôme de civilisation qui frappe les yeux est une usine à gaz avec ses hautes cheminées en briques. Ensuite voici le quartier bas de la ville, avec ses boutiques où l'on vend des produits alimentaires, et, naturellement, un nombre incalculable de débits de thé ou de boissons diverses.



PORTE DU KHORASSAN A TÉHÉRAN

Téhéran a même la gloire de posséder plusieurs lignes de tramways : c'est du reste la seule institution européenne qui ait réellement prospéré.

On passe au travers du quartier juif, puis on enfile une longue avenue toute bordée de boutiques d'armuriers et de forgerons. Encore une porte monumentale, et nous voici sur la célèbre place des canons : c'est là que se trouvent les ministères, les télégraphes, la banque anglaise et la plupart des administrations. Appuyé contre la grille du petit square gardé par quatre canons du dix-huitième siècle, nous apercevons un fauconnier qui dort du sommeil du juste; au cours des oscillations un peu trop profondes de sa tête, il cogne le bec de son oiseau qui se regimbe assez fortement et rappelle son maître au devoir de sa situation.

L'hôtel de France. Encore quelques tours de roue et nous arrivons en plein quartier européen, à l'hôtel de France, tenu par Mme Bernaout, qui sait se montrer si accueillante pour tous ses compatriotes.

On éprouve une bien singulière impression à monter un escalier de bois, et à entrer dans de véritables chambres garnies de lits et de meubles européens. Depuis trois semaines que nous campons, nous avons perdu totalement l'habitude de ce confort; on le retrouve certes avec plaisir, mais il semble qu'on

manque d'air; la vie dans les caravansérails mal clos avait un charme inexprimable, et ce n'est pas sans regret qu'on l'abandonne pour revivre pendant quelques jours la vie française.

Une visite à la légation de France.

Dans la journée, nous faisons la visite obligatoire à notre ministre de France, M. de la Martinière. L'hôtel de la Légation est situé dans un des faubourgs élégants de la ville. On traverse, pour y arriver, de fort belles avenues plantées d'arbres, et on parvient enfin devant une porte monumentale qui donne accès à un joli jardin, au milieu duquel s'élève la demeure de notre représentant officiel à Téhéran. Nous cherchons vainement à nous faire comprendre du portier, un brave Persan tout chamarré de décorations et revêtu d'un somptueux uniforme. Il nous donne à entendre qu'il ne sait pas un mot de français, et force nous est de nous adresser à un interprète pour lui faire connaître notre désir de voir notre ministre. On nous apprend alors que ce haut fonctionnaire est depuis le commencement de l'été à la campagne, d'où il se contente d'envoyer une fois par semaine son drogman ici, pour le tenir au courant des affaires de la Légation. Par un hasard vraiment providentiel, ce jour est précisément celui de la visite de cet employé, et on nous fait espérer sa brève apparition. Pendant trois bonnes heures nous attendons, assis sur un petit banc en briques dans l'embrasure de la porte, la venue de notre compatriote. Hâtons-nous de déclarer que nous avons trouvé auprès de lui toute l'aménité et la complaisance désirables. Malheureusement, nos lettres ont suivi le ministre dans sa villégiature, et il faudra attendre qu'il puisse nous les faire parvenir...





CHAPITRE VIII

Téhéran

Histoire de Téhéran. — Le Tup-Meïdan ou square des canons. — L'avenue Almasieh. — Le Tup-i-Murvarid ou canon des perles. — Le Khiaban-i-Dowleh. — L'Ark ou Palais royal. — Le Talar. — Le Gulistan ou jardin des roses. — Le Takieh ou Théâtre royal. — Le globe terrestre de Naser-ed-Dine. — Le Musée et la bibliothèque. — Le trésor. — Le trône des paons. — L'Andéroun. — Les mosquées. — Antiquaires et courtiers. — La vie à Téhéran. — Poste et tramways. — Le bazar de la bijouterie. — Une visite chez Bahador-ed-Dowleh. — Un Comité du Salut public. — La soirée à Téhéran. — La police à Téhéran. — Comment on fait disparaître un monument historique. — Les aventures du sceau de Darius. — Visite à la Direction générale des postes. — Chez un antiquaire israélite. — Vers la Tour du Silence ou cimetière des Guèbres. — Les Guèbres et leur religion. — Le mariage chez les Guèbres. — Les cérémonies funèbres chez les Guèbres. — Un vase bleu du quinzième siècle. — De la construction des bazars. — La friperie. — La quincaillerie. — Les soies de Yezd et de Kachan. — La sellerie. — Les barbiers. — Les marchands de tapis. — Le quartier d'été de la Légation de France. — Le khan de Boudjnourd. — Préparatifs de départ. — Propos de visite. — Visite au Hammam. — Une visite au quartier juif. — Le costume des dames persanes. — Le Koursi. — Le chemin de fer de Shahzadeh Abdul-Azim. — La ville antique de Ragès ou Reï. — La tour de Reï. — La Chashmah-i-Ali.



ÉHÉRAN, la capitale actuelle de la Perse, porte dans la phraséologie persane le titre de : « Cité de l'Ombre de Dieu » ou « Marche-pied du Roi des Rois ». Cette ville occupe aujourd'hui un emplacement presque identique à celui de l'ancienne cité de Ragès, aujourd'hui dénommée Reï.

Au treizième siècle, Téhéran existait déjà, nominalement du moins; c'était un assemblage de huttes et d'habitations souterraines, véritables terriers plus dignes d'être occupés par des renards que par des hommes.

En 1220, Yacout ne parle de Téhéran que comme d'une forteresse située à 1 farsakh (6 kilomètres environ) de Ragès et dont les habitants vivaient alors dans un constant état de guerre.

Téhéran fut choisie pour capitale de la Perse par Agha-Mohammed-Khan, fondateur de la dynastie Kadjar en 1788.

En 1797, la ville n'avait guère que trois kilomètres environ de circonférence et sa population était de 15000 habitants tout au plus. Sous Fath-Ali-Shah, elle prit un très grand essor et ne comptait pas moins de 50000 âmes. Elle avait alors six portes, et le principal édifice était l'Ark, situé dans la partie nord de la ville, qui contenait le Diwan-khaneh-i-Shah, c'est-à-dire le Palais royal.

L'état de la ville resta stationnaire jusqu'en 1870, époque à laquelle la Légation anglaise fut construite sur un terrain appartenant à un nommé Zamburaki-bachi, commandant de la batterie des chameaux, qui fut exproprié par un simple acte émanant de la volonté du Shah.

Naser-ed-Dine voulut permettre à la cité de prendre un développement en rapport avec sa situation, aussi fit-il démolir toutes les anciennes fortifications; les tours et les vieux murs furent abattus, les fossés comblés et les limites reportées un peu plus loin : on édifia ensuite autour de la ville un nouveau rempart sur un plan hexagonal d'environ 17 kilomètres de circonférence, le nombre des portes fut doublé et d'importants travaux de voirie entrepris.



LE TUP-MEÏDAN OU PLACE DES CANONS
A TÉHÉRAN, VERS LE MILIEU DU XIXe SIÈCLE

Le Tup-Meïdan ou square des canons.

La principale place de la nouvelle ville est le Tup-Meïdan ou Meïdan-i-Tup Khaneh, c'est-à-dire Square des canons ou Parc d'artillerie. Il y a réellement dans les constructions qui forment ce quadrilatère des arsenaux, des casernes et des réserves d'artillerie,





Porte d'entrée du Champ de Mars sur le Tup-Meïdan

mais tous ces attirails guerriers sont complètement hors d'état de servir et ne figurent plus qu'à titre de souvenir.

On accède à la place des canons par des portes d'aspect monumental. Ce sont certainement d'importantes constructions qui, avec leurs frontons fantastiques, ne manquent pas d'une certaine grandeur, surtout quand on les observe à quelque distance; mais, si on les voit de près, on constate rapidement tous les défauts de leur architecture générale et le mauvais goût dans les détails. La plus étonnante est la porte Dowleh, donnant accès dans la fameuse Khiaban-i-Almasieh, ou avenue des Diamants, qui conduit à l'Ark.



LA PORTE DOWLEH, A TÉHÉRAN
CONDUISANT SUR LA KHIABAN-I-ALMASIEH OU AVENUE DES DIAMANTS
(FAÇADE SUR LE TOP-MEÏDAN)

L'avenue Almasieh. Le Khiaban-i-Almasieh ou avenue des Diamants est la plus pittoresque voie de Téhéran. Elle est bordée des plus beaux arbres qu'on puisse voir dans la ville; entre eux sont entretenus avec grand soin de magnifiques rosiers, des abricotiers et des pêchers, dont les pieds sont arrosés par un clair ruisselet d'eau courante coupé de distance en distance par de petits bassins alimentés par une perpétuelle fontaine jaillissante. Les cafetiers du voisinage dressent en cet endroit ces longs lits de bois où leurs clients viennent s'installer pour siroter leurs innombrables petites tasses de thé ou de café.

Dans cette avenue se trouvent de nombreuses boutiques semblables à celles du bazar; quelques-unes sont occupées par les ébénistes qui fabriquent ces précieux coffrets en bois de santal, ornés de jolies mosaïques incrustées d'ivoire, d'ébène, de cuivre ou d'or, appelés « Khatems ».

C'est bien dommage que cette belle chaussée soit défigurée par la présence de deux monstrueuses chaudières de bateaux à vapeur, qui ont été abandonnées là au milieu de deux parties gazonnées en face la porte de l'Arsenal. Ces disgracieux produits de l'industrie moderne, longs de quelque 15 à 20 mètres, sont restés sur les camions qui ont servi à les véhiculer. Il y a, paraît-il, des années qu'on les a apportés à cet endroit; peu à peu les roues se sont enfoncées dans le sol et toute une végétation croît aujourd'hui autour de ces deux monstres délaissés.

Dieu seul sait à quelle époque quelqu'un prendra l'initiative de débarrasser de cette vieille ferraille la voie qui conduit au Palais.

Le Tup-i-Murvarid ou canon des perles.

Outre le Tup-Meïdan, il y a à Téhéran deux autres places publiques d'une importance secondaire, l'une qui sert de Champ de Mars est dénommée le Meïdan-i-Mashk et est située au nord-ouest du Square des canons. La seconde place, de dimensions beaucoup plus restreintes, est le Meïdan-i-Shah, au sud de l'enceinte du Palais : c'est là où se trouve le fameux canon des perles, le Tup-i-Murvarid.

Ce canon a toute une histoire et il est considéré comme un monument sacré.



ENTRÉE DE L'ARK, OU PALAIS IMPÉRIAL A TÉHÉRAN, SUR LE MEÏDAN-I-SHAH (AU PREMIER PLAN LE CANON DES PERLES)

Quelques auteurs avancent qu'il fut rapporté de Delhi par Nadir-Shah et qu'il était orné près de la gueule de plusieurs rangs de perles. D'autres auteurs assurent que ce canon fut fondu en Perse par Kérim-Khan-Zend, à Chiraz, et le séjour prolongé qu'il fit dans le tombeau d'un saint lui aurait conféré le caractère sacré qu'il a conservé depuis. Notons enfin une dernière opinion qui attribuerait à ce canon une origine portugaise : il aurait été capturé par les alliés persans et anglais à Ormuz, en 1622.

Actuellement, dans l'esprit du peuple, le canon des perles jouit de la faculté de rendre fécondes les femmes qui viennent ici en pèlerinage, et passent trois fois sous la gueule du monstre.



DIVERS PALAIS ET JARDINS CONTENUS DANS LA RÉSIDENCE ROYALE
D'APRÈS UN PLAN COMMUNIQUE PAR LE DOCTEUR FEUVRIER
ANCIEN MÉDECIN DU SHAH DE PERSE NASER-ED-DINE

La Khiaban-i-Dowleh.

C'est du Tup-Meïdan que part la principale avenue qui divise Téhéran ; celle qui remonte vers l'ouest, dénommée Khiaban-i-Dowleh, a été longtemps désignée sous le nom de rue des Ambassadeurs. C'est sur cette voie que s'ouvrent maintenant la légation d'Angleterre, l'ambassade de Turquie et différents palais occupés par les représentants des puissances étrangères.

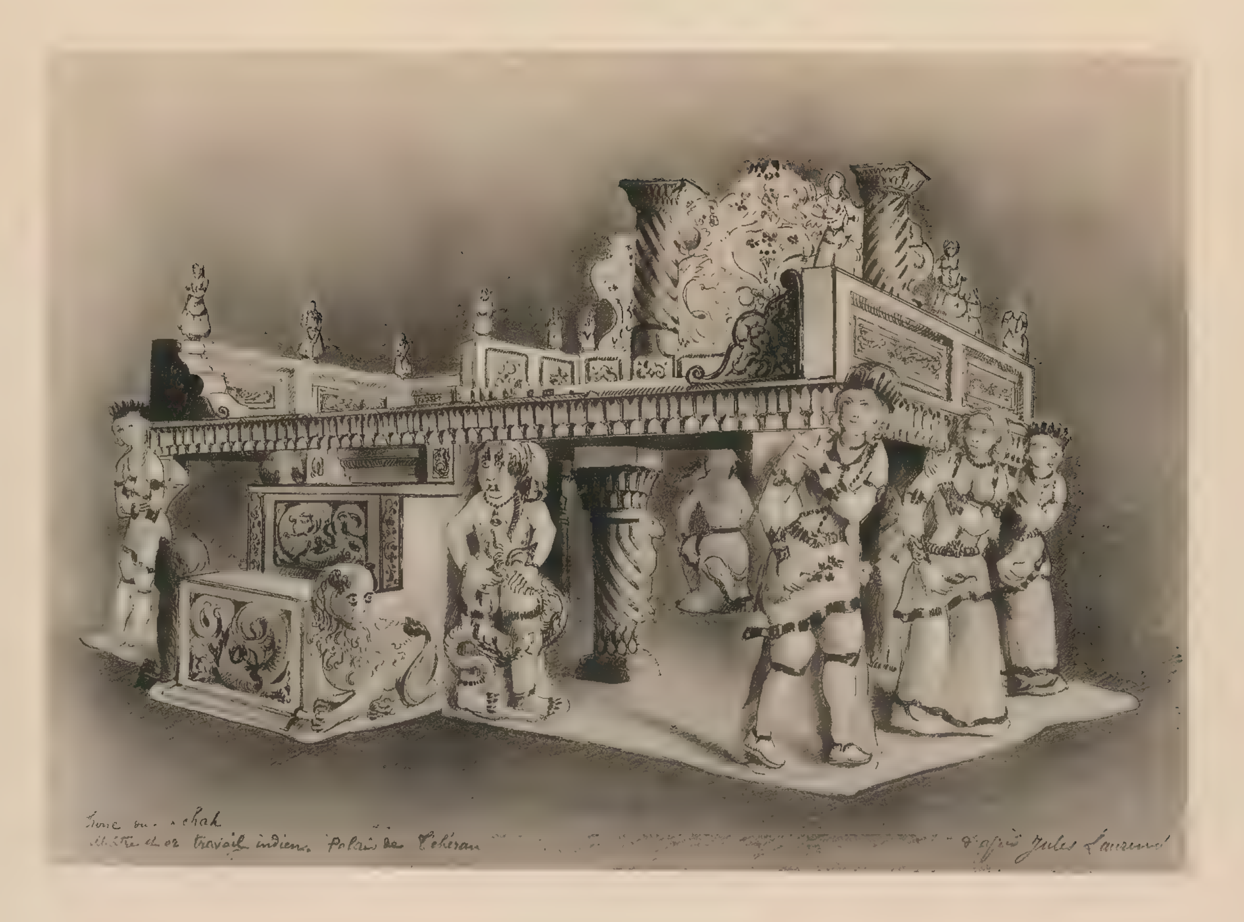
L'Ark ou Palais Royal. Le Talar.

Téhéran est très pauvre en monuments, et la seule partie réellement curieuse à visiter est l'Ark. C'est une énorme agglomération de palais et de jardins située au sud de la place des canons, et occupant près de 16000 mètres de superficie. On pénètre généralement dans l'Ark par une porte ouvrant sur la rue de l'Andéroun, qui donne accès à une avenue bordée de parterres de fleurs et de rangées d'arbres, par laquelle on atteint un grand jardin ombragé par de superbes platanes. Au centre s'élève le Talar ou chambre du trône, qui est formé d'une immense niche dont le toit est supporté par deux colonnes en pierre provenant, dit-on, de Persépolis. C'est sous cette véranda qu'est élevé le fameux trône de marbre blanc, sorte de haute plateforme où l'on accède par un marchepied composé de deux lions accroupis. Dix figures grotesques représentant des « Jins » ou « Dives », c'est-à-dire des génies, revêtus du costume féminin, supportent sur leurs épaules la dalle de marbre formant le plancher de cette estrade : des colonnes torses placées au centre contribuent à assurer la solidité de l'édifice. Ce trône consiste en une double terrasse dont la première, sensiblement plus large que la seconde, forme le péristyle. Dans les cérémonies, le Shah s'agenouille tout au fond sur un coussin brodé de perles.

RUE DE L'ANDÉROUN ET PORTE D'ACCÈS DANS L'ARK OU PALAIS ROYAL

Les murs de la chambre du trône sont recouverts de ce travail de mosaïque





Le trône de marbre blanc

d'après une aquarelle de Jules Laurens (Bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts)

de verre ou de glace si cher aux Persans, et sont ornés de cadres contenant les portraits des souverains de la dynastie Kadjar.

Au fond de la pièce se trouve une grande arcade éclairée très parcimonieusement par un vitrail formé de baguettes de bois enchâssant des verres de différentes couleurs.



LE TAKHT-I MARMOR
OU TRÔNE DE MARBRE BLANC, DANS LE PALAIS ROYAL DE TÉHÉRAN

En avant de la chambre du trône s'étend un grand bassin alimenté par des fontaines jaillissantes, symbolisant, paraît-il, la puissance royale.

Le Gulistan ou jardin des roses.

A l'est des jardins de la salle du trône s'élèvent les bàtiments du Ministère des Affaires étrangères, qui en sont séparés par une grille d'un travail très délicat. Après avoir franchi cette barrière, on atteint une cour conduisant dans le fameux Gulistan ou jardin des roses, environné des différents petits palais qui constituent le Biroun Royal, c'est-à-dire la résidence particulière du Shah.

Le jardin du Gulistan est une véritable oasis parfumée. Il est sillonné par toute une série de canaux bordés de tuiles en faïence bleu turquoise, qu'on traverse sur d'élégants petits ponts en fer. Ce jardin rempli de verdure est animé par des volatiles de toutes espèces, mais surtout par des paons, des



SALLE DU TRÔNE, A TEHERAN
VITRAIL EN BOIS ASSEMBLÉ

cygnes et des colombes. Il est ombragé par de superbes platanes, des cyprès, des pins et des saules, entre lesquels croissent une grande quantité de plantes et de fleurs les plus belles et les plus rares.

Parmi les palais qui environnent le Gulistan nous citerons, à l'est, le Shems-el-Imaret, ou soleil du palais, qui est formé de deux pavillons jumeaux reliés par une galerie au centre de laquelle s'élève une tour d'horloge. La façade postérieure de cette jolie construction donne sur l'avenue Nasirieh, et

est entièrement revêtue de panneaux de faïences d'un goût assez douteux. C'est dans ce palais que se trouvent les magnifiques tapisseries de la manufacture



SHEMS-EL-IMARET OU LE SOLEIL DU PALAIS
(FAÇADE SUR L'AVENUE NASIRIEH)

des Gobelins, représentant le couronnement du Faune et le triomphe de Vénus.

Au sud est situé l'Imaret-i-Badghir, ou palais des ventilateurs. C'est là que se trouvent des machines destinées à distribuer, dans tous les apparte-

ments voisins, un air aussi frais que le permet la température torride de l'été. Autour de ce bâtiment sont plusieurs constructions, dont les unes contiennent les volières remplies d'oiseaux chanteurs emprisonnés dans des cages à barreaux d'or, et les autres, des selles et des harnais du plus riche travail.

Le Takieh ou Théâtre Royal.

Au sud-ouest du Gulistan, près du Meïdan-i-Shah, on remarque une grande construction circulaire. C'est le théâtre royal ou « Takieh », qui est utilisé tous les ans pour la représentation du « Tazieh » ou jeu de la Passion. Une grande plate-forme ronde en pierre sert



LE TAKIEH, THÉATRE DU SHAH
LE JOUR DES FUNÉRAILLES DU SHAH NASER-ED-DINE

de scène pour les animaux employés dans ce spectacle, tandis que sur les bords extérieurs s'étagent de nombreux gradins réservés aux spectateurs, particulièrement aux femmes, qui, sous le couvert de leur voile impénétrable, viennent assister à cette grande attraction. Pour les dames de haut rang faisant partie du harem royal, il y a des loges grillées d'où elles peuvent tout apercevoir sans courir le risque d'être vues elles-mêmes.

Le globe terrestre de Naser-ed-Dine.

A l'ouest s'élève un petit palais dans le style Louis XVI, qui contient les appartements privés du Shah, la galerie de peinture, une merveilleuse collection d'armes anciennes et un salon, présent du Sultan de Turquie. C'est dans ce salon que se trouve placé le



Vue générale du Gulistan ou jardin des roses, et des palais qu'il renferme

fameux globe terrestre en or massif incrusté de diamants et de pierres précieuses, qui est considéré, en Perse, comme le dernier mot d'un travail aussi riche qu'artistique. Ce globe constitue une masse de métal ne pesant pas moins de 30 kilogrammes, constellée de pierreries qui, paraît-il, sont au nombre de 51366. Le prix approximatif de ces pierres serait d'environ 25 millions de francs. La fourniture de l'or et la mise en œuvre n'ont pas coûté moins de 8 millions de francs.

L'ensemble de cette pièce est plus riche et plus extraordinaire que véritablement artistique, et l'orfèvre s'est montré plus habile joaillier que bon cartographe. Les mers sont représentées par d'innombrables émeraudes juxtaposées; l'Angleterre et la France sont figurées par des diamants, l'Afrique par des rubis, l'Inde par les améthystes, et on a réservé à la Perse sa pierre nationale : la turquoise.



UNE DES SALLES DU PALAIS ROYAL DE TÉHÉRAN DÉCORÉE ET MEUBLÉE A L'EUROPÉENNE

Le musée et la bibliothèque.

Au nord-ouest est le palais proprement dit, ou plutôt le musée, auquel on accède par un escalier monumental. En haut et à droite, se trouve une petite pièce remplie de livres et de manuscrits précieux qui forment la bibliothèque du Shah. A gauche, s'ouvre la porte du nouveau musée, qui fut organisé par Naser-ed-Dine, en 1872, au retour de son premier voyage en Europe.

La salle où sont rangées les collections royales forme un grand parallélogramme voûté par une série de coupoles qui divisent la pièce en autant de compartiments. Les murs et les plafonds sont couverts d'une décoration de plâtre sculpté et peint en couleurs blanches, bleues et or. Dans l'épaisseur des

murs sont ménagées de profondes retraites au fond desquelles se trouvent les fenêtres donnant sur le jardin.

En entrant, le visiteur est frappé par une véritable débauche de lustres et de lampadaires en cristal taillé à facettes : les produits des manufactures de Saint-Louis et de Saint-Gobain règnent en maîtres, et on ne saurait dire que ce soit une heureuse manifestation du goût de l'architecte décorateur qui a présidé à l'installation de cette partie du palais.

Des vitrines, placées dans l'épaisseur des murs, entre la tombée des voûtes, contiennent les objets les plus hétéroclites ; à côté des magnifiques armes émaillées et incrustées provenant des grands rois Sophis, on aperçoit des peintures d'un goût plus que douteux, des boîtes à musique de fabrication suisse et des collections d'objets en ivoire, où des brosses à dents voisinent avec de merveilleuses pièces chinoises en ivoire tourné.



INTÉRIEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE D'UN SAVANT PERSAN

Le Trésor. La partie la plus intéressante du musée est le Trésor proprement dit. On remarque notamment une petite vitrine carrée d'environ 15 à 20 centimètres de hauteur, qui est remplie jusqu'aux bords de perles du plus bel orient ; une autre caissette du même genre est entièrement garnie de rubis.

Parmi les joyaux de la couronne, la pièce la plus importante est une énorme coiffure en forme de bonnet surmonté d'une brillante « *Jika* » ou aigrette de diamants. Le Shah ne revêt cet encombrant ornement qu'une fois par an, à No-Rouz, le premier jour de l'année persane..... Fath-Ali-Shah semble avoir eu une prédilection particulière pour cette coiffure, car il est représenté coiffé de la sorte dans tous ses portraits.

Au fond de la salle du musée se trouve le trône de Nadir-Shah, qui est entièrement couvert de rubis et d'émeraudes. C'est une sorte de fauteuil précédé d'un marche-pied et muni d'un haut dossier aux formes contournées.

Il existe dans le Trésor royal quelques très belles pierreries, notamment un rubis de grande taille qui appartint autrefois au grand Mongol Aureng-Zeyb ;

puis un gros diamant monté en bague qui fut envoyé à Fath-Ali-Shah par le roi d'Angleterre George IV. Mais la pièce la plus remarquable est certainement le *Daria-i-Noor* ou Mer de Lumière, énorme diamant qu'on dit avoir quelque parenté avec le fameux *Kuh-i-Noor* ou Montagne de Lumière, qui est actuellement la propriété de la Couronne d'Angleterre. Malheureusement Fath-Ali-Shah, par un sentiment bizarre, fit graver son nom sur cette merveilleuse pierre.

Le palais de Téhéran contient aussi des réserves d'objets envoyés au Shah par les souverains européens. Il y a là, dans de véritables caves, des quantités de services provenant de la manufacture de Sèvres, d'autres en porcelaine de Dresde ou de Worcester.



LA COURONNE IMPÉRIALE DE PERSE
SURMONTÉE DE LA « JIKA » OU AIGRETTE DE DIAMANTS

Le trône des paons. Le trône de *Takht-i-Thaous*, ou trône des paons, dont on a tant parlé, est dans la chambre du Conseil. La légende veut qu'il ait été rapporté de l'Inde par Nadir-Shah en 1739-1740. Il faisait, paraît-il, autrefois partie du trésor de Delhi et avait appartenu au grand Mongol. D'après les auteurs qui ont étudié cette question, il semble que ce trône ne soit qu'une réplique très habilement faite du meuble de Delhi. De même que le trône de marbre, il consiste en une plate-forme supportée par sept pieds qui, ici, sont en joaillerie. On accède à cette plate-forme par deux marches décorées de chimères. Tout le meuble est couvert de plaques d'or ciselées et émaillées, parmi lesquelles sont incrustés un grand nombre de rubis et d'émeraudes. Surmontant le dossier, est une étoile ronde toute constellée de diamants, dont les rayons étincelants sont mis en mouvement par une ingénieuse pièce de mécanique.

M. Eugène Aubin, dans son excellent livre sur la Perse, donne une version tout au moins inattendue sur le trône des paons. D'après lui, ce trône n'est autre chose qu'un lit de repos offert au roi Fath-Ali-Shah par le Sadr Azam-Hadji-Mirza-Hosein-Khan, pour une de ses concubines favorites qui répondait au nom harmonieux de Thavous-Khanoun, c'est-à-dire Madame Paon.

Au delà de la chambre du Conseil, il y a toute une série de salles ornées

de gravures et de lithographies rapportées d'Europe. A côté de lampes à pétrole, surmontées d'abat-jour en dentelle, on voit un tableau représentant la tour Eiffel, des portraits et des photographies du Shah, des mappemondes, tout un décor qui semble bien puéril dans la demeure du Roi des Rois.



LE TRÔNE DE NADIR-SHAH

L'Andéroun. A l'est du musée se trouve l'orangerie. C'est une sorte de longue serre étroite remplie d'orangers et de plantes rares, au milieu de laquelle coule un petit ruisseau bordé de blocs de marbre blanc.

A l'extrémité ouest de cette galerie se trouve un grand escalier mettant directement en communication l'orangerie avec la chambre des brillants. C'est au bas de cet escalier que se trouve la porte des Voluptés, unique passage donnant accès dans l'andéroun royal, c'est-à-dire la partie de l'Ark spécialement réservée aux femmes du souverain de la Perse.

L'Andéroun est constitué par un vaste et beau jardin, environné de constructions basses qui forment les appartements privés des épouses du Shah. Au milieu de ce parterre s'élève un monument d'une réelle importance : le Khabgah, ou palais du sommeil. Chacune des faces principales est ornée d'une sorte d'avant-corps percé de trois ouvertures, tandis que de chaque côté, un peu en retrait, se trouvent trois autres fenêtres. Ce bâtiment est éclairé sur les côtés par cinq ouvertures, ce qui, pour l'ensemble du palais, donne 28 baies par étage.

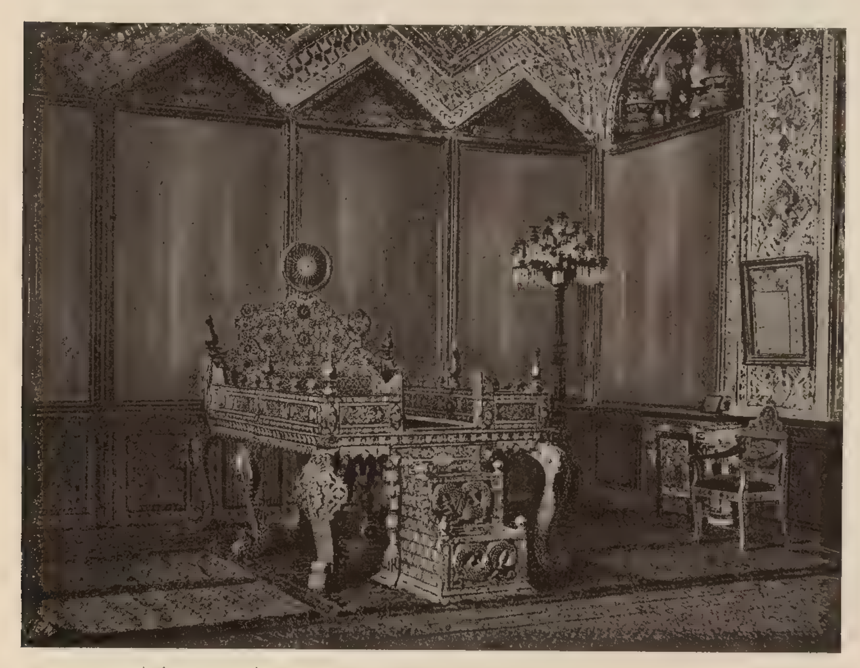
Tout autour du rez-de-chaussée règne une galerie dont les colonnes supportent un balcon, auquel on accède par un large escalier en marbre blanc d'une





La grande salle du Musée au Palais Royal

quinzaine de marches. Le toit, en forme de terrasse, est protégé par une balustrade en fer ajouré, décorée, à intervalles réguliers, de vases garnis de fleurs.



LE TAKHT-I-THAOUS (TRÔNE DES PAONS)
ET LA CHAMBRE DU CONSEIL DU PALAIS A TÉHÉRAN

C'est dans ce ravissant palais que le Shah vient dormir chaque soir sous la garde d'eunuques et de femmes spécialement commises à cet effet.

Dans l'Andéroun, on retrouve, portés par des femmes, les mêmes titres de fonctions attribués aux hommes dans le Biroun; c'est ainsi qu'on rencontre la confidente privée, la gardienne des joyaux, la maîtresse des cérémonies, la maîtresse de la garde-robe, etc...

A l'exception du Shah et des eunuques, aucun homme, sauf quelques rares docteurs, n'a jamais pénétré dans le harem royal. Là, les femmes, ayant chacune leur appartement privé, rivalisent de coquetterie pour plaire à leur maître : c'est à qui sera la plus belle et la plus parée. A No-Rouz et à l'anniversaire de la naissance du Prophète, le Shah leur distribue sans compter les pierres précieuses, mais ces dons ne les empêchent pas d'acheter elles-mêmes des bijoux aux marchandes et courtières qui peuvent pénétrer dans l'enceinte réservée.

Pour leurs vêtements, les femmes mettent à contribution les fabriques indigènes les plus renommées : les soies de Recht, les velours de Kachan et les plus beaux châles de Kirman sont leurs étoffes les plus habituelles. Toutefois, elles sacrifient au modernisme, et on assure que nos plus grands couturiers parisiens ne se font pas faute d'écouler aux princesses royales les soies et les riches étoffes de nos manufactures françaises, quand ces tissus sont légèrement passés de mode à Paris.



LE KHABGAH OU PALAIS DU SOMMEIL
ANDÉROUN DU SHAH DE PERSE A TÉHÉRAN
Cliché de la collection du docteur Feuvrier, communiqué par la Société de Géographie.

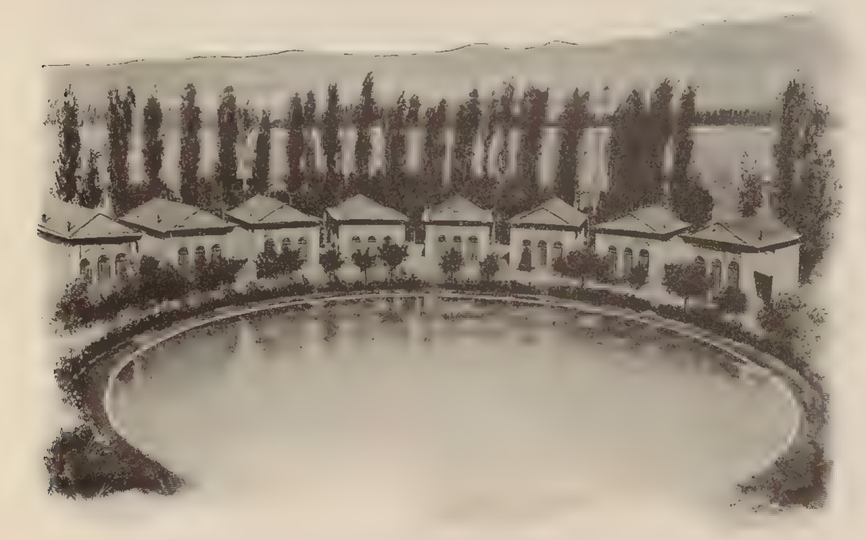
Le nombre des femmes contenu dans l'Andéroun varie beaucoup suivant le luxe du souverain. Le docteur Feuvrier, qui a longtemps vécu à la cour du Shah de Perse, assure que Naser-ed-Dine Shah entretenait plus de mille femmes dans son andéroun. Mouzaffer-ed-Dine, son fils, fut un homme très continent et n'avait que douze femmes légitimes ou concubines; toutefois, en ajoutant à ce nombre les servantes accessoires, esclaves, musiciennes, danseuses, diseuses de bonne aventure, bouffonnes et femmes de charge, on arrivait à un nombre très considérable de ces êtres du sexe faible qui n'avaient rien à refuser au Roi des Rois.

Le harem du Shah n'est pas tout au complet dans l'Ark de Téhéran; quelques femmes sont installées dans diverses résidences royales à proximité de la capitale de la Perse. Parmi les plus notables, on peut citer l'andéroun de Niavaran, construit depuis quelques années seulement; il est pourvu de tout le confort moderne et est même éclairé à la lumière électrique.

L'andéroun de Sahab-Kranieh est parmi les plus beaux : il consiste en une quarantaine de petites habitations composées de trois ou quatre pièces; une jolie véranda orne la façade, qui prend jour sur un parc magnifique ombragé par des platanes séculaires.

La plus curieuse de ces ménageries féminines, si j'ose m'exprimer ainsi, est celle d'Echretabad où, autour d'un grand lac, s'élèvent une certaine quantité de petites maisons espacées d'un mètre cinquante environ les unes des autres :

on dirait les cellules de quelque monastère ouvrant sur un cloître. Dominant



PAVILLONS DES ÉPOUSES DU SHAH DE PERSE DANS L'ANDÉROUN D'ECHRETABAD
Cliché de la collection du docteur Feuvrier, communiqué par la Société de Géographie.

toutes ces menues bâtisses, s'élève une énorme tour à trois étages décorée



LE KHABGAH OU PALAIS DU SOMMEIL, ANDÉROUN DU SHAH DE PERSE A ECHRETABAD
Cliché de la collection du docteur Feuvrier, communiqué par la Société de Géographie.

de tuiles céramiques multicolores : c'est le Khabgah ou palais du sommeil dans

lequel le Shah repose lorsqu'il séjourne dans la contrée et reçoit la femme qu'il daigne élever un moment jusqu'à lui.



DAME DANS SON ANDÉROUN
D'APRÈS UNE MINIATURE INDO-PERSANE, XVIIIe SIÈCLE

Les Mosquées. Téhéran manque complètement de ces beaux et grands édifices religieux si communs dans les autres villes de la Perse. L'une des plus remarquables mosquées qu'on voit ici est celle qui fut construite par Fath-Ali-Shah et est connue sous le nom de Musjid-i-Shah. Un peu plus loin s'élève la Musjid-i-Mader-i-Shah, c'est-à-dire la Mosquée de la Mère du Shah, et une école religieuse, la Madresseh-i-Khan-i-Mervi.

Le plus beau monument dans cet ordre d'idées, est la Musjid-i-Sipah-Salar ou Mosquée du Commandeur en chef. C'est là que les mollahs et les gens du bazar s'étaient réfugiés au début des troubles, et qu'ils firent entendre pour la première fois leurs vœux pour la Constitution.

Antiquaires et courtiers. Vendredi 27 septembre. — Aussitôt après notre déjeuner, l'hôtel de France est envahi par une bande de courtiers qui viennent nous proposer les objets les plus hétéroclites. Nous sommes littéralement submergés par la masse de marchandises qu'on nous apporte. Il y a là des centaines de tapis, des broderies, des pièces d'étoffes aux chatoyantes couleurs; tous les vendeurs crient, s'agitent, nous assourdissent par un langage qui se rapproche bien du français, mais dont la grammaire a été remplacée par ce que l'on est convenu d'appeler le langage petit nègre.

Nous offre-t-on de faire l'acquisition d'un objet, il s'élève aussitôt un chœur de voix pour nous en prôner les qualités extraordinaires. Tous ces courtiers et marchands semblent unis dans le désir unique de vider l'escarcelle du voyageur, et ils vantent avec tout autant d'enthousiasme la marchandise de leur voisin que





GRANDE DAME PERSANE DANS LA PRINCIPALE PIÈCE DE SON ANDÉROUN

D'après les « Lettres sur la Perse », par M. Tancoigne, 1817.

la leur propre. Comme nous montrons notre étonnement de voir toutes ces transactions s'opérer un vendredi, le dimanche musulman, on nous annonce que ces zélés commerçants sont des israélites ; ils travaillent aujourd'hui, mais pour tout l'or du monde ils ne voudraient accepter de faire une affaire demain samedi, jour du Sabbat.



CARAFE DE KALIAN EN FAÏENCE DÉCORÉE, XVIII[e] SIÈCLE
(*Collection de l'Auteur*)

Dans le courant de la journée, nous recevons la visite d'un drogman de la légation, qui est loin d'apporter des paroles consolantes et de nous encourager à entreprendre la route d'Ispahan. Il assure que nous serons certainement détroussés par les brigands, qui tiennent la route depuis de longues semaines et ont déjà dévalisé la poste un nombre de fois très respectable.

La vie à Téhéran. L'Hôtel de France est fréquenté par quelques fonctionnaires qui viennent y prendre régulièrement leurs repas. C'est la bonne vie d'une sous-préfecture, avec tous ses petits potins et ses habitudes routinières. Parmi les hôtes de la maison, il en est un, et ce n'est pas le moins bien vêtu, dont la fréquentation peut devenir fort dangereuse pour notre équipement : j'ai nommé le seigneur Rouba, un magnifique renard de 18 mois, qui se promène la nuit dans les couloirs et ronge à plaisir les cordons des souliers placés devant les portes.



BRÛLE-PARFUMS EN BRONZE INCRUSTÉ D'ARGENT, DÉCORÉ D'UNE INSCRIPTION COUFIQUE, XVI[e] SIÈCLE
(*Collection de l'Auteur*)

Dans cet immense pays qu'est la Perse, le nombre restreint des villes permet de savoir à peu de chose près ce qui se passe dans les centres même très éloignés. C'est ainsi qu'on nous raconte qu'un de nos compatriotes, M. Césari, a trouvé le moyen de vendre au khan de Boudjnourd un appareil photographique avec lequel il avait, sous les yeux mêmes de l'acheteur, obtenu les résultats les plus surprenants; toutefois, au moment de livrer la machine à reproduire l'image, il sut d'une main experte dévisser l'objectif en se rappelant probablement l'adage fameux « *Margaritas ante porcos* ». Il pensait vraisemblablement que c'était un grand dommage de condamner à une longue inaction un précieux instrument d'optique pouvant être encore employé utilement par des Européens.

Le soir, dans le hall de l'hôtel, on parle politique. Il est plus ou moins

vaguement question de la déposition du Shah, mais ce sont là des bruits en l'air, en ce moment du moins.

Poste et tramways.

Samedi 28 septembre. — C'est le jour où le courrier doit arriver d'Europe. Nous nous précipitons à la poste, mais le fonctionnaire nous répond avec un calme imperturbable que le bateau qui porte les lettres est en quarantaine à Astara, et que probablement les nouvelles d'Europe ont besoin d'être désinfectées avant de parvenir jusqu'à nous. C'est toujours la crainte du fameux choléra dont on avait tant parlé lors de notre passage à Bakou, et sous le couvert duquel l'administration a inventé mille chinoiseries plus inefficaces les unes que les autres.

Nous commençons la visite de la ville par un tour dans le bazar. On traverse



ENCRIER EN CUIVRE GRAVÉ ET INCRUSTÉ D'ARGENT, XIVe SIÈCLE
(Collection de l'Auteur)

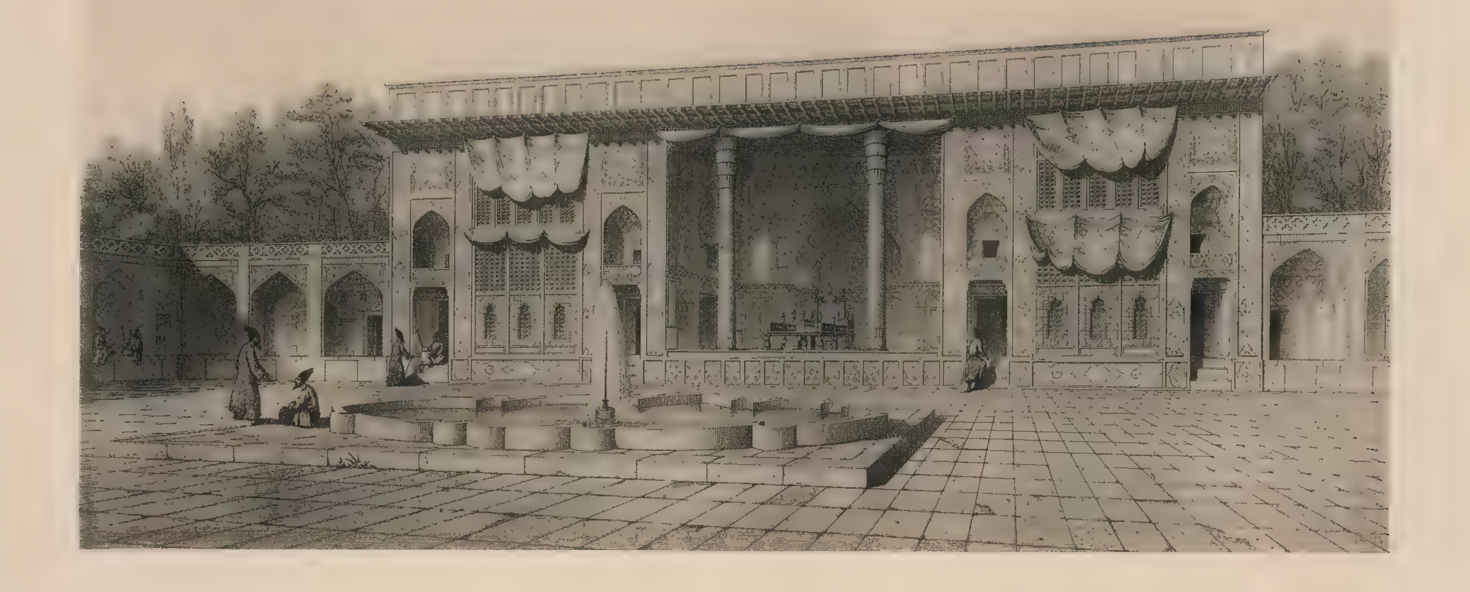
tout d'abord l'immense place des canons qui, sous l'ardent soleil, ne se montre guère clémente pour les voyageurs. De même qu'en Europe, nous allons dans un coin de la place retenir un siège dans le tramway qui, au trot de deux chevaux efflanqués, nous amène rapidement jusqu'à l'entrée du bazar. Le centre commercial de la ville est formé d'immenses constructions fort hautes et bien voûtées. Le jour y est parcimonieusement distribué par quelques ouvertures pratiquées dans les clefs de voûte. Près d'une grande pièce d'eau nous apercevons un bon musulman qui, après avoir fait sa prière, se livre à des ablutions les plus intimes sans prendre aucun souci des centaines de personnes qui vont et viennent en tous sens. Pour être juste, il faut ajouter que personne ne fait attention à lui, chacun court à ses affaires sans se préoccuper de ce que fait son voisin.

Le bazar de la bijouterie.

La traversée du bazar de la bijouterie est particulièrement amusante. Dans une cinquantaine de boutiques, toutes placées les unes à côté des autres, de notables commerçants sont gravement assis auprès de petites vitrines grillagées contenant les spécimens de la fabri-







Le pavillon du trône

d'après « Les monuments modernes de la Perse » de Pascal Coste (1867)

cation du maître de céans : ce sont surtout des agrafes pour fixer le voile des femmes, des chaînes, des boucles en argent et une importante série de boîtes à amulettes de formes et de dessins variés.

C'est toute une histoire quand on désire se rendre acquéreur d'une pièce d'orfèvrerie. On vous annonce tout d'abord que le prix du *Miskal* est de *tant*, puis on pèse, et, après une série de calculs héroïques, le marchand vous déclare qu'il lui est impossible de céder l'objet à moins de tel prix. Etant donné que ces poids nous étaient complètement étrangers, je trouvai que la manière la plus simple de se rendre compte de la valeur approximative consistait à placer l'objet dans un des plateaux de la balance, de faire de l'autre côté le contre-poids à l'aide de pièces de monnaie d'argent, puis de diminuer ou d'augmenter le prix, suivant l'importance de l'affaire et le fini du travail.

Nous rentrons déjeuner à l'hôtel, et aussitôt après notre repas nous avons à subir une nouvelle invasion des courtiers et des marchands musulmans, auxquels nous avons été signalés par leurs confrères israélites. Nous nous échappons par une porte dérobée tout comme dans le conte des *Mille et une Nuits*, et nous continuons la visite de la ville.



BAHADOR-ED-DOWLEH
EN GRAND COSTUME D'APPARAT

Une visite chez Bahador-ed-Dowleh.

A quatre heures, nous avons obtenu une audience du neveu de Hadji-Ali-Gholi-Khan, serdare Assad. C'est un grand et beau jeune homme, à la figure ouverte et à l'air distingué. Il parle le français avec une certaine difficulté, et s'intéresse vivement à tout ce que nous lui racontons sur les derniers événements européens dont nous avons reçu les nouvelles.

Notre hôte a reçu du Shah le titre de Bahador-ed-Dowleh, ce qui veut dire « l'Epée du Gouvernement ». Il habite un palais construit et meublé tout à fait dans le goût européen. Le sol des salons est couvert de tapis somptueux. Nous exposons au neveu du Serdare notre désir d'aller jusqu'à Ispahan. Il nous promet de nous donner trois soldats backhtiaris avec lesquels nous pourrons franchir le passage le plus dangereux, sans avoir rien à laisser pour notre rançon aux honnêtes brigands qui coupent la route.

Un Comité du salut public.

En rentrant à l'hôtel, nous constatons dans les rues des marques évidentes d'agitation; il vient de se fonder ici un véritable Comité du salut public qui terrorise tous les grands seigneurs. A la tête du mouvement se sont placés neuf des Serdares ou maréchaux, dont la vie était en danger, et ils ont adressé une proclamation au peuple, annonçant qu'ils se ralliaient au Parlement. Le mouvement est dirigé contre le gouvernement du Shah et contre la puissance du clergé. La proclamation du Comité du salut public est imprimée en lettres d'or sur une grande feuille de vélin, qui porte en tête un cachet formé du lion et du soleil.

Les langues se délient, on nous raconte beaucoup d'histoires plus effrayantes



UN BÉLIER ACROBATE

les unes que les autres. Ainsi, il paraît que les terroristes de Bakou, réfugiés à Enzeli, ont emprisonné le télégraphiste pour en tirer rançon. Comme personne ne se soucie d'aller occuper en ce moment ce poste périlleux, on envoie les télégrammes par la poste jusqu'à Recht, ce qui occasionne un notable retard. L'employé arrêté se refuse absolument à donner de l'argent pour sa rançon, et cependant dans la région il passe pour un nabab.

Ce fonctionnaire n'est peut-être pas exempt de tout reproche, car, avec des appointements plus que modestes, il trouve le moyen de se faire un revenu considérable. On dit tout bas qu'il s'entend avec les intéressés pour leur communiquer les télégrammes pouvant les concerner, de telle sorte que chacun se trouve averti en temps utile de ce qu'il a à craindre ou à espérer. C'est du

reste une opération classique, et toutes les administrations ont passé des traités avec les employés du télégraphe, pour lesquels cette manière d'opérer semble aussi licite que chez nous le modeste sou du franc de nos cuisinières.

La soirée à Téhéran. La réclusion dans laquelle vivent les femmes persanes rend le séjour dans la ville de Téhéran particulièrement pénible aux Européens. Étant donné la rigueur avec laquelle elles doivent se tenir voilées, on considérerait, dans la capitale de la Perse, une intrigue entre une femme indigène et un Européen comme le crime le plus épouvantable, et il en pourrait coûter la perte de la vie aux deux amants, si la famille de la jeune femme ne préférait exercer un chantage lucratif sur le malheureux Don Juan, qui, dans ce cas, ne serait jamais soutenu par la police.

La vie du soir est complètement inconnue dans cette cité morose, et dès neuf heures tout le monde doit avoir regagné sa demeure. Ceux qui se trouveraient dans le quartier indigène passé cette heure, transgressant ainsi les prescriptions de police, seraient conduits devant le magistrat municipal et fortement malmenés. Dans la rue des Ambassadeurs, la tolérance est sensiblement plus grande, mais, par suite du mauvais état de la voirie et de l'éclairage plus que défectueux, nul ne peut profiter du plaisir qu'on éprouve généralement à déambuler pendant la nuit. Il y a parfois un concert occasionnel ou quelques troupes de passage, notamment des cirques, mais il n'existe aucun théâtre régulier, ni rien qui y ressemble.



SHATIRS OU COUREURS OFFICIELS

La police à Téhéran. La police de Téhéran est faite par une compagnie de 300 hommes qui fut organisée par un Italien, le comte de Monteforte. Les hommes portent un uniforme noir avec des parements de velours violets, et ils se tiennent autour des corps de garde disposés dans divers quartiers de la ville et près des bazars.

Outre ces agents officiels, il existe une compagnie de coureurs plus spécialement chargés de la police des cortèges. En effet, il est encore de coutume à

Téhéran de faire précéder les carrosses des grands personnages par des individus dont la fonction consiste à écarter les badauds. Ces personnages, appelés *shatirs*, ont un costume qui ressemble assez aux livrées des laquais de théâtre; ils ont des bas blancs, des culottes courtes de couleur verte, et sont revêtus d'une ample redingote rouge garnie de basques et de revers de couleur identique à la culotte. Leur bizarre coiffure les fait ressembler à des coqs empanachés. Comme symbole de leur dignité, ils portent un gros bâton garni d'une pomme d'argent qui leur sert pour repousser les gens, afin de livrer passage au cortège qu'ils précèdent.

Comment on fait disparaître un monument historique.

Le soir après dîner, les étrangers n'ont d'autre ressource que de deviser dans le grand hall de l'hôtel où ils ont pris pension. On cause beaucoup et on déchire quelque peu son prochain : c'est ainsi que nous apprenons qu'un fonctionnaire du Khorassan, dans le but très louable de constituer une dot à sa sœur, a récemment trouvé le moyen de subtiliser fort adroitement tous les merveilleux revêtements céramiques d'une vieille porte voisine de Mesched. Notre homme, accompagné de quelques amis déterminés, a, en une seule nuit, descellé toutes les faïences et fait disparaître complètement la maçonnerie de l'arcade. Les précieuses plaques émaillées furent alors cachées dans une citerne desséchée, tout comme au temps de la Bible.

La disparition de ce monument n'ayant ému personne dans la région, notre collectionneur chercha le moyen de faire rentrer en ville les produits de son larcin. Sous prétexte de pique-nique, il se rendait alors une ou deux fois par semaine près de la citerne où était située sa cachette, et le soir venu rentrait en ville, en remplaçant dans les paniers les provisions dévorées par les tuiles aux chatoyants reflets. Après une demi-douzaine de ces expéditions, la citerne était complètement vidée et les briques furent expédiées en Europe par les voies les plus rapides.

Cet exemple a malheureusement été suivi un peu partout en Perse, et aujourd'hui, si l'on veut se faire une idée de la céramique persane, c'est à Londres, au South Kensington Museum, ou plus certainement encore dans les innombrables boutiques d'Arméniens, qu'il convient de se rendre : là, en effet, on trouve encore de magnifiques échantillons des belles poteries de l'Iran.

Les aventures du sceau de Darius.

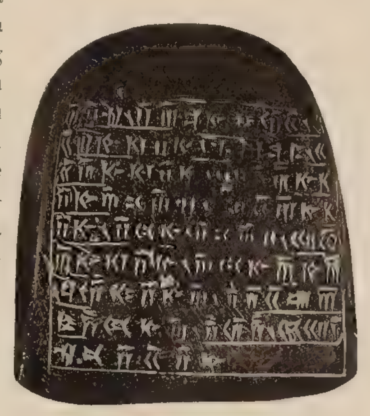
Pendant que nous sommes dans le domaine des légendes, nous pouvons bien parler de celle qui court sur le sceau de Darius. Il existait depuis de longs siècles, dans une mosquée de Kerman, une pierre en forme de pyramide couverte sur trois de ses faces de caractères persans anciens, élamitiques et babyloniens, qui passait, à tort ou à raison, pour être le sceau de Darius, l'illustre conquérant. Un fonctionnaire au service





Comment les collectionneurs se procurent les briques en terre émaillée
Ruines de la mosquée de Khazar-Hasp près de Khiva

du gouvernement persan fut chargé de prendre livraison, dans la mosquée, du susdit sceau et de l'expédier sous bonne escorte à Téhéran. Par un hasard tout à fait étrange, la pièce ne parvint jamais à destination, et, quelques mois plus tard, la Société archéologique de Saint-Pétersbourg publia un long mémoire sur ce cachet du grand Roi. Ce document ayant été connu au palais à Téhéran, on exigea et on obtint la restitution de cette pièce historique. Par suite de quelles circonstances le même fonctionnaire se trouva-t-il une seconde fois mêlé à cette affaire, c'est ce que nous ne nous chargeons pas d'expliquer; toujours est-il qu'une nouvelle attaque de la poste qui transportait le précieux caillou le fit encore disparaître, pas complètement cependant, car une habile contrefaçon fut réexpédiée peu de temps après. L'original fut toutefois, dit-on, remis à un haut fonctionnaire accrédité près du gouvernement de Téhéran, mais personne ne saura jamais si c'est le véritable sceau de Darius ou une nouvelle contrefaçon qui excite maintenant l'admiration des érudits.



PYRAMIDE TETRAGONALE EN PIERRE NOIRE CONNUE SOUS LE NOM DE « SCEAU DE DARIUS » ANCIENS CARACTÈRES PERSANS

La traduction des inscriptions tracées dans les trois langages, persan, élamitique et babylonien, donne le même texte : « Moi, Darius, le grand roi, le Roi des rois, le Roi des Nations, Roi de la terre, fils de Vishtaspa l'Achéménide ».

Visite à la Direction générale des Postes.

Dimanche 29 septembre. — Une visite rendue à la Direction générale des postes nous fait faire la connaissance de M. Molitor, un Belge, qui sait apporter, dans le maniement des affaires dont il a l'administration, un tact et une conscience que nous serions heureux de rencontrer chez tous les fonctionnaires de notre pays. M. Molitor est à la tête d'un véritable ministère qui, en dehors de l'expédition des lettres, s'occupe également des colis postaux, seul moyen pratique d'échanger des marchandises avec l'Europe. Depuis que le mouvement insurrectionnel s'est dessiné assez nettement, cette administration est sur les dents, car les tribus nomades du centre de la Perse qui tiennent la route dévalisent les courriers avec une régularité vraiment désespérante. Les envois de fonds, formant les principaux bénéfices de la poste, sont maintenant complètement suspendus, en raison de l'insécurité de la route. M. Molitor avait demandé au Gouvernement de supprimer la garantie donnée aux expéditeurs au moyen de l'assurance, garantie

qui devenait trop onéreuse, puisque trois fois sur quatre l'argent passait de la sacoche des employés des postes dans la vaste ceinture des brigands.

Voici comment ces derniers opèrent, d'après le rapport même du dernier conducteur arrêté. A une centaine de kilomètres d'Ispahan, en un point où la route traverse des montagnes abruptes, cinquante cavaliers, montés sur des chevaux rapides, entourent le fourgon de la poste. Comme ces gentilshommes sont plus aptes à manier le poignard et la carabine que le *kalam*, ils ont pris soin de se faire accompagner d'un savant, un *Mirza*, qui demande poliment au postier en chef sa feuille de route. Il est alors fort aisé de savoir dans quel sac exactement se trouve le numéraire. Cette manière de procéder



UNE DES PORTES D'ACCÈS DE LA BANQUE IMPÉRIALE
DE PERSE A TÉHÉRAN, EN FACE DE L'ADMINISTRATION DES POSTES

est infiniment plus rapide et plus propre que l'ancienne manière de faire, qui consistait à éventrer les sacs, à ouvrir les lettres pour trouver les liasses de billets qui, dans le désordre, pouvaient passer inaperçues.

On nous explique que cette petite opération se fait généralement à la limite de deux provinces. Les gouverneurs de ces circonscriptions administratives, se trouvant dans l'ignorance du point précis où a été commis le délit, se dispensent d'intervenir pour ne pas empiéter sur les attributions de leur collègue.

Du fait de ces déprédations continuelles, le gouvernement doit près de 80 000 tomans aux particuliers. Mais comment les remboursera-t-il et quand les pauvres diables, dont l'argent est parti dans les pays des Lurs, reverront-ils leur pécule ?

Chez un antiquaire israëlite.

Dans la journée, nous acceptons l'invitation d'un marchand israélite qui nous supplie de venir nous reposer un instant dans sa demeure, et nous fait entrevoir des merveilles amoncelées, merveilles d'un prix tel qu'il ne peut courir le risque de les sortir dans les rues de Téhéran. Après bien des détours, nous arrivons dans une habitation où on pénètre par un étroit couloir dans une cour intérieure toute plantée de beaux arbres. Dans un coin est une tente faite à l'aide de tapis anciens et de ces amusantes cotonnades imprimées connues sous le nom de kalemkars. Avec une correction parfaite, on nous invite à nous asseoir et à nous rafraîchir. Toute une collation est préparée ; dans des bouteilles aux formes variées, il y a des liquides jaunes, rouges, verts, et d'énormes melons sont enfermés à l'intérieur des carafes où on les a fait pousser avec une patience admirable. Mais tous ces préparatifs ne me disent rien qui vaille; un coup d'œil rapide jeté sur les bibelots amoncelés sur une étagère me montre que toutes les merveilles annoncées se réduisent à quelques faïences irisées d'une authenticité plus que douteuse, et, malgré les véritables larmes du marchand, nous repartons sans avoir dépensé chez lui le moindre kran.



INTÉRIEUR DE LA MAISON D'UN JUIF ANTIQUAIRE A TÉHÉRAN

Vers la Tour du Silence ou cimetière des Guèbres.

Nous partons visiter, maintenant, la Tour du Silence, aperçue lors de notre arrivée. Pour parvenir à cet endroit, on suit pendant longtemps une route parallèle au petit chemin de fer en miniature qui conduit de Téhéran à Shahzadeh-Abdul-Azim. Le sentier s'écarte ensuite sur la gauche et passe au pied d'immenses carrières actuellement en pleine exploitation. Il y a là une muraille verticale taillée dans le roc, qui s'élève à 400 ou 500 mètres au-dessus du sol. Un véritable sentier de chèvres, creusé à mi-côte, permet aux carriers, une fois leur dur labeur accompli, de remonter là-haut dans leur petite hutte de terre où ils jouiront d'un repos bien gagné.

Rien n'est curieux comme de voir la silhouette de ces hommes perdre insensiblement de son ampleur au fur et à mesure de leur ascension jusqu'au moment où, près d'atteindre le sommet, ils n'apparaissent plus que comme de petits points noirs à peine perceptibles à l'œil nu.

La Tour du Silence, que l'on aperçoit aussitôt après avoir quitté le sentier conduisant aux carrières, se détache comme une immense masse blanche sur les premiers contreforts d'un brun vif des montagnes. Aux environs, on marche à chaque instant sur des fragments de crânes, ou sur des morceaux d'ossements que les aigles et les vautours sont venus arracher aux cadavres déposés sur le lit de mousse qui tapisse le fond de l'édifice.



OUVRIER CARRIER REVENANT DE SON TRAVAIL AUX ENVIRONS DE TÉHÉRAN

La Tour du Silence, en effet, est un cimetière; c'est le champ de repos des disciples de Zoroastre, les Guèbres, qui considèrent le soleil, et par extension le feu, comme la suprême expression de la divinité. Ils adorent le feu dans toutes ses manifestations, et leur vénération est poussée à un point tel qu'aucun d'eux ne fume, considérant ce passe-temps comme indigne de la majesté de l'élément sacré.

Il n'y a plus guère dans toute la Perse que huit à dix mille membres de cette secte, et c'est à Téhéran que se trouve le siège principal de leur religion.

Les Guèbres et leur religion.

Les Guèbres sont des gens de mœurs éminemment douces et d'un commerce simple et agréable. Ils ont monopolisé dans la Perse l'office de jardinier, et nul mieux qu'eux ne s'entend à soigner ces plantes délicates, ces merveilleuses roses de Chiraz et d'Ispahan, si justement célébrées par les vieux poètes persans. Il faut cependant faire exception pour la ville de Yezd où, en raison de l'industrie très florissante des étoffes précieuses, les Guèbres délaissent la bêche et le râteau pour fabriquer ces incomparables brocarts d'or qui font l'admiration de tous les connaisseurs.

Les Guèbres de Téhéran, pris dans leur masse, se trouvent en général dans une meilleure condition que ceux des autres cités de la Perse. Le membre le plus





Les carrières de pierre à construire sur la route de Shahzadeh-Abdul-Azim

proéminent de la communauté est un riche banquier du nom de Arbab-Jamshid-Bahman, qui possède, dit-on, plusieurs millions de francs, et que sa haute situation fait admettre aux réceptions de la Cour. L'habitation de ce grand personnage est magnifique, et la cour est disposée à la manière persane, si caractéristique, avec des arbres fruitiers, des arbustes de fleurs, des sentiers, une fontaine et de petits canaux où coule une eau limpide. C'est au fond de ce séjour enchanteur qu'est située la petite chambre qui est employée, comme un *Izashnah Gah* ou chapelle, pour l'accomplissement occasionnel des rites de la foi zoroastrienne.



RICHE MARCHAND GUÈBRE

Le mariage chez les Guèbres. Dans leurs relations domestiques, les Guèbres sont en général monogames et même, en cas de stérilité de leur femme, leur sentiment est très nettement contre les mariages multiples. Pour une femme, devenir bigame signifierait mourir. Il faut ajouter que les Guèbres qui ne peuvent pas s'accommoder de ces règles sévères les rejettent tout simplement et suivent la loi de l'Islam. Les cas de ruptures de promesses et les divorces ne sont pas inconnus, même des plus fidèles disciples de Zoroastre, mais les principaux membres de la communauté font les plus ardents efforts pour extirper ce mal de leur milieu et pour soutenir le haut idéal établi par leur religion, qui a pour devise « Bonnes pensées, bonnes paroles, bonnes actions ».

L'âge auquel se font les unions, chez les Guèbres iraniens, se rapproche sensiblement des habitudes européennes, 16 à 20 ans pour les jeunes filles, 25 à 30 ans pour les jeunes hommes. On cite cependant des exemples de veufs de 60 ans qui n'ont pas hésité à épouser des jeunes filles de 15 ans ou des jeunes veuves à peine arrivées à leur vingtième printemps. Il paraît même que les fiançailles entre enfants au berceau ne sont pas rares dans les familles liées par une étroite amitié.

Ce sont les parents qui arrangent les mariages, car les enfants ne peuvent se marier sans le consentement de leurs pères et mères. Quand les accordailles sont faites, les fiançailles officielles ont lieu, des présents de bijoux et de pièces de monnaie sont échangés et les bans sont publiquement annoncés par le grand



ARBAB-JAMSHID ET LES MEMBRES
DE LA COLONIE GUÈBRE DE TÉHÉRAN

prêtre, sans le consentement duquel le mariage ne pourrait être accompli, à moins que les parties ne répudient son autorité et ne se placent sous la loi de l'Islam.

Par une singulière coutume, la jeune femme ne prend pas directement part à la cérémonie, excepté pour renouveler son consentement au représentant du marié qui vient dans ce but à sa demeure, le jour même du mariage avant que la noce ne commence.

Les hommes seulement sont présents au service matrimonial. Le prêtre ayant pris un siège, le jeune marié et le représentant de la mariée s'assoient à sa droite tandis que les amis et parents du nouvel époux se tiennent de l'autre côté. Ainsi placés, le jeune homme reçoit dans la main du sucre candi que lui remet le représentant de la mariée ; cette friandise doit être formellement acceptée, après quoi le prêtre officiant récite l'adresse du mariage, l'*Andarz-i-Gavah*, c'est-à-dire les avertissements de la Sagesse, composée en partie en dialecte Dari (dialecte courant chez les Guèbres iraniens), et en Pazend et Zend. Cette adresse appelle en outre les bénédictions du ciel sur les jeunes époux.

Quand la cérémonie religieuse est terminée, des dons de chapeaux, de

cachemire et de pains de sucre sont échangés entre les deux familles, puis un grand festin a lieu, auquel tout le monde fait le plus grand honneur, car la bonne chère est à l'ordre du jour.

La situation des femmes guèbres est sensiblement supérieure à celle de leurs sœurs musulmanes, et, malgré les on-dit qui font connaître que les Guèbres regardent leurs femmes comme des êtres de beaucoup inférieurs, elles jouissent cependant de la loi de l'égalité et quelquefois l'emportent sur leurs maris. Elles ont beaucoup de dignité et savent se montrer réservées et modestes sans méfiance.



FAMILLE GUÈBRE

Les cérémonies funèbres chez les Guèbres.

Il est curieux de remarquer combien la religion des Guèbres est infiniment plus pure et plus élevée que l'islamisme. A voir les détails des cérémonies funèbres, il semble même qu'on pourrait y retrouver une analogie frappante avec les rites du culte catholique. Lorsqu'un disciple de Zoroastre sent sa fin approcher, il appelle un prêtre qui récite le *Patit-Pashimani* ou prière de repentir pour les péchés, et accomplit le *Gaomaeza*, sorte de cérémonie de l'Extrême-Onction, en versant sur les lèvres du mourant quelques gouttes d'urine de taureau consacré. Le patient est-il décédé, le prêtre va au sanctuaire du feu, ou Temple, où il accomplit le *Sroh-Drun*, cérémonie pour le repos de l'âme du défunt.

Dès que le décès est officiellement constaté, le corps est placé dans un coin de la chambre pour être lavé, et il ne peut plus être approché ni touché que par le laveur ou son aide. Suivant la loi zoroastrienne, personne ne doit rester seul près d'un corps mort, et les deux laveurs, pendant l'opération qu'ils conduisent, doivent constamment tenir un *kusti* (fil) entre eux, ayant pour signification la simultanéité de l'acte qu'ils accomplissent. La personne qui lave le corps porte aux mains des gants de peau de mouton encore couverte de sa laine, sur lesquels l'aide verse de l'urine de bœuf, car pour cette opération l'eau est formellement interdite.

Ce premier devoir terminé, le corps est revêtu d'un vêtement blanc usé

mais très propre, qu'on attache avec le *kusti* ou fil sacré des laveurs, puis ceux-ci se nettoient complètement et plusieurs fois, pour faire disparaître toutes traces de souillures.

Aussitôt après l'habillage du corps, on procède à une opération assez singulière dénommée *Sag-did*, ou regard du chien. C'est une coutume qui remonte à la plus haute antiquité, et elle consiste à faire regarder le cadavre par un chien, le regard de cet animal étant censé avoir la propriété de chasser le *Nasu* ou esprit de souillure. Pour accomplir cette cérémonie, on



GROUPE DE GUÈBRES

parsème le corps du défunt de quelques morceaux de pain et on fait entrer dans la demeure quelque chien errant qui, après avoir dévoré la pâture, retourne vagabonder à travers les rues, sans se douter de l'importante fonction qu'il vient de remplir.

Les porteurs viennent ensuite prendre le corps pour le porter dans le *Zad-o-Marg* ou chapelle mortuaire. Cette chapelle est divisée en deux compartiments et a deux issues, dont l'une servira à introduire le corps qui sera ultérieurement sorti par l'ouverture opposée, pour être conduit à la Tour du Silence; ces deux portes, dans l'esprit des fidèles, symbolisent l'idée de la naissance et de la mort, qui a été ainsi décrite dans un poème persan :

« Qu'est-ce que la vie ! c'est simplement une halte avec deux portes. »

Quand le corps est entré, il est placé sur une plate-forme de terre pavée, et les prêtres récitent le *Gahan Srayishn*, qui traite de la piété, de la foi et de la vie future, puis une seconde fois on procède au *Sag-did* ou regard du chien.

Ces cérémonies accomplies, le corps est passé dans la seconde chambre de la chapelle, où se trouve la porte de sortie, puis placé dans une bière en fer



LA TOUR DU SILENCE AUX ENVIRONS DE TÉHÉRAN
VUE EXTÉRIEURE DES MURS

(*gahan*) à laquelle il est attaché par un fort *kusti*, et le tout est recouvert d'un linceul blanc. La procession est alors formée et le corps porté par un nombre variable d'hommes ou de femmes, suivant le sexe du défunt, mais qui varie de deux au moins jusqu'à trente-deux au plus, selon la distance à parcourir ou le poids du corps. Les porteurs doivent toujours tenir entre eux un *kusti*, symbole de mystique union dans leur tâche. Quand la cérémonie est accomplie, les porteurs sont astreints à se laver et à nettoyer leurs vêtements avant de se mêler à leurs semblables. Si la distance à franchir est trop grande pour gagner à pied la Tour du Silence ou *Dakhmah*, on place le cercueil sur le dos d'un cheval ou d'un âne qui le transporte jusqu'au bas de la colline où se trouve le lieu de l'éternel repos.

En atteignant le *Dakhmah*, le regard du chien est accompli pour la troisième et dernière fois, puis le corps remis aux deux hommes, « les chefs de la mort », qui ont pour office de le descendre dans la tour. Ces fossoyeurs, en général des vieillards, doivent présenter un caractère de haute moralité et, en raison de la nature de leur occupation, ils sont obligés de vivre en dehors de leurs concitoyens; ils ne peuvent pas se mélanger aux membres de la commu-



GROUPE DE GUÈBRES

nauté, ni entrer dans une maison où s'accomplissent des rites religieux ou dans laquelle a lieu un festival; ils doivent même s'abstenir de cultiver la terre.

Dès que ces fossoyeurs ont reçu le cadavre, ils placent entre eux un *kusti* et récitent le *Srosh-Baj*, puis l'un d'eux, à l'aide d'une clé ou d'une pièce de métal, fait des incantations; en commençant près de l'oreille gauche, il trace trois cercles autour de la bière en récitant l'*Ahuna Vairya*, sorte de *Pater Noster*.

Enfin, les deux hommes transportent le corps dans la tour, en ayant soin de le déposer la tête tournée vers le sud, après l'avoir dépouillé de ses vêtements; ils récitent alors une dernière prière aux Anges, puis se retirent

abandonnant le cadavre aux oiseaux de proie, qui en peu de jours l'ont complètement dénudé.

Quand les ossements sont blanchis par le soleil, on les réduit en poussière et on les dépose dans un coin du *Dakhmah*, où la pluie et le vent les ont bientôt fait complètement disparaître.

Quand on ne dispose pas d'une tour du silence, le corps est transporté



LA TOUR DU SILENCE AUX ENVIRONS DE TÉHÉRAN
A L'INTÉRIEUR, LE CHAMP DE REPOS

dans un lieu très éloigné sur les collines, où il est entouré d'une muraille en pierre recouverte d'une dalle.

Les Guèbres attachent une idée de superstition à la manière dont le cadavre devient la proie des oiseaux carnassiers. Il paraît que, si l'œil droit a été la première partie du corps attaquée, le mort peut être assuré d'un bonheur et d'une félicité éternels.

Le retour vers Téhéran, par le beau coucher de soleil que nous avons sous les yeux, chasse bien vite le troublant souvenir de ces peu hygiéniques sépultures des adorateurs du Feu. Vue de la hauteur, la ville semble perdue

dans la verdure, c'est à peine si par place on aperçoit le faîte des maisons entre les rangées d'arbres : une ligne de poussière très légère et dorée forme une étincelante démarcation, qui indique que là-bas dans la brume tout un peuple s'agite, chacun courant pour vaquer à ses occupations du soir avant la disparition de l'astre du jour.

Il n'y a pour ainsi dire pas de crépuscule, et l'on sent brusquement tomber la fraîcheur au moment du coucher du soleil.

Au retour, après avoir traversé les faubourgs tout remplis de marchands de thé et de petits restaurants populaires, on retrouve dans la principale rue du bazar la lumière crue et dure de l'électricité. Dans ce décor oriental, cette moderne invention semble vraiment peu à sa place : on dirait un véritable anachronisme.

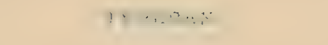
Un vase bleu du XIVe siècle.

Lundi 30 septembre. — Le matin nous courons le bazar. Un courtier est venu nous chercher de bonne heure pour nous montrer un merveilleux vase en terre vernissée bleue, qui est en la possession d'un banquier arménien. Après une longue attente et d'interminables pourparlers, on nous mène dans un petit local situé en sous-sol où, au milieu de caisses vides et autres débarras, trône une admirable amphore bleue avec une frise sculptée en haut relief, où des chevaux aux gracieux mouvements font une ronde ininterrompue : les lignes sont si pures, que le modeleur a eu certainement sous les yeux des chevaux arabes de pur sang.

PAVILLON EN RUINES DANS LE BAZAR DE TÉHÉRAN

La pièce, qui mesure près d'un mètre de haut, est d'une belle venue; quel dommage que les prétentions impossibles de son propriétaire (il en demande 15000 francs) nous empêchent de nous en rendre acquéreur!

Dans la cour où se trouve la maison du banquier est un grand kiosque en fer de deux étages, où l'on accède par deux escaliers d'aspect monumental. Ce bâtiment, à peine terminé, vient d'être complètement mutilé. On nous explique qu'il fut construit par deux musulmans associés; mais l'un d'eux, celui qui avait fourni toute la partie métallique, n'ayant pu se faire payer, a tranquillement démoli les deux tiers de l'édifice pour







Un coin du bazar à la Bijouterie

arracher ce qui lui appartenait. C'est maintenant une ruine dont personne ne peut faire usage, et qui restera là de longues années encore pour donner une preuve de l'incurie des Persans.

De la construction des bazars.

Une visite dans les bazars de Téhéran est fort instructive au point de vue monumental. Leur principale entrée se trouve sur la rue perpendiculaire au Shems-el-Imaret; elle conduit à une sorte de cour ouverte appelée le Meïdan-i-Sebz (square de verdure), sur laquelle débouchent les voies voûtées formant le bazar proprement dit. Au centre de cette cour est une petite pièce d'eau entourée d'arbres.



CORDONNIER AMBULANT

Quand on pénètre dans les allées couvertes, on rencontre à certains croisements de petits squares qui les divisent. De temps à autre, s'ouvre sur l'allée principale la porte de quelque grand caravansérail, construit sur des plans tout à fait modernes et possédant des galeries, des balcons en fer, des escaliers métalliques, etc..... En jetant, rapidement, un regard furtif dans les cours intérieures, on voit que plusieurs sont encore fort intéressantes, avec leurs toits en briques de couleurs au centre desquels s'élèvent des lanternes, de forme ronde ou octogonale, sortant de la voûte et se découpant sur le joli ciel bleu au milieu de tout un fouillis de croisillons, d'arceaux et de nids d'abeilles. La partie la plus décorée de ces maisons de commerce est sans contredit la voûte, où d'ingénieux dessins, formés de lignes géométriques composées à l'aide de briques émaillées, produisent un effet fort agréable.

Comme dans toutes les villes d'Orient, les bazars de Téhéran sont divisés par spécialités; grâce à cette circonstance, nous pouvons constater avec une très grande facilité que ce sont les marchandises européennes, principalement russes et anglaises, que l'on rencontre en plus grande quantité. Les tissus et les cotonnades sont largement représentés; on les emploie surtout pour la confection des vêtements ou pour l'ameublement.

La friperie. Le bazar de la friperie est l'un des plus vastes et des plus fréquentés; on y vend, outre les vieux vêtements, des tapis usagés, des boîtes de toutes dimensions, des laques, les instruments les plus divers et tous les mobiliers d'occasion, tant indigènes qu'européens, qui proviennent des ventes à l'encan de la ville et des environs.

La quincaillerie. De très grands emplacements sont réservés à la vente de la quincaillerie et de la bimbeloterie. Il est assez difficile au premier abord d'apprécier de quel coin de l'Europe viennent ces marchandises, mais on voit que ce sont des articles de pacotille établis d'une façon très sommaire et destinés à être vendus bon marché.

Les objets qui dominent dans toutes les boutiques vendant des ustensiles de ménage sont les candélabres et les lustres en verroterie ou en cristal taillé. Le Persan a un faible pour tout ce qui brille, et l'Autriche, qui possède de grandes fabriques de ce genre d'objets, ne s'est pas fait faute d'exploiter cette branche de la vanité orientale.

Les soies de Yezd et de Kachan. Dans quelques échoppes, on vend les tissus de soie de Kachan et de Yezd; ces dépôts sont toutefois peu nombreux et assez difficiles à trouver. Contrairement aux habitudes généralement suivies en Orient, les boutiquiers ne recherchent pas les clients et ils indiquent un prix net sur lequel il est impossible d'obtenir la moindre réduction.



CHEVAL REVÊTU DE SON HARNAIS DE GALA

Il n'y a pas dans le bazar de marchands d'antiquités à proprement parler; tous possèdent plus ou moins quelques pièces intéressantes, qu'il est souvent assez difficile de se faire montrer. Acheteurs et vendeurs préfèrent avoir recours aux bons offices des *dellals* ou courtiers, qui vont à domicile chercher les marchandises qu'on veut bien leur confier, puis les promènent dans les différents hôtels de la ville, ainsi que dans le quartier européen. Les transactions sont toujours longues et difficiles.

La sellerie. Le quartier des bazars le plus curieux à visiter est celui de la sellerie : c'est là que les travaux des indigènes sont le mieux mis en évidence. Comme, dans ce pays, toutes les transactions et les voyages ne peuvent se faire qu'avec le secours des animaux de bât ou de trait, les cavaliers aussi bien que les chameliers ou *chervadars*, mettent un point d'orgueil à posséder un luxueux harnachement pour leurs animaux. Les selles des chevaux



CHAMEAUX AFGHANS COUVERTS DE LEUR HARNACHEMENT DE GALA

sont ordinairement en bois, très relevées sur le devant et sur le derrière mais sans aucun rembourrage; elles sont placées sur un tapis de selle tissé par le même procédé que les tapis ordinaires. Ces couvertes sont fort jolies et d'un dessin charmant; on les trouve malheureusement toujours coupées à l'endroit où la selle porte sur l'épaisse pièce de feutre, qui sert de coussin et protège le dos du cheval.

Les housses servant à couvrir les chevaux sont le plus souvent en velours

rouge ou vert orné de riches broderies en soie ou en fil d'or; quelquefois on y ajoute des pierres précieuses et des cordons de perles : il n'est pas rare dans ce cas de trouver des harnachements valant 2000 ou 3000 francs.

Le même luxe se retrouve pour l'équipement des chameaux, et comme là, en raison de la taille de l'animal, il est loisible au décorateur de donner libre cours à son imagination, on rencontre parfois les conceptions les plus extraordinaires. Panaches de plumes, brides et têtières en cuir incrusté ou brodé ne constituent pas un équipement d'un luxe insolite. Les chameliers de l'Afghanistan ajoutent au harnachement des grains de turquoises ou plus simplement des boules de verre bleu; souvent aussi des coquillages sont brodés à même le cuir. Pour les cérémonies de gala, on attache, tout le long du cou du chameau, d'innombrables petites glaces serties dans des cadres en cuivre estampé qui miroitent au soleil, et font un effet, sinon de très bon goût, du moins en rapport avec les sentiments d'esthétique des conducteurs de caravanes.

Dans le bazar de la sellerie, on fabrique des étuis ou écrins pour servir au transport des ustensiles indispensables à la vie, et notamment des kalians. Les kourgines, qu'on y rencontre aussi, sont de vastes balles en tapis dont les bords et les angles sont garnis d'épaisses bandes de cuir; c'est là que l'on range la literie, les vêtements et tout le matériel nécessaire pour le campement des voyageurs.

Les barbiers. Une des classes d'artisans dont les affaires sont les plus brillantes en Perse est certainement celle des barbiers, qui jouissent d'une véritable considération. Leurs boutiques sont remarquablement propres et les murs soigneusement passés à la chaux. Pour éviter les maculatures, les Figaros persans disposent tout le long de leur échoppe une bande de toile blanche ou d'andrinople rouge, qui sert de point d'appui à la tête des clients pendant l'opération. Comme enseigne et comme symbole des soins qu'on peut recevoir à l'intérieur, on voit de véritables trophées de ciseaux, couteaux et rasoirs symétriquement accrochés le long des murs. On y remarque aussi quelques instruments de chirurgie, tels que daviers, lancettes servant pour les saignées, canifs acérés destinés à l'opération de la circoncision, et enfin toute une série de fers à friser et de peignes; ces derniers, de forme arrondie dans le haut, sont presque toujours travaillés avec un soin exquis, quelques-uns sont même ornés de délicates sculptures, tandis que d'autres sont laqués et décorés de fleurs et d'oiseaux aux mille couleurs qui se détachent sur des fonds or.

Les Persans portent le haut du crâne et le cou complètement rasés; ils ne conservent guère que deux touffes de cheveux qui garnissent les côtés et sont rejetées par-dessus les oreilles. C'est une nécessité d'hygiène qui les

oblige d'avoir ainsi la tête absolument nue, car il ne faut pas oublier qu'ils ne doivent jamais déplacer le haut bonnet d'astrakan dont ils sont coiffés. Il y a



TROUSSE D'UN BARBIER CHIRURGIEN
INSTRUMENTS EN ACIER, MONTURE EN NACRE, XIXe SIÈCLE *(Collection de l'Auteur)*

aussi dans ce mode de coiffure une idée religieuse qui domine, car il est de tradition qu'au jour du jugement dernier, l'ange Gabriel viendra les saisir par leur

touffe de cheveux pour les sortir de leur tombeau et les conduire vers la félicité éternelle.

Les marchands de tapis.

Nous pénétrons maintenant dans le quartier réservé aux marchands de tapis. Dans une grande cour ouverte, d'immenses tas sont empilés jusqu'au premier étage. Ce sont naturellement des tapis modernes, car pour les anciens il est infiniment préférable de les acheter à Paris ou à Londres..... On nous parle cependant de quelques pièces intéressantes cachées dans un réduit de la galerie supérieure. Nous nous y rendons, et là nous rencontrons des gens accroupis occupés à prendre leur repas de midi. Au milieu d'eux est une assiette toute remplie de raisins, près de laquelle est déposé un gros tas de pains enveloppés dans un mouchoir ployé en quatre; une tasse de cuivre, où nage un morceau de glace, constitue la boisson que les convives vont se passer tout à l'heure de mains en mains.

Pour bien montrer le peu d'estime qu'ils ont pour nous, ces indigènes feignent de nous ignorer complètement; leur voisin, un Arménien, nous montre dans un coin quelques débris de faïences irisées où, malgré l'épaisse couche de poussière, on voit encore un joli décor, malheureusement bien incomplet. On nous apporte enfin quelques tapis assez intéressants, mais les prix sont exorbitants; sur nos critiques on nous engage, pour plus amples informations, à nous adresser à Paris à des correspondants arméniens habitant tout près de l'Hôtel des Ventes.

Les quartiers d'été de la légation de France.

Dans l'après-midi, nous sommes convoqués chez le consul de France, M. de la Martinière. Il habite le village de Zergendeh, situé à une heure de voiture au nord de la ville. On accède à ce lieu de villégiature par une longue route plantée d'arbres et de buissons, disposés en bordure d'un petit fossé dans lequel, à certains moments, on fait passer un peu d'eau courante. De place en place s'élèvent de petits « kava-khaneh » assez semblables aux guinguettes de la route de Suresnes ou de Saint-Cloud.

Notre ministre a établi ses quartiers d'été dans un véritable petit bois, au milieu duquel campent des cosaques persans à livrée rouge. Les femmes de ces gardes du corps vivent là sous les tentes avec leurs enfants et, curieuses, elles nous regardent passer.

Notre ministre nous accorde audience avec une correction parfaite, mais sans qu'il s'établisse ce courant de sympathie qu'on s'attendrait à trouver entre nationaux qui se retrouvent si loin de leur foyer. Notre représentant, après nous avoir demandé de nombreux détails sur la province transcaspienne, sur Meschcd et particulièrement sur la route du Khorassan, nous recommande avec insistance de bien prendre nos précautions si nous poursui-







La grande place ou Meïdan en 1848

(D'après un dessin de Jules Laurens. Bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts)

vous notre route sur Ispahan. Il ajoute, non sans malice : « Songez donc à tout l'ennui que vous nous causeriez s'il vous arrivait malheur! Si les brigands qui coupent la route vous retenaient prisonniers après vous avoir dépouillés



RÉSIDENCE ROYALE DE SOURK I-HESSAR AUX ENVIRONS DE TÉHÉRAN
AU DERNIER PLAN LA CHAÎNE DE L'ELBURZ

de vos bagages, nous serions obligés de réclamer d'abord vos personnes, puis une indemnité pour vos colis, et cela nous ferait vraiment bien des histoires. »

Comme je lui demandais en quoi consistaient les mesures de prudence à prendre sur la route, il ajouta en manière de conclusion tout en nous reconduisant à la porte de son cabinet : « Prenez bien vos précautions, je n'ai rien à ajouter à ce conseil, ni à y retrancher..... »

La descente vers Téhéran s'effectue à bonne allure, car les chevaux, sentant leur écurie, trottent plus allègrement. Ils vont même si vite qu'à un moment donné un de nos fringants coursiers s'effondre lamentablement sur la route, entraînant dans sa chute son infortuné compagnon. Mais ce n'est là qu'un incident sans importance, car hier, au cours de notre promenade, nous avons perdu une des roues de notre voiture qui, continuant son chemin droit devant elle, pour un peu serait arrivée avant nous à l'hôtel.

Le Khan de Boudjnourd.

Nous rentrons et chez madame Barneoud on nous raconte une légende sur le professeur des enfants du Khan de Boudjnourd. Il paraît que ce maître éminent avait fait venir d'Europe une mappemonde pour donner à ses élèves quelques vagues notions de géographie. A

peine la curieuse sphère déballée, le Khan demande qu'on lui montre la place de sa province et le point où se trouve sa capitale. Devant la difficulté de satisfaire un tel désir, le professeur, sans perdre la tête, tient à son noble interlocuteur ce langage : « Mais comment Votre Excellence veut-elle que sur une boule si petite on puisse indiquer les immenses États aux destinées desquels elle préside ; il faudrait pour cela faire confectionner une mappemonde si grosse, que le chemin de fer russe serait bien incapable d'en assurer le transport. »



INTERIEUR PERSAN
AU PREMIER PLAN, JEUNE FEMME ACHEVANT SA TOILETTE
EN ARRIÈRE, VIEILLE FEMME ET JEUNE FILLE ASSISES DANS LE « KOURSI »

Préparatifs de départ.

Mardi 1er octobre. — Encore une visite au bazar où nous achetons quelques tapis, car, si nous revenions en Europe les mains vides, on pourrait nous accuser de n'être pas venu en Perse.

Nous profitons de notre passage à travers le domaine des selliers pour faire, moyennant un prix très élevé, compléter notre équipement. On nous explique qu'ici on ignore l'art de tanner le cuir; pour toutes les choses délicates on fait venir des peaux préparées en Russie, notamment à Kazan.

La journée se passe à préparer notre départ qui doit avoir lieu demain ou après-demain, s'il plaît à Dieu, car on ne sait jamais dans ce pays quel est définitivement le jour où l'on pourra continuer son voyage. Au bureau de la poste,

on nous apprend qu'il est impossible de nous donner des chevaux en raison du départ éventuel du consul de Russie à Ispahan, le prince d'Abidja, auquel nous devons céder le pas.

Propos de visite. Vers la fin de la journée, nous recevons la visite du chancelier de la légation de France, qui fait preuve d'une affabilité que notre rencontre de ce matin avec son chef ne nous avait pas fait espérer. On comprend jusqu'à un certain point que nos représentants nationaux redoutent d'être mis à contribution d'une façon intempestive par des compatriotes; il y a en effet, de par le monde, tant d'aventuriers vivant d'expédients, que leur premier sentiment doit être de fermer à la fois leur porte et leur bourse dans la crainte du redoutable « tapage ». Les « globe-trotter », qui font le pari de parcourir le monde sans un sou en poche, indisposent les consuls auxquels ils ont fait de trop nombreux emprunts forcés; aussi ces derniers se transforment-ils en porcs-épics, hérissant leurs pointes de tous côtés jusqu'au moment où ils ont pu constater qu'on ne cherche pas à faire le siège de leur coffre-fort.



DOS DE MIROIR EN FER CISELÉ ET GRAVÉ, XVIe SIÈCLE
Collection de l'Auteur)

Une heure après le coucher du soleil, nous recevons la visite de Bahador-ed-Dowleh. Ce jeune homme marque un vif désir de venir à Paris et nous demande les renseignements les plus circonstanciés sur notre capitale. Il insiste beaucoup pour que nous allions, à quelque 150 kilomètres d'Ispahan, visiter le pays des Backhtiaris. Cette tribu, outre un certain nombre d'habitations stables, comprend une agglomération de cinq à six mille tentes dont les habitants, aussitôt la saison froide arrivée, plient bagage pour aller s'établir aux confins de la Mésopotamie, du côté de Shuster et de Dizful, où la température est tout à fait clémente.



BASSIN EN CUIVRE GRAVÉ ET CISELÉ
XVIIe SIÈCLE (*Collection de l'Auteur*)

Bahador-ed-Dowleh veut bien nous dire que sa famille directe comprend plus de 600 personnes et qu'il lui reste encore dans son pays six ou sept frères. Le nom de son oncle, Ali-Gholi, signifie le serviteur ou l'esclave d'Ali, ce qui correspond à « serviteur de Dieu ».

On cause un peu politique. La Perse, ajoute-t-il, tient beaucoup à son Par-

lement, et on assure que, si le Shah marchait la main dans la main avec les représentants du peuple, tous les serdares ou maréchaux, et ils sont trente-cinq, se grouperaient fidèlement autour de lui; dans le cas contraire, on le laisserait tout seul se tirer d'affaire.

Nous avons à envisager maintenant des problèmes d'une moins haute portée, mais cependant fort intéressants. Il se passe en effet, dans notre personnel, un grave événement. Aujourd'hui, nous avons acquis la conviction que notre serviteur, le fidèle Ali, a fait danser l'anse du panier et s'est approprié une somme d'un toman et demi. On parle de le mettre à la porte et de le réexpédier à Mesched par le plus prochain convoi; tout au fond nous sommes bien décidés à lui pardonner son escapade, car ce genre d'emprunt forcé est si conforme aux mœurs persanes qu'il faudrait être bien rigoriste pour s'en effrayer.

Visite au Hammam.

Mercredi 2 octobre. — Toujours la même indécision au sujet de notre départ. Nous venons demander à quelle heure nous pourrons nous mettre en route, mais on nous répond imperturbablement que, tant que le consul de Russie n'aura pas fait connaître sa décision, on ne pourra pas nous donner de chevaux. C'est là un procédé vraiment bien peu démocratique pour un peuple qui se vante d'adopter les mœurs et les idées nouvelles.

Pour passer le temps, nous voulons aller au hammam. Là, nouvelle déconvenue, les bains publics étant réservés aux seuls vrais disciples du Prophète. Heureusement, à l'hôtel existe une sorte d'alambic dans lequel on peut se plonger, mais il faut faire grande attentien à ne pas se laisser ébouillanter, sans quoi, en quelques minutes, la baignoire se transformerait en un gigantesque pot-au-feu.

Une visite au quartier juif.

Jeudi 3 octobre. — Le sort en est jeté, nous partons demain au lever du soleil, occupons donc notre dernière journée à explorer le quartier juif. On nous mène chez le patriarche. Pendant plus de deux heures d'horloge, on nous présente des objets plus ou moins hétéroclites, dont quelques-uns, mis de côté, seront rapportés comme souvenirs de voyage. Chose étrange, au milieu de fragments de bronzes persans de haute époque, je retrouve la monture d'un petit couteau français qui remonte certainement au quatorzième siècle.

Rien n'est curieux comme de voir la conclusion d'un marché chez les Juifs. Les assistants, et ils sont nombreux, se divisent en deux camps, les uns prennent le parti de l'acheteur, les autres celui du vendeur. Il n'y a qu'à les laisser dire, puis, le débat clos, faire connaître si définitivement on est ou non acquéreur de l'objet. Ce marchandage semble toujours sur le point de tourner au tragique; les poings violemment portés en avant font craindre quelque fâcheuse issue, mais tout se passe en paroles.







Les bains Arméniens en 1848.

(d'après un dessin de Jules Laurens. Bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts)

Malgré cette mise en scène, je crois qu'il est plus aisé de traiter des affaires, même minimes, avec les représentants des fils d'Israël, qui sont plus honnêtes et de meilleure foi que la plupart des marchands persans.

Le soir, en faisant notre promenade sur la place des canons, nous rencontrons quelques soldats, artilleurs en loques, giberne et mousquet au dos.



INTÉRIEUR DE LA COUR DE LA MAISON D'UN MÉDECIN JUIF, LE DOCTEUR NOUR MAHMOUD
AU PREMIER PLAN UN PORTEUR D'EAU ET SON OUTRE DE CUIR

Ces soldats sont coiffés de shakos sans visière; un clairon les accompagne. D'autres soldats viennent à leur rencontre et ensemble ils remontent l'avenue Almasieh, au bout de laquelle brille la façade, toute scintillante de verroterie, de la porte d'honneur du palais.

Nous remontons vers notre hôtel. Le soleil déjà disparaît de l'horizon. Tout autour de nous, nous apercevons des plans couleur sépia qui sont coupés par de larges lignes d'ombres. Peu à peu les contours s'estompent, les rues et les monuments de la ville sombrent dans la nuit.

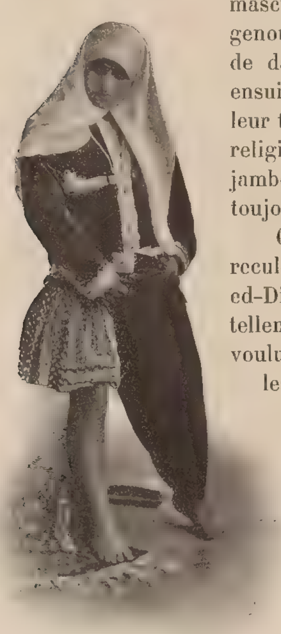
Après le dîner, nous causons un peu politique et ne nous gênons pas de

dire du mal des Persans. Dehors, on entend les gens de la police se promener en menant grand fracas; c'est, nous assure-t-on, afin de mieux avertir les voleurs pour qu'ils ne se trouvent pas sur leur chemin.

Le costume des dames persanes.

Notre hôtesse qui, pendant plusieurs années, a tenu une maison de confection pour les grandes dames persanes, veut bien nous donner quelques détails sur le costume actuel des femmes (1).

Dans leur maison, les femmes indigènes portent un pantalon très ajusté genre masculin, avec un petit jupon court descendant jusqu'aux genoux : la suprême élégance consiste à porter un maillot de danseuse collant et de couleur chair. Elles se drapent ensuite dans une pièce d'étoffe noire qu'elles mettent sur leur tête pour sortir, un peu à la manière des voiles des religieuses; en marchant, elles laissent apercevoir une jambe bien moulée, mais dont les attaches ne sont pas toujours aussi fines qu'on pourrait le désirer.



FEMME PERSANE REVÊTANT LE PREMIER PANTALON AVANT DE SORTIR

Ce costume bizarre ne remonte pas à une époque bien reculée; il date du retour d'un voyage en Europe de Naser-ed-Dine Shah en 1873. Ce souverain, paraît-il, avait été tellement frappé par l'accoutrement des danseuses, qu'il voulut transformer sur ce modèle l'habillement de toutes les femmes de son harem. Quelques riches Persans préfèrent voir leurs femmes vêtues avec des étoffes d'une seule couleur, laissant à chacune le soin de choisir le ton qui lui est le plus agréable.

On ne se doutera jamais de tous les drames qui se passent journellement dans les harems. Le maître est pratiquement un grand juge; il a droit de vie et de mort sur toutes les femmes qui y sont recluses, qu'elles soient légitimes, concubines ou servantes. Le poison, dont aucune loi ne réglemente la vente, est employé couramment pour satisfaire les haines ou punir les méfaits.

Quand, à la suite d'une grave affaire, un riche Persan a été condamné à subir un châtiment exemplaire, ses femmes et ses filles sont livrées aux hommes de la plus basse classe de la société, qui les prennent comme épouses légitimes et leur font durement sentir leur chute.

Les dames de la haute société font des dépenses considérables pour leur

---

(1) Voir à la préface, chapitre VII.

toilette, car elles font venir de Lyon les plus belles soieries et ne les portent guère plus de quatre ou cinq fois.

Le « Koursi ». L'appartement réservé au beau sexe s'appelle l'Andéroun, et dans la saison froide femmes et enfants passent tout leur temps dans une sorte d'étuve appelée *Koursi*. Cet appareil est formé d'une carcasse en bois recou-



SOUS LE KOURSI EN HIVER

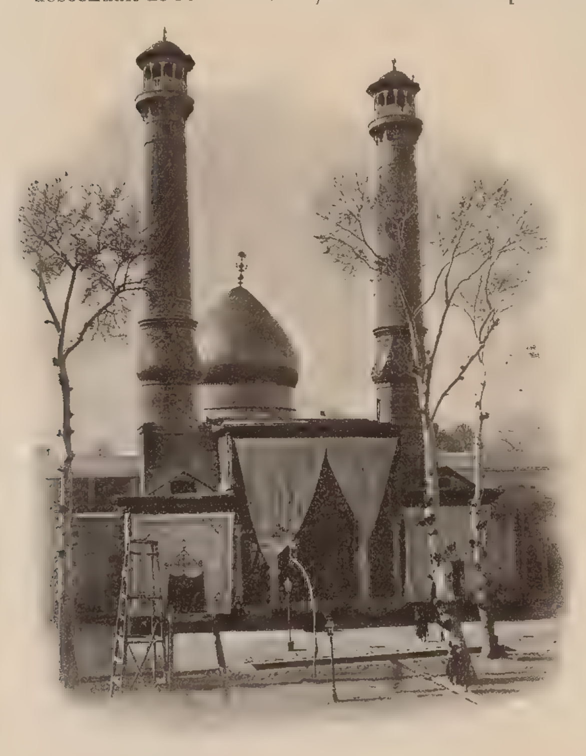
verte de tapis ou de couvre-pieds. Le chauffage s'effectue à l'aide d'un petit réchaud à charbon. Les personnes frileuses entrent toute la partie inférieure de leur individu sous cette couveuse artificielle et quelquefois même remontent les couvertures jusque sous les aisselles. La chaleur, maintenue sous cet appareil, doit être bien forte, car un médecin me racontait un jour qu'ayant remis à une femme un thermomètre pour prendre sa température, celle-ci le lui rendit éclaté quelques instants après.

Les servantes, dans l'intérieur, sont jambes et pieds nus; elles portent une sorte de matinée assez serrée et en dessous un petit jupon qui ne des-

cend qu'à mi-cuisses. Les pantalons ou autres vêtements de dessous sont inconnus. Cela n'a du reste qu'une importance relative, car il est de règle que le maître de la maison peut élever momentanément à la dignité d'épouse tout être du sexe opposé au sien qui entre dans son intérieur pour faire partie de son personnel.

Le chemin de fer de Shahzadeh Abdul-Azim.

La seule voie ferrée qui existe en Perse est longue à peine de 6 kilomètres; elle part de Téhéran et aboutit au fameux tombeau de Shahzadeh Abdul-Azim. Selon l'histoire, ce saint personnage descendait de l'Imam Hasan, et il vint en Perse pour fuir les persécutions exercées contre les descendants du Prophète. Réfugié à Reï près du tombeau du Seyide Hamzeh, fils de l'Imam Mousa, il y fut assassiné vers 861 et sa mort tragique fournit aux Téhéranis le sanctuaire indispensable à leur dévotion. Ce fut une compagnie belge qui, en 1886, se fit concéder le privilège de construire le chemin de fer sous la raison sociale de Société des Chemins de fer et Tramways de la Perse. Il ne fallut pas moins de deux ans pour établir cette voie, et l'importation des machines et wagons rencontra de très grandes difficultés. Mais la principale pierre d'achoppement fut l'aversion des musulmans pour ce genre de locomotion, inventé par les « chiens de chrétiens ». Pour comble de malheur, peu après sa mise en marche, le tramway écrasa un saint pèlerin qui revenait de Kerbala, et le trépas de cet homme pieux



SHAHZADEH ABDUL-AZIM
PÈLERINAGE SITUÉ A SIX KILOMÈTRES DE TÉHÉRAN

détermina une émeute envenimée par les mollahs; au cours de ces désordres, le matériel de la compagnie des tramways fut mis en pièces et l'effervescence se répandit jusque dans les rues de Téhéran.

L'infortunée société belge ne se releva pas d'un pareil coup et tomba bientôt en faillite. La suite de l'entreprise, vendue pour un prix dérisoire à une compagnie russe, est exploitée maintenant non sans profits.

En dehors de ce chemin de fer, il existe à Téhéran trois ou quatre lignes de tramways qui circulent à travers la ville et viennent aboutir à la place des canons. Toute espèce de préjugé contre ce mode de locomotion a disparu depuis longtemps, et cette entreprise n'a pas de meilleurs clients que les fidèles disciples de Mahomet, hommes et femmes. Il est inutile d'ajouter qu'un compartiment, dans lequel aucun homme ne peut pénétrer, est strictement réservé pour ces dernières.



TOUR EN RUINES AUX ENVIRONS DE TÉHÉRAN

La ville antique de Ragès ou Reï.

Quelques instants avant d'arriver à Shahzadeh Abdul-Azim, le petit tramway s'arrête à Ragès, la plus ancienne et la plus fameuse ville de la Perse dans les temps héroïques. On fait remonter son origine à Hoshang, qui fut le premier roi de l'Iran, c'est-à-dire 4000 ans environ avant Jésus-Christ. Selon la Bible, Ragès était une ville très florissante au septième et au huitième siècle avant notre ère, et elle semble avoir eu une importance au moins égale à celle de Ninive et d'Ecbatane. Le géographe musulman Istakhri, qui vivait au dixième siècle, parle ainsi de Ragès :

« Reï est la plus vaste cité de cette contrée; elle est située sur la route qui vient d'Arak vers l'est, et il n'y a pas de cité plus populeuse, plus prospère, ni plus grande qu'elle dans tout l'Islam, excepté Nichapoor. Cette der-

nière a une plus grande étendue, un réseau de maisons, un palais et d'autres avantages, mais Reï est supérieur à tout cela. Sa longueur, comme celle de Nichapoor, est de 1 farsakh et demi, et ses maisons sont de terre, quoique le plâtre et la brique soient employés. La cité a plusieurs fameuses portes; parmi elles, la porte de Tak, qui conduit vers la route de Jabal et Arak; la porte Balisan, sur la route de Kazvin; la porte de Kuhkin, vers le Tabaristan; la porte de Hasham, vers Kumis et le Khorassan, et la porte de Sin, vers Kum. Les principales places de marché ou bazars sont Ruzat, Balisan,



ROC GRAVÉ DE LA CHASHMAH-I-ALI

Dahak-i-Nu, Nasarabad, Sarbanan, Bab-i-Jabal, Bab-i-Hasham et Bab-i-Sin. Le plus important est Ruzat, qui fait les principales affaires et a le plus vaste caravansérail. C'est une large rue avec un réseau de maisons et de caravansérails. La citadelle est dans un quartier de la ville, et elle renferme une mosquée. La plus grande partie de la ville est en ruines, et le palais est dans le rempart. L'eau vient de puits et il y a aussi des kanats. Une des deux sources d'eau buvable dans la ville est appelée Surakani, et elle coule vers le quartier de Ruzat; l'autre est nommée Gilani et coule vers le quartier Sarbanan. Les sources fournissent l'eau potable nécessaire, et, comme il y a beaucoup de kanats, les gens distribuent le surplus sur leur domaine. Les monnaies employées dans la cité sont le dirham et le dinar. Les habitants ressemblent aux gens de l'Arak et ont des manières

raffinées. Ils s'occupent principalement de manufacture et de commerce. »


TOUR EN RUINES A REÏ (TOMBEAU PRÉSUMÉ DE KHALIL-SULTAN ET SHAD-AL-MALIK), D'APRÈS UN DESSIN EXÉCUTÉ EN 1848 PAR JULES LAURENS.

La tour de Reï. Parmi les quelques monuments subsistant encore dans l'étendue de l'ancienne cité, il convient de mentionner une haute tour en briques que les indigènes disent « kadim », c'est-à-dire très ancienne, mais qui ne dépasse pas un millier d'années d'existence. Quelques auteurs assurent qu'elle était la sépulture de Khalil-Sultan, petit-fils de Tamerlan, et de son épouse Shad-al-Malik (la Joie du Roi), décédés au quinzième siècle. D'autres voient dans cette construction le mausolée de Tughral-Beg, qui mourut en 1063.

C'est un immense cylindre d'une hauteur d'environ 20 mètres sur 15 mètres de diamètre. A l'extérieur, les briques sont disposées de façon à former d'immenses cannelures surmontées de petits arcs en culs de four. Les côtes saillantes représentent une succession de prismes perpendiculaires d'une désespérante régularité. Ce monument a été fortement réparé à une époque contemporaine, et certains auteurs ne se gênent pas pour dire que le maladroit restaurateur a fait disparaître de grandes bandes d'inscriptions coufiques d'un intérêt évident, qui formaient le couronnement de l'édifice.


SCULPTURE SASSANIDE DE REÏ DÉTRUITE PAR FATH-ALI-SHAH
(D'après un dessin de sir William Ouseley)

L'entrée de cette tour est formée d'une haute porte terminée par une arcature au centre d'un portail carré.

Dans la plaine, au sud et au sud-est, on remarque une série de monticules et de constructions distants les uns des autres d'un farsakh, qui, dit-on, servaient autrefois de tours à signaux pour les pèlerins allant à Kerbala ou en revenant.

La Chashmah-i-Ali.

On ne saurait faire une visite à Ragès sans aller jeter un coup d'œil à la « Chashmah-i-Ali » ou Fontaine d'Ali. Située dans un site pittoresque, elle est ombragée par un platane séculaire et surplombée par une haute muraille à pic que Fath-Ali-Shah fit tailler de façon à orner un énorme panneau. Il se fit ensuite représenter assis sur son trône, alors qu'autour de lui se tiennent ses fils et ses vizirs.



SCULPTURE REPRÉSENTANT FATH-ALI-SHAH GRAVÉE SUR LE PANNEAU DE ROC OU ÉTAIT AUPARAVANT UN CAVALIER SASSANIDE

A gauche de cette scène principale, Fath-Ali-Shah est encore figuré portant sur son poing un faucon, tandis qu'un esclave l'abrite contre les rayons du soleil, au moyen d'un vaste parasol.

Certes, on ne saurait désapprouver cette manière de chercher à passer à la postérité, mais ce qui est regrettable, c'est le procédé qu'employa le même souverain pour laisser, à quelques pas de là, un nouveau souvenir de sa personne. En effet, sur un roc situé dans la section supérieure de l'ancien Ragès, il fit gratter une sculpture représentant un des rois Sassanides combattant un lion pour y faire graver le même dessin, mais à son effigie. Sir William Ouseley, qui a vu le monument Sassanide avant sa destruction, nous en a laissé une reproduction dans son travail.



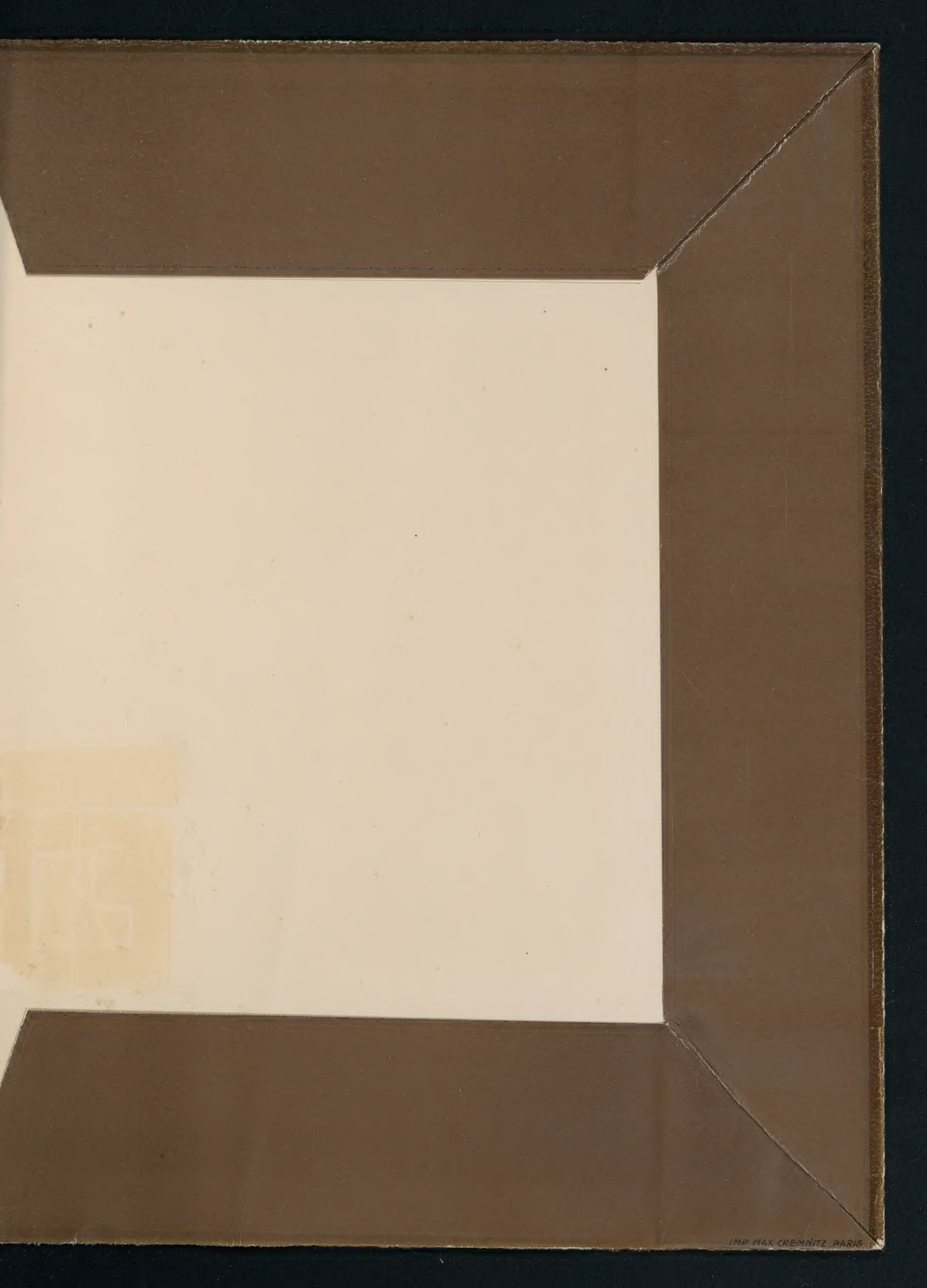


TABLE DES MATIÈRES



BOL ORNÉ D'UNE FRISE D'INSCRIPTION
CUIVRE CISELÉ ET ÉTAMÉ, XVIIIe SIÈCLE
(Collection de l'Auteur).

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.


IMP MAX CREMNITZ, PARIS

